

CH. QUINEL ET A. DE MONTGON

# CONTES ET LÉGENDES D'ÉCOSSE



FERNAND NATHAN

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

**CONTES ET LÉGENDES  
D'ÉCOSSE**

PAR

**Ch. QUINEL et A. de MONTGON**

*ILLUSTRATIONS DE CLIFTON DEY*

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS  
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI<sup>e</sup>)

© 1963 Fernand Nathan.

# I

## L'étrange aventure de Thomas le Rimeur



U sud de l'antique abbaye de Melrose, ou du moins de ses ruines, non loin d'Abbotsford, l'habitation de Walter Scott, se dressent trois sommets importants : les collines d'Eildon. Ces trois pics, dont le plus haut mesure environ quatorze cents pieds, ne formaient jadis, si l'on en croit la légende, qu'une seule éminence. Le Diable, travaillant aux ordres du sorcier Michaël Scott, les partagea un beau jour.

Ce coin fut, de tout temps, le domaine favori des fées. On peut encore les voir, affirment les gens du pays, à certains soirs d'été, quand la lune est dans son plein, folâtrant dans les prairies, dansant des rondes autour de leur reine Titania. Elles ont pour compagnons de joyeux elfes que guide Oberon, leur chef.

Lorsque l'aube se lève, les fées et les elfes s'évanouissent, et il ne reste dans la prairie que les traces de leurs pas légers sous la forme de grands cercles très apparents au milieu de la rosée.

Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle vivait, dans le village qui se serrait autour des murs du monastère, en un gentil cottage, un poète. Il se nommait Thomas of Ercildoun, mais on l'appelait plus communément Thomas le Rimeur. Thomas était un être exquis, tout de douceur et de charme. On le recherchait

chez les moines de l'abbaye comme dans les châteaux des seigneurs des environs. Mais lui préférait, aux doctes entretiens des religieux ou aux longues beuveries des lords, la rêverie solitaire.

Parmi tous les endroits où l'on peut muser et songer, Thomas avait choisi un chêne sur le versant d'une des collines d'Eildon. Il y composait, bercé par le bourdonnement des mouches, par le tintement des clochettes des moutons qui paissaient au loin, charmé par les jeux de la lumière, des poèmes où il chantait les fées, les elfes et les lutins, dont c'était le domaine.

« Vous n'êtes pas équitables envers moi, petits génies des prairies, soupirait-il parfois. Je viens en votre fief. Je loue votre grâce et vos ébats aériens, et vous, vous ne vous montrez jamais à moi, alors que vous apparaissez à des villageois qui vous détestent ou à des voyageurs qui vous redoutent. »

Comme justement le Rimeur venait d'exprimer à nouveau cette plainte, il entendit montant de la vallée le son assourdi d'un cor.

Le bruit s'approcha et Thomas aperçut, chevauchant vers lui, une femme d'une grande beauté, qui soufflait dans une trompe d'ivoire. Ses cheveux d'or étaient épars sur ses épaules ; des fleurs couronnaient sa tête ; une robe blanche d'une étoffe impalpable flottait autour de ses formes parfaites. Elle montait un coursier blanc, et ce cheval avait cette particularité que ses sabots ne faisaient aucun bruit en se posant sur le sol.

Devant cette apparition, le poète fut saisi d'un trouble profond. Il se leva. Déjà la cavalière avait sauté à terre et se tenait à ses côtés ; elle posait sur lui le regard de ses grands yeux aux prunelles pailletées d'or.

— Que crains-tu, Thomas ? Pourquoi cette méfiance ? Vingt fois tu m'as appelée. Lorsque je me montre enfin à toi, tu t'apprêtes à t'éloigner.

La voix était si harmonieuse, le ton si affable, que Thomas se sentit complètement rassuré. Il ôta sa toque et répliqua :

— Je ne comprends pas bien vos paroles, madame. Ce n'est pas d'ailleurs de la crainte que j'ai éprouvée, mais de la surprise. Il passe peu de monde par ici, car les gens ne se soucient pas de rencontrer les fées, qui, dit-on, s'y donnent rendez-vous.

La dame en blanc éclata de rire, d'un rire perlé qui faisait penser au bruit d'une cascade dans la montagne.

— C'est moi précisément, prononça-t-elle, qui suis la reine des fées.

Thomas s'apprêtait à faire un compliment galamment tourné à la belle écuyère ; elle lui coupa la parole :

— Il ne m'est pas permis de m'attarder longtemps sur terre en plein jour et de converser avec les mortels. Si tu veux me connaître mieux, viens avec moi dans mon royaume.

Le Rimeur n'hésita pas :

— Je vous suivrai, proclama-t-il, jusqu'au bout du monde.

Un nouvel éclat de rire salua cette réponse :

— L'endroit où je te mènerai est plus loin que le bout du monde. Tu seras heureux de le visiter ; seulement, je te préviens que seuls peuvent l'atteindre ceux qui ignorent la peur.

— Je ne sais, madame, riposta Thomas avec feu, si je suis brave ou poltron, n'étant pas homme de guerre et n'ayant fait autre chose toute ma vie que rimer et que chanter. Je suis certain pourtant que rien ne m'effraiera tant que je serai avec vous.

La reine des fées rit pour la troisième fois.

— Dans ce cas, dit-elle, enfourche ce cheval. Moi, je m'assiérai en croupe derrière toi. Tu n'as qu'à te laisser emporter. Une recommandation pourtant : quoi que tu

voies, quoi qu'il arrive en route, ne me pose pas de questions, je serais forcée de t'abandonner.

— Je saurai me taire.

— Alors, viens !

Le poète obéit. Il monta sur le beau destrier blanc. La fée, assise derrière lui, se retint à son manteau. Elle était si légère qu'il ne s'apercevait même pas de son contact.

Le cheval partit au galop. À mesure qu'il progressait, son allure devenait plus rapide. Les prés, les montagnes, les forêts, les vallons défilaient sous les yeux de Thomas en une course vertigineuse. L'animal parcourut des plaines immenses. Soudain, il s'immobilisa. Thomas vit devant lui une large rivière noire qui coulait comme des flots d'encre. Il se retourna vers la fée, voulant lui demander ce que cela signifiait.

Horreur ! Au lieu du doux visage encadré de cheveux d'or, il ne vit qu'une face grimaçante et flétrie, aux rides profondément creusées et à la courte chevelure grise. Il se souvint des sévères instructions reçues avant le départ et il se tut. Le cheval plongea dans la rivière. Quand il en ressortit de l'autre côté, sa robe était noire.

Thomas s'abandonna à nouveau au galop du destrier.

Encore une fois celui-ci s'arrêta. Une immense nappe de feu barrait la route. Par-dessus son épaule, Thomas jeta un regard. À la place de l'affreuse mégère chevauchait un jeune démon. Dans sa figure écarlate s'ouvraient des yeux brillants comme des escarboucles. Difficilement le poète refréna la question qui montait à ses lèvres.

Le coursier s'était élancé au milieu des flammes. Lorsqu'il les eut traversées, sa robe était d'un rouge ardent.

Le paysage maintenant était tumultueux, les rocs s'entassaient sur les rocs. On n'apercevait pas la moindre trace de végétation. Une lumière glauque dont on ne voyait pas la source éclairait ce chaos.

Brusquement, le coursier se raidit sur ses membres. À ses pieds s'ouvrait un précipice sans fond, une crevasse géante de laquelle sortaient des hurlements de désespoir.

Le Rimeur était étreint par l'angoisse. Il regarda en arrière. Un squelette qui ricanait de toutes ses dents occupait la place du démon. Par un effort désespéré, Thomas contint l'exclamation qui allait lui échapper.

D'un bond prodigieux, le cheval avait franchi le précipice. Il galopait parmi les prairies riantes dont la verdure était tachetée de mille petites fleurs multicolores comme l'est un ciel d'été de myriades d'astres scintillants. Des sources d'eau claire coulaient le long des coteaux boisés d'où provenaient des senteurs enivrantes.

Au milieu de la vaste étendue se dressait un arbre géant. Thomas ne pouvait discerner l'espèce à laquelle il appartenait ; ses feuilles étaient autant d'émeraudes, ses fleurs, des rubis, et ses fruits, des pommes d'or.

Sous la ramure brillante et épanouie, le destrier fit halte.

— Mets pied à terre, glissa dans l'oreille du poète une voix harmonieuse qu'il reconnut pour être celle de la reine des fées.

Thomas exécuta l'ordre, et il toucha le sol juste à temps pour recevoir dans ses bras l'adorable créature à la chevelure blonde et à la couronne fleurie.

Émerveillé par tout ce qu'il voyait, tenté par la nouveauté des choses, grisé par l'air subtil et embaumé qu'il respirait, le Rimeur posait à sa compagne mille questions auxquelles elle ne répondait que par ses rires.

Juste au-dessus de la tête de Thomas pendait une pomme d'or. L'envie lui vint d'y goûter. Il tendit la main.

D'un geste brusque, la fée lui saisit le bras.

— Imprudent ! s'écria-t-elle. Qu'allais-tu faire ? Cet arbre qui nous abrite est l'arbre de la science du bien et du mal,

celui dont Dieu a défendu le fruit au premier homme. Voudrais-tu recommencer le péché d'Adam ?

— Sommes-nous donc, s'informa le poète, au Paradis terrestre ?

— Tu ne t'abuses pas.

— Allons-nous demeurer ici ?

— Non pas. C'est un lieu interdit à tout mortel.

La fée, de son doigt, désigna trois routes que Thomas n'avait pas remarquées et qui prenaient leur point de départ près de l'arbre mystique.

— Vois-tu le premier chemin ? C'est un sentier étroit, encombré d'épines et de ronces, il conduit au royaume de Dieu. Le second, large et commode, et bordé de roses et de lys, aboutit au royaume de Satan. Ton heure n'est pas venue d'emprunter l'un ou l'autre de ces chemins. En voici un troisième. Cette allée ombragée qui serpente dans la campagne mène à mon royaume.

À côté de la fée, le Rimeur s'engagea dans cette voie. Il marcha longtemps sans éprouver de fatigue tellement il était charmé par le spectacle toujours renouvelé de la nature, par le gazouillement varié à l'infini des oiseaux.

Enfin il parvint à une demeure où tout était enchanté, où l'on n'avait pas besoin de formuler un désir pour qu'il fût exaucé.

— Tu es chez moi, déclara la fée.

Le Rimeur se plongea dans des délices insoupçonnées. Ses journées, il les passait en promenades dans des parcs ombreux. Le soir, les elfes, les lutins, les enfants-fées exécutaient à son intention des ballets, aux sons d'une musique invisible. Sa nourriture était le suc des fleurs et son breuvage une rosée parfumée.

Un matin, Thomas venait de s'éveiller dans son lit aux lambrequins de drap d'or, quand la reine des fées pénétra dans sa chambre.

— Oh ! mon ami, mon cher poète, prononça cette gracieuse souveraine, il y a sept ans aujourd’hui que je t’ai accueilli dans mon royaume. Il m’est, hélas ! interdit de conserver plus longtemps un mortel. Si je le faisais, il perdrait sa nature humaine et il ne pourrait jamais plus retourner sur la terre.

Le Rimeur était sur le point de répondre qu’il ne tenait pas à revenir parmi ses semblables, qu’il avait rencontré le bonheur, celui que d’ordinaire on n’atteint qu’en rêve, et qu’il désirait passionnément s’y tenir. Il n’eut pas le temps d’exprimer sa pensée. La reine avait étendu sur lui sa baguette. Il sentit comme un grand souffle de vent qui s’engouffrait dans la chambre. Un tourbillon l’emporta. Il eut l’impression de franchir l’espace à une vitesse prodigieuse, et il se retrouva étendu sous le chêne de la colline d’Eildon.

Tout était comme le jour où il était parti. Au loin paissaient les mêmes troupeaux de moutons. Il entendait le son grêle de leurs clochettes. Il crut un moment que ce qu’il avait vécu n’avait été qu’un songe.

Le poète se leva. Il descendit vers le village qui entourait l’abbaye et se dirigea vers sa demeure.

En l’apercevant, les hommes et les femmes béaient d’étonnement. Thomas reconnut que leurs silhouettes s’étaient alourdies. Une jeune fille, dont les dix-huit printemps rayonnaient de santé, lui dit en le croisant, après une petite hésitation :

— Salut, maître Thomas.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis Betsy, la fille du meunier, bien heureuse que vous soyez enfin de retour.

Betsy ! Le poète revoyait une enfant turbulente qui jouait auprès du moulin, et il comprit qu’il n’avait pas rêvé.

Dans la soirée, un serviteur du monastère vint trouver le Rimeur, le priant, de la part de l’Abbé, de lui rendre visite.

L'Abbé n'était plus le père Ézéchiél, le vénérable moine que Thomas avait toujours connu. Celui-ci était jeune et, lorsque le poète s'informa de son prédécesseur, il répliqua :

— Le saint Abbé n'est plus de ce monde. Il s'est éteint peu de temps après votre départ en voyage. À ce propos, on s'est étonné de votre brusque disparition. Chacun sait que les poètes sont fantasques, pas au point cependant de quitter leur demeure, leurs amis et leur pays sans prendre congé. Où donc avez-vous porté vos pas ?

Le Rimeur se mit à raconter tout ce qui lui était arrivé. À mesure qu'il parlait, il voyait un sourire d'incrédulité crispé les lèvres du moine.

— Quel dommage, murmura l'Abbé lorsque Thomas eut achevé son récit, que vous n'ayez rien rapporté de votre expédition. Votre belle aventure paraîtrait plus vraisemblable.

En quittant le monastère, le poète se jura de ne plus confier à quiconque ce qu'il avait vu. Cependant il ne put tenir sa parole, car, le lendemain, il fut convié à un grand repas chez le laird de Galashiels. Ce seigneur, qui avait toujours été de ses amis, lui parut envahi par l'obésité. Il avait renoncé à la chasse et ne se plaisait plus que le verre en main, parmi de gais compagnons.

— Hullo ! maître Thomas ! éclata le laird en voyant entrer le poète, le bruit court que vous avez fait un surprenant voyage. J'espère que vous ne nous en épargnerez pas les détails.

Le Rimeur, à contrecœur, s'exécuta. Petit à petit il se laissa entraîner par son sujet. Il ne remarquait pas qu'autour de lui l'assistance pouffait discrètement, et, lorsque, enfin, il le constata, toute la table se pâmait de rire.

— Vous auriez bien dû, proclama le seigneur, subtiliser un des fruits d'or de l'arbre de la science ; nous en avons joliment besoin.

Dès lors, Thomas refusa toute nouvelle invitation. Il restait obstinément enfermé chez lui ou, quand le temps le permettait, il allait s'asseoir sous le chêne de la colline d'Eildon. Il devenait mélancolique. Ses beaux souvenirs, loin de l'égayer, l'attristaient. Il en avait fait un poème qu'il se récitait à lui seul et qu'il terminait dans les larmes.

— Oh ! Reine des fées, murmurait-il, pourquoi m'avoir fait goûter l'enchantement de votre royaume pour me rejeter ainsi parmi la laide et plate humanité ?

Il croyait s'être séparé de ses anciens amis, mais c'étaient eux, au contraire, qui se retiraient de lui. Il surprenait, lorsqu'il passait, des sourires moqueurs, des hochements de tête ironiques, des confidences murmur es à voix basse. L'Abbé avait dit à quelques-uns de ses moines :

— Le pauvre garçon a perdu l'esprit.

Le laird de Galashiels s'esclaffait entre deux lamp es d'ale :

— C'est un satan  fou que notre Rimeur.

Et tout le village, depuis les vieillards jusqu'aux enfants, répétait :

— Thomas, l'insensé !

Beaucoup avaient peur de lui.   son approche les mères rappelaient leurs petits. Les galopins qui polissonnaient dans les fossés le montraient du doigt :

— Thomas, l'insensé !

Un soir qu'il revenait vers son cottage plus morose que de coutume, il traversa un petit bois, en longeant un ruisseau. Devant lui une biche blanche s'abreuvait dans l'onde limpide. Il s'arrêta pour la considérer. La jolie bête tourna vers lui ses yeux. Il reconnut les prunelles aux paillettes d'or de la reine des fées.

— Oh ! ma Reine, s'écria-t-il, emmenez-moi dans votre royaume, je ne puis plus vivre parmi les hommes !

La biche secoua joyeusement la tête. D'un bond, elle se précipita dans le ruisseau et disparut. Sans hésiter, le poète se jeta dans l'eau à son tour.

Jamais on ne le revit. Jamais on n'en entendit plus parler. Thomas le Rimeur était retourné au pays des fées.



## II Le lac enchanté



PARMI les lacs d'Écosse, si pittoresques, les uns riants, les autres sauvages, le plus joli est sans contredit le loch Katrine. En lui seul il réunit les agréments de tous les autres. D'aucun point de ses rives la vue ne peut l'embrasser entièrement à cause de sa forme recourbée et de ses nombreux promontoires. Il a dix milles de long et sa largeur par endroits atteint trois milles. Ses eaux claires, limpides et très profondes - son plus grand creux

est de cent quarante-six mètres - sont entraînées par un assez fort courant, le lac se déversant à son extrémité orientale dans le Teith, un affluent du Forth. À cause de ce courant, le loch Katrine a une particularité bien connue en Écosse, c'est que, quelle que soit la rigueur de l'hiver, il ne gèle jamais.

Il y a de cela bien des siècles - il serait difficile d'assigner une date à ce récit - vivait, au bord du loch Katrine, dans une modeste chaumière, un garçon du nom de George Macduff, un beau garçon de vingt-cinq ans. De métier, à proprement parler, il n'en avait pas. Son bien consistait en sa maison, héritée de ses parents, avec un petit lopin autour, en une barque, en engins de chasse et de pêche et en une cornemuse.

Il était heureux. Il cultivait un peu son champ, chassait beaucoup - sans aucun droit naturellement - pêchait plus encore - personne n'eût pu lui en remontrer pour prendre les saumons et les truites - et, surtout, il jouait de la cornemuse. Il en jouait si bien et possédait un répertoire si étendu qu'il s'était fait des ennemis de tous les bagpipers(1) professionnels de la région. Il n'y avait pas une fête, pas un mariage, pas un baptême, où George ne fut invité. Avec cela, danseur infatigable, il connaissait tous les *rills* qui se dansent depuis le comté de Caithness jusque sur la frontière d'Angleterre et, pour le pas des sabres, il n'avait pas de rival. Ajoutez encore que c'était un joyeux boute-en-train, que sa mémoire avait emmagasiné toutes les légendes et toutes les histoires que l'on raconte dans les Hauts et dans les Bas Pays, qu'il savait adresser aux femmes de galants compliments et tenir tête aux hommes le verre à la main.

Toute médaille a son revers. À côté de tant de qualités, Macduff avait un défaut. Il était mécréant. Mais mécréant non pas seulement comme tant d'autres garçons qui préfèrent le cabaret à l'église, ce qui n'était pas une rareté en Écosse ; George, lui, n'avait jamais depuis son enfance mis les pieds dans la maison de Dieu. Lorsqu'il était invité à une cérémonie, il se tenait devant la porte du sanctuaire et ne se joignait à l'assistance que lorsqu'elle en sortait. On disait plaisamment : « Il y a un feud(2) entre le Très-Haut et George Macduff. » Ce qui complétait le tableau, c'est que George ne parlait du Tout-Puissant, de ses saints et de ses serviteurs que dans les termes les plus désobligeants et les moins respectueux.

Dans le petit village de Stronachlachar, qui se trouvait situé sur la rive du lac exactement en face de la chaumière de Macduff, George avait fait la connaissance d'une ravissante jeune fille nommée Kate.

Kate, tout enfant, avait quitté Stronachlachar et avait été élevée à Stirling. Elle venait seulement de rentrer chez sa tante. Imaginez toutes les perfections dont peut être ornée une jeune fille de dix-huit printemps, jolie, et blonde, et souriante, et douce ; ajoutez, si vous le voulez, qu'elle était héritière, étant orpheline, d'une confortable maison et de biens assez étendus, vous aurez un portrait de Kate.

À un repas de noces. George et elle avaient été placés côte à côte. Ils avaient dansé ensemble. Macduff, pendant toute la soirée, avait joué pour elle ses airs préférés. En rentrant, la jeune fille avait dit à sa tante : « Macduff est un gentil compagnon. » À la fête du village, il s'était à nouveau empressé auprès d'elle. À la maison, Kate avait jugé : George Macduff est un des plus agréables garçons que je connaisse. Au retour du baptême du petit Gordon, elle avait déclaré : « Je crois que j'aime George. »

Un soir, elle glissa dans la main du jeune homme une médaille d'or portant l'image de sainte Catherine, sa patronne et celle du lac, et lui dit :

— Gardez-la pour l'amour de moi.

Il répliqua :

— Je ne m'en séparerai qu'avec la vie.

Dès lors, ils étaient fiancés.

Tout le village en parla. Cela parut d'abord absurde que la plus riche héritière de Stronachlachar épousât le propriétaire d'une malheureuse bicoque et non moins absurde qu'un garçon comme George, qui courait les tavernes et menait une vie déréglée, se pliât au mariage. Bientôt cependant on s'habitua à cette idée. George et Kate formaient ensemble le couple le plus harmonieux, et c'était plaisir de les voir danser l'un en face de l'autre. D'ailleurs n'étaient-ils pas l'un et l'autre universellement sympathiques ?

Seule la tante de Kate formulait des réserves :

— Crois-tu, vraiment que George, qui est, je le reconnais, fort séduisant, soit capable de devenir un bon mari ? Tu dis que tu ne doutes pas de son amour. Quelle preuve t'en a-t-il fournie ?

— Oh ! ma tante, je suis certaine que, pour me complaire, il se jetterait à l'endroit le plus profond du lac.

— Le beau mérite, il nage comme une anguille ! Mais tiens, je suis convaincue que, si tu lui demandais de te sacrifier un de ses préjugés, il ne le ferait pas.

— Peux-tu dire cela ? s'écria Kate avec un petit tremblement d'émotion dans la voix.

— Risque l'épreuve. Dans trois jours on fête Noël. Exprime-lui ton désir de le voir t'accompagner à la messe de minuit.

— Oh ! je suis bien sûre...

La jeune fille était moins tranquille qu'elle ne voulait le paraître. Ce jour-là, justement, George vint lui apporter des truites qu'il avait pêchées.

— George, mon cher George, lui dit-elle au moment de leur séparation, quelque chose me causerait un vif plaisir.

— Quoi donc ? répliqua Macduff. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous.

— Jeudi est veille de Noël. Toutes les jeunes filles de Stronachlachar se rendent à la messe de minuit avec leur amoureux. Je voudrais que vous m'y accompagniez.

George ne dit pas non carrément. Il essaya cependant de discuter :

— Est-il absolument indispensable que j'aie à la messe ? Je pourrais vous attendre à la sortie et vous escorter jusqu'à votre porte. Et même, s'il plaisait à votre aimable tante de m'offrir un morceau de rôti de porc, je ne le refuserais pas.

— Non, non, George, si vous m'aimez, vous viendrez à l'église. Sinon, je comprendrai que votre amour n'est pas sincère et que ceux qui disent que vous êtes un égoïste et

un entêté ont raison. Mon cœur saignera, mais je ne vous épouserai pas.

— Kate chérie, si vous le prenez ainsi, j'irai certainement avec vous. Ceux qui prétendent que je suis un égoïste et un entêté sont des menteurs.

C'était un grand événement pour Macduff d'aller à l'église, et il savait bien que ce serait un événement pour Stronachlachar de l'y voir. Aussi consacra-t-il la veille de Noël à ses préparatifs. Il répara une belle ceinture pour soutenir son poignard et l'escarcelle garnie de fourrure que, de tout temps, les Écossais portent sur le devant de leur kilt. Il fourbit sa dague et la broche d'argent qui devait retenir son plaid sur l'épaule. Après quoi il s'absorba dans le délicat travail de fixer à son bonnet une plume de héron.

Il n'avait pas achevé cette besogne que la porte de sa chaumière s'ouvrit et qu'un visiteur s'avança. C'était un homme entre deux âges, à la barbiche noire, à la moustache retroussée, et qui était vêtu aussi bien, si ce n'est mieux, qu'un *laird*(3). George crut qu'il s'agissait d'un voyageur égaré, et cependant il remarqua qu'il n'avait pas de neige à ses souliers, alors que la campagne en était couverte.

— Si c'était un effet de votre obligeance de refermer la porte, dit Macduff, je vous en serais reconnaissant. Le froid est intense aujourd'hui.

— Je ne m'en étais pas aperçu, répliqua le nouveau venu, se conformant à la requête de George.

— Soyez le bienvenu, prononça ce dernier selon l'usage, je finis d'attacher cette plume et je vous verse un doigt de vieux whisky. C'est tout ce qu'il y a dans la cabane.

Bien qu'il fût intrigué par l'aspect de son hôte, il ne lui demanda pas son nom, ce qui eût été contraire aux lois de l'hospitalité.

L'homme à la barbiche noire riposta :

— Ne vous mettez pas en peine pour le whisky, ma gourde en contient comme certainement vous n'en avez jamais bu. Finissez d'orner votre toque. Il m'est agréable de voir les jeunes gens soucieux de coquetterie. Je dirai même que la coquetterie est une de mes meilleures fermes.

Macduff ne comprit rien à ce discours, et il était tout prêt à solliciter des éclaircissements, quand ils lui furent spontanément donnés.

— *Je suis le Diable ! annonça le visiteur, comme il aurait dit : Je suis Donald, ou Gordon, ou Patrick.*

George ne fut pas autrement effrayé. Il répliqua avec simplicité :

— Faites comme chez vous, asseyez-vous sur cet escabeau. Je comprends que vous soyez désireux de me connaître. De mon côté, je suis fort aise de vous voir. Il y a bien longtemps que je parle de vous, et je n'étais pas absolument sûr que vous existiez.

— George Macduff, ce n'est pas la curiosité qui m'amène, mais le désir de vous être utile.

— Comment cela ?

— Vous vous apprêtez à aller ce soir à la messe de minuit.

Macduff avait horreur que l'on se mêlât de ses affaires. Il s'écria :

— Par le Diable !... je veux dire : par vous ! je ne vois pas en quoi cela vous concerne ?

Satan eut un sourire ambigu.

— N'est-il pas naturel que je sois contrarié lorsqu'un mortel qui m'est attaché trahit ma cause ?

— J'irai à l'église cependant, rétorqua George.

— Parce qu'une petite fille capricieuse vous l'a demandé.

Le jeune homme se fâcha :

— Kate n'est pas une petite fille capricieuse. Elle est ma fiancée, je l'aime et elle exige cette preuve d'affection.

— Croyez-en mon expérience. Si vous cédez d'avance aux fantaisies d'une femme, vous ne serez jamais maître à votre foyer. Je vous propose plutôt que nous passions la soirée ensemble et que nous buvions de mon whisky tout en devisant.

— Grand merci, il y en a de très bon chez la tante de Kate. Du reste, il est inutile de discuter, j'irai.

— Écoutez, mon ami, si vous acceptez l'offre de ma compagnie cette nuit, je vous enseignerai le moyen de prendre dix fois plus de poissons que vous n'en pêchez ; je vous montrerai une méthode pour fabriquer des collets auxquels ni lièvre, ni lapin ne résiste ; je vous apprendrai des airs de cornemuse si entraînants qu'en les entendant les pieds dansent tout seuls.

C'était tentant. Cependant le garçon tint bon.

— Kate ne m'épousera pas si je ne l'accompagne pas cette nuit.

— Elle vous épousera, vous dis-je, car moi je vous ferai riche, immensément riche, et aucune femme n'est insensible à la richesse.

George hésita, puis se ressaisit.

— Non, non, en ne me voyant pas venir, elle pleurera.

— Je vous remettrai un collier, des bagues, des bracelets qui sécheront ses larmes. Et puis songez que les garçons de Stronachlachar se gausseront de vous, qui vous êtes tant vanté de ne jamais aller à la messe quand il suffit qu'une petite... je veux dire une charmante fille vous en requière pour que vous cédiez.

Ce dernier argument porta. Néanmoins un scrupule retenait encore Macduff.

— J'ai donné ma parole.

— Eh bien ! retirez-la. Ce sera une politesse de plus à mon égard. Je compte être ici à minuit, et je vous jure que vous ne regretterez pas de m'avoir écouté.

Le Diable s'en alla. George restait plongé dans ses réflexions. La nuit tombait. Évidemment, ce que lui avait proposé le Malin était alléchant, et cependant il ne pouvait détourner sa pensée de Kate, du chagrin qu'elle éprouverait. Elle serait persuadée qu'il ne l'aimait pas et elle lui refuserait sa main. Il n'était pas si convaincu qu'elle céderait à l'appât des richesses, et secrètement une voix lui disait : « Le Diable t'a trompé. »

Une ou deux fois, il sortit dans la nuit. Il faisait extrêmement froid. On voyait, de l'autre côté de l'eau, les allées et venues des lumières, des torches, des lanternes qui se reflétaient dans le lac. Toutes les fenêtres du village de Stronachlachar étaient éclairées. « Irai-je ? se demanda Macduff. À cette heure, elle achève de se faire belle pour moi. »

Le garçon regarda sa barque amarrée à ses pieds. Il lui suffisait d'y monter, de la détacher, de prendre les rames. Un quart d'heure après, il verrait le sourire heureux de sa Kate.

Après tout, c'était trop bête. Sacrifier pour un sourire une fortune, et Satan avait même spécifié une immense fortune. En échange d'une petite déception d'un soir, Kate posséderait des bijoux, un château, des robes, tout ce qu'on peut acquérir avec de la richesse. Cela ne valait-il pas la satisfaction d'un caprice ?

George rentra dans sa chaumière, ferma la porte. Il prépara sur la table deux gobelets, l'un pour son visiteur, l'autre pour lui. Le vent apporta le son de la cloche de Stronachlachar. Le jeune homme ne restait plus en place. Il tira de sa poche la médaille que sa fiancée lui avait donnée avec l'effigie de sa patronne, la patronne du lac. Il la regarda. La cloche sonnait plus fort, joyeuse, attirante.

Macduff ne résista pas.

Il ouvrit la porte, se précipita vers sa barque. Las ! la barque n'était plus là. Il la chercha ; elle n'était pas dans la

petite crique.

De derrière la maison un rire s'éleva, un rire à aucun autre pareil.

George devina. C'était le Diable qui lui avait subtilisé son bateau. Par-delà le loch, les petites lumières se multipliaient. La cloche carillonnait plus joyeusement. Des chants flottaient dans l'air dont les échos arrivaient assourdis par la distance. Macduff était maintenant navré. La peine que devait ressentir Kate le désolait, et il était également furieux d'être le jouet du Diable.

— Oh ! murmura-t-il, découragé pour la première fois de sa vie, ma chère fiancée, tu ne voudras jamais admettre que j'ai voulu venir à toi et que je n'ai pas pu !

George, les yeux fixés sur le village de Stronachlachar, se lamentait, quand, tout à coup, il remarqua que les lueurs et les lumières ne se miraient plus de la même façon dans le loch. L'eau semblait troublée sans qu'il courût un souffle de vent. Le jeune homme regarda mieux. Il crut être l'objet d'une hallucination ; sur le lac qui ne gelait jamais, une couche de glace s'était étendue. N'en croyant pas ses yeux, il descendit de la berge et fit quelques pas sur la surface glissante.

La glace était solide. Il avança, d'abord prudemment, puis il prit sa course vers le village, vers la cloche et vers les lumières. Derrière lui retentit un cri de rage et un blasphème.



À Stronachlachar, George trouva sa fiancée qui l'attendait.

— Je savais que vous viendriez, lui murmura-t-elle à l'oreille. Je savais que vous m'aimiez.

La main dans la main, les fiancés marchèrent vers l'église. Macduff ne se retourna pas en entendant un grand craquement : c'était le lac qui dégelait, le loch Katrine qui jamais ne gèle.



### III

## La légende d'Annie Laurie



UR la route qui va de Perth à Inverness, lorsque vous avez quitté Pitlochry, en remontant la vallée de la Garry, vous passez par le défilé de Killiecrankie, que bordent des deux côtés des arbres magnifiques, d'autant plus remarquables que la flore sylvestre est assez pauvre en Écosse.

Killiecrankie, un petit bourg fort modeste, se trouve sur le plateau, où, en 1689, les Jacobites remportèrent une mémorable victoire sur les troupes de Guillaume III. Nous fûmes amenés à y séjourner dans l'espoir, d'ailleurs déçu, de pouvoir visiter le splendide château qui s'élève non loin de la localité et qui appartient aux ducs d'Atholl, de très grands seigneurs auxquels a été conservé le privilège d'avoir des troupes à leur nom : les *Atholl-Highlanders*.

Ce mois de juin était radieux. Nous avons trouvé dans l'auberge de la localité un interlocuteur des plus aimables en la personne du maître d'école, un vieux garçon fort érudit. Après le dîner, nous étions assis sur un banc et nous goûtions le charme de ces longues soirées où l'on peut encore lire son journal à près de dix heures.

De la cuisine venait, avec le bruit de la vaisselle que lavaient les servantes, un chant mélancolique ; la voix était

agréable, l'air mélodieux, mais les paroles assez difficiles à saisir. Il s'agissait évidemment d'une complainte, d'un de ces récits versifiés qui comportent de nombreux couplets et pas de refrain.

Le maître d'école nous expliqua :

— Cette chanson est très vieille et relate une légende – est-ce tout à fait une légende ? – dont ce bourg aurait été le théâtre. Voilà à peu près la traduction du premier couplet :

*Jolie Annie,  
Jolie Annie,  
Pourquoi as-tu suivi le barde bossu  
Puisque tu aimais Jack ?  
Jolie Annie,  
Il a suffi d'une petite flamme  
Pour te ramener ton amoureux,  
Jolie Annie !*

Et puis, voici l'histoire :

Annie Laurie était une belle jeune fille qui habitait Killiecrankie, sans doute aux environs du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Ce qui nous permet de dater approximativement l'anecdote, c'est le rôle joué par un barde.

Les bardes écossais, que l'on appelle dans l'histoire de la littérature les bardes de Calédonie, sont des imitateurs de leurs confrères irlandais. Ils ont fait leur apparition dès le <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle avec la dynastie des Dalriades. Vous n'êtes pas sans connaître les noms d'Ossian, d'Ovran ou d'Ullin. On admire encore aujourd'hui leurs poésies, dont une bonne partie leur est peut-être simplement attribuée.

Le barde écossais avait de nombreux points de ressemblance avec les trouvères de France. Comme eux, il était soldat en même temps que poète, musicien et lettré. Les antiques coutumes des Hauts Pays ne décident-elles pas

qu'aucune saisie judiciaire ne pourra frapper la harpe, l'épée et les livres du barde ? Par exemple, son influence sur les populations était bien plus grande que celle des trouvères. Il inspirait une sorte de crainte superstitieuse, le don poétique étant considéré par nos populations primitives comme une inspiration divine. Le barde passait pour être, en quelque sorte, le porte-parole de Dieu.

Sa harpe - instrument portatif plus proche de la lyre que des harpes modernes -, objet d'un grand prix, fait de bois exotiques, se transmettait de père en fils et participait à la vénération qui entourait son propriétaire.

Ce préambule s'imposait pour que vous goûtiez la légende.

Ainsi donc, Annie Laurie était arrivée à l'âge où les jeunes filles choisissent un mari. Elle aimait un bon et brave garçon nommé Jack, et celui-ci éprouvait pour elle une tendresse passionnée. Jack avait été agréé par la mère d'Annie, une veuve aisée. Il était officiellement fiancé et venait chaque soir, selon la coutume, faire sa cour à celle qu'il allait épouser.

Au cœur de la montagne qui domine le défilé de Killiecrankie, s'élevait alors une sorte de manoir isolé qui appartenait au barde Thomas Addison. Cet homme n'était pas jeune, il était en outre fort laid et bossu. Dans toute la région, on le craignait autant qu'on l'admirait. Son talent était proverbial. Il surpassait celui de son père, celui de son grand-père, celui de son aïeul, tous bardes comme il l'était lui-même. Chaque génération transmettait à la suivante, avec la harpe, un don plus étendu pour la musique et la poésie.

Entre tous les villages de la contrée, Addison préférait celui-ci. D'autres auraient pu lui fournir un auditoire plus vaste, plus riche. C'était toujours à Killiecrankie qu'il revenait.

On ne connaissait pas la cause de cette préférence, et personne n'aurait osé s'en informer, car les secrets d'un barde doivent être respectés.

Voici l'explication bien simple : Thomas Addison était amoureux. Avant qu'elle fût fiancée à Jack, à l'insu de tous, il avait demandé sa main. La jeune fille avait repoussé cette proposition flatteuse. Déjà son cœur était pris. Ne l'eût-il pas été que sa réponse eût été la même.

Aimer le barde lui paraissait impossible, non pas tant à cause de ses traits tourmentés, de la bosse de son dos et de son âge, que pour le regard méchant qu'elle avait surpris dans ses yeux bigles. Il ne se décourageait pas de son refus et redoublait auprès d'elle ses assiduités, lui faisait même de menus présents qu'elle n'osait pas refuser et dont elle évitait de parler à son promis. Annie avait hâte d'être mariée afin d'être débarrassée une fois pour toutes de ce soupirant qu'elle finissait par haïr. Oui, vraiment, elle le haïssait...

Pourtant, dès qu'Addison jouait de la harpe, dès qu'il déclamait un de ses poèmes de guerre ou d'amour, un étrange changement se produisait dans l'âme de la jeune fille. Elle ne voyait plus ni sa laideur, ni sa bosse, ni la flétrissure de ses traits, ni même l'éclat mauvais de son regard. Elle l'écoutait extasiée, suspendue à ses lèvres, fascinée par les mouvements de ses doigts qui couraient sur les cordes harmonieuses.

À l'instant où le chant se taisait, où la harpe ne résonnait plus de ses accords troublants, le charme se rompait. La jeune fille rentrait dans la réalité, le barde lui apparaissait tel qu'il était, et elle ne pensait plus qu'à Jack, son fiancé, si beau, si droit, si jeune, si bon.

Addison, conscient de l'emprise qu'exerçait son art, venait souvent le soir auprès de la maison d'Annie Laurie, un peu écartée du village. Il se glissait derrière l'habitation, où s'ouvrait la fenêtre de la jeune fille, et il jouait pour elle.

Les noces étaient fixées au 20 décembre. La veille, pendant toute la journée, Annie et sa mère s'étaient affairées aux préparatifs. Elles avaient cuit de grandes quantités de gâteaux et des galettes de sarrasin. Après le souper, Jack était venu faire sa visite quotidienne, et il avait apporté à la jeune fille une jolie boucle d'argent.

Le garçon se retira de bonne heure. Aussitôt son départ, la mère d'Annie était allée se coucher, rompue de fatigue. La fiancée, dans sa chambre, apprêtait la robe qu'elle devait mettre à la cérémonie. Elle était pleinement heureuse.

Soudain, du dehors, monta un chant, une plainte très douce accompagnée par des accords de harpe. Annie s'arrêta dans sa besogne. Elle laissa tomber l'écharpe qu'elle tenait. Son sourire s'éteignit. Les lèvres entr'ouvertes, le regard fixe, elle s'approcha de la croisée.

La silhouette de Thomas Addison se détachait sur le blanc tapis de neige qu'éclairait la lumière lunaire. Depuis plusieurs jours, on ne l'avait pas vu au village ; il s'était absenté. Quoi d'étonnant qu'il fût revenu ; sa présence n'était-elle pas indispensable au repas de noces ?

À mesure qu'il chantait, sa mélodie prenait des accents plus âpres. Ses doigts pinçaient plus nerveusement les cordes de sa harpe. Annie sentit sa volonté se fondre. Plus rien n'existait pour elle que cette musique.

Sans s'arrêter, le barde attaqua un autre air, plus vif. Indifférente au froid, la jeune fille ouvrit la fenêtre afin d'entendre mieux. Il lui sembla que la mélodie l'enveloppait. Une volonté qui n'était pas la sienne s'emparait de son esprit : sortir de sa maison, s'approcher du harpiste.

La chambre était au rez-de-chaussée, elle enjamba l'appui de la fenêtre, avança dans la neige. Thomas Addison ne chantait plus, il parlait, et ses paroles étaient plus harmonieuses que la musique. C'était une vieille histoire d'amour, une histoire qui ne se situe ni en un temps, ni en un lieu, une histoire éternelle que contait le barde. Tout en

parlant, il fit quelques pas, s'éloignant de la maison. Annie ne le quitta point. Il précipita sa marche. La jeune fille hâta la sienne.

*Dans la nuit blanche et silencieuse, elle suivait l'homme, non pas l'homme, mais son poème ; elle ne songeait ni à sa maison tiède, ni à sa mère qui se reposait ; elle avait oublié Jack et le mariage du lendemain. Dans les pas du barde, elle allait, elle allait toujours.*

Addison et Annie étaient entrés dans le défilé. Ils avaient abandonné le chemin pour un sentier abrupt ; ils escaladaient la montagne dans la direction du manoir du poète.

Après avoir dépassé la région des arbres, l'homme et la jeune fille débouchèrent sur les pentes rocailleuses. Là, plus de végétation ; rien que des entassements de rochers aux formes fantastiques, à l'aspect spectral dans leur livrée neigeuse. Il devenait difficile d'avancer sur les pierres glissantes. Le bossu se retourna, vit sa compagne à bout de forces, prête à tomber et s'agrippant aux rocs. Il cessa de parler et prit la jeune fille par le bras pour l'aider.

Instantanément, le mystérieux pouvoir qui l'avait envoûtée cessa d'agir. Annie s'aperçut de l'endroit où elle était, sentit la morsure du froid, le poids mortel de ses membres. Elle se mit à pleurer.

— Courage, ma bien-aimée, nous n'avons plus longtemps à marcher ; le but de notre course approche ; laissez-moi vous soutenir.

Elle pleurait toujours. Sa robe mince la préservait mal de la bise glacée. Ses souliers légers étaient déchirés. Le barde comprit qu'elle n'en pouvait plus.

Il connaissait, à proximité, une hutte abandonnée. Elle servait l'été aux gardiens de chèvres. Il parvint à mener la jeune fille jusque-là. Il l'assit sur une pierre dans la cabane, ferma la porte. Le froid était toujours aussi vif. Les sanglots d'Annie redoublaient. Addison avait réuni quelques

brindilles qui traînaient sur le sol. Il battit le briquet. À la lueur de la petite flamme, il vit la malheureuse pâle et défaillante. Son corps était engourdi. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Larmes de souffrance, de fatigue et de désespoir.

— Ô mon aimée ! répétait le barde, prenez patience, le jour ne tardera pas à se lever. Alors, nous continuerons notre route. Nous serons vite arrivés.

Annie claquait des dents, elle tremblait. Addison eut peur. Allait-elle périr de froid, là, devant ses yeux ? Il eût fallu allumer un bon feu, mais comment se procurer du bois au milieu de cette solitude pierreuse ? Il aurait donné sa vie pour un fagot. Une idée lui traversa l'esprit : sa harpe. Trois morceaux de bois sec.

Il ne songea pas un instant que cet instrument était unique, qu'il était le plus précieux héritage de ses pères. Il brisa la harpe sur ses genoux, indifférent à la plainte que rendit en se rompant la table d'harmonie. Il disposa les débris sur le foyer. Une flamme s'éleva, haute et claire, et la fumée s'envola par le trou pratiqué dans le toit.

À Killiecrankie, la mère d'Annie avait été éveillée par une sorte d'intuition ; elle avait appelé sa fille. Ne recevant pas de réponse, elle s'était levée, était entrée dans sa chambre, avait vu la fenêtre ouverte, la pièce vide, l'écharpe à terre, la robe abandonnée.

La pauvre femme, affolée, se précipita au-dehors, elle alerta les voisins. Jack fut prévenu. Il apprit que l'on avait entendu, au début de la nuit, le chant du barde. On releva dans la neige des traces de pas.

Le fiancé, accompagné de quelques garçons du village munis de lanternes, suivit la double piste. Il s'engagea derrière elle dans le défilé, puis dans le sentier qui gravissait la montagne. Le jour naissait. Une aube terne et triste éclairait le paysage chaotique. Les poursuivants grimpaient toujours. Ils parvinrent à un endroit où les traces se

brouillaient. Les fugitifs s'étaient-ils arrêtés ? Y avait-il eu une chute dans la neige ?

Les jeunes gens se concertèrent.

— Puisque nous savons que le ravisseur est Addison, disaient les uns, nous n'avons qu'à pousser jusqu'à son manoir.

Jack était d'un avis différent.

— Et si le maudit a voulu nous tromper ! S'il n'a pris ce sentier que pour nous dépister, sachant que nous le poursuivions ! Il connaît parfaitement la région, et il peut fort bien être caché dans quelque caverne, nous laissant ainsi perdre un temps précieux à explorer son repaire vide.

Une rafale de vent balaya l'atmosphère ; les rayons d'un pâle soleil percèrent les nuages, et le fiancé d'Annie aperçut, montant d'une crevasse, une légère filmée blanche.

La petite troupe se précipita dans la direction de cette fumée ; elle se trouva devant une hutte.

Jack y fit irruption. Devant lui, droite et immobile comme une statue, était Annie. Addison veillait sur le loyer, où les débris de sa harpe achevaient de se consumer.

La jeune fille se jeta dans les bras de son fiancé, qui, sans s'occuper du barde, l'emporta dans ses bras et dévala vers le village avec son cher fardeau.

— Oh ! Jack, Jack, murmurait-elle, protégez-moi de cette musique.

Les autres garçons hésitaient. Allaient-ils se saisir d'Addison, le châtier séance tenante ? Porter la main sur un de ces poètes participant à l'essence divine leur paraissait une sorte de sacrilège. Lui, les mâchoires contractées, les traits crispés, semblait une bête traquée prête à mordre. Il n'avait plus rien à perdre. N'avait-il pas tout perdu : son amour et sa harpe ?

Brusquement, brandissant son couteau, il bondit. Il bouscula les jeunes gens, se précipita au-dehors. Oubliant

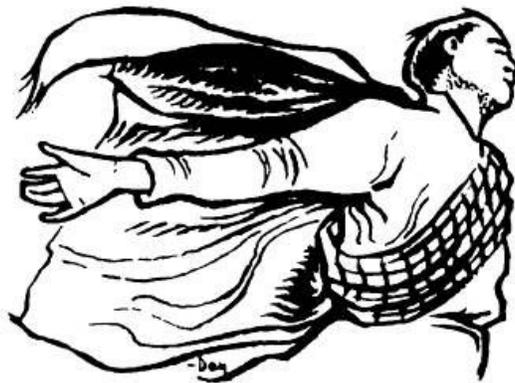
leurs craintes superstitieuses, ceux-ci s'élançèrent sur ses pas. Le bossu était incroyablement lesté. Il grimpa comme une chèvre.

— Nous saurons te rattraper, maudit ! cria un des poursuivants. Malheur à toi !

Un rire de défi répondit à cette menace. Le barde était juché sur une roche qui surplombait un précipice. Sa silhouette tordue avait quelque chose d'inférieur. Les garçons de Killiecrankie allaient l'atteindre. Ils coupaient le seul sentier par où Addison pût s'enfuir.

— Nous le tenons, le misérable ; il n'y a plus de danger qu'il nous échappe !

Un nouvel éclat de rire monta dans le matin brumeux, et le barde, du haut du rocher, se précipita dans le vide.



## IV L'agrafe d'or de Robert Bruce



OUT semblait perdu pour l'indépendance de l'Écosse au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Édouard I<sup>er</sup> d'Angleterre avait réussi à dresser si violemment les seigneurs écossais les uns contre les autres, suscitant des prétendants au trône, semant des promesses, intervenant dans des querelles, que son pouvoir, d'abord subi avec impatience, avait fini par être accepté.

Les fils des principaux lords écossais avaient été fort habilement attirés à Londres sous prétexte d'y recevoir une éducation anglaise ; en réalité, pour les détourner de l'idée de restaurer la liberté de leur patrie.

Parmi ces jeunes gens se trouvait Robert Bruce. Son père avait joué, dans les guerres contre les Anglais, un rôle de premier ordre ; sa mère, voyant qu'il était impossible de garder son fils et que, de gré ou de force, Édouard s'en emparerait, lui avait fait jurer de ne jamais oublier ce qu'il devait à sa terre natale, et, en gage, elle lui avait remis une agrafe d'or sur laquelle était gravé le chardon national.

— Que ce bijou vous rappelle, mon fils, que vous ne devez goûter aucun repos jusqu'à ce que l'Écosse soit libre.

Robert Bruce était parti pour Londres. Il n'y était pas prisonnier. Il vivait à la Cour. Seulement, il lui était interdit de s'en éloigner, et, constamment, il se sentait épié.

Lorsque les nouvelles de son pays parvenaient en Angleterre, Robert serrait les poings. Il apprenait que les clans entrés en rébellion étaient battus, que ses parents et ses alliés étaient exterminés, et il apprenait aussi, hélas ! que certains seigneurs pactisaient avec l'ennemi, que, par exemple, Alexandre, le chef des Mac-Dougall, avait embrassé le parti anglais.

Avec lui vivait un autre jeune homme, comme lui Écossais, comme lui otage : John Cumyn.

Cumyn paraissait animé des mêmes sentiments que Robert. Ils feignaient l'indifférence l'un vis-à-vis de l'autre, mais, secrètement, le soir, ils se retrouvaient et, ensemble, ils élaboraient des plans pour le salut de leur patrie. Ils avaient minutieusement dressé la nomenclature des clans fidèles, des chefs que l'on pouvait gagner. Ils étaient arrivés à cette conclusion que c'était dans l'est du pays, dans la région tourmentée et déchiquetée que baigne le Firth of Lorn, que l'entreprise devait commencer et qu'elle trouverait le moins de résistance.

Un soir que les deux jeunes gens conféraient en secret dans une salle écartée du château royal, ils virent subitement surgir à leur côté un seigneur anglais, ami du roi Édouard : le comte de Gower. Ce lord ne parut faire aucune attention à eux.

Il passa son chemin. Les avait-il entendus ? Allait-il tout répéter au Roi ? Bruce tremblait, non pour lui, mais pour ses desseins.

Il eut un plus grand sujet d'inquiétude lorsque, rentré dans son appartement, il trouva un serviteur du comte de Gower qui l'attendait avec un paquet.

Ce paquet contenait une paire d'éperons et une bourse d'or. Robert comprit ce que signifiait ce présent. L'Anglais

l'avertissait ainsi qu'un danger le menaçait et qu'il n'était que temps de fuir.

Bruce et Cumyn, avec deux ou trois serviteurs, s'échappèrent au milieu de la nuit.

Comme ils galopaient à travers la campagne, John fit part de ses craintes à Robert :

— Ne sommes-nous pas imprudents d'aller tout droit notre route ? Ne devrions-nous pas esquisser des crochets afin de brouiller notre piste ? Pour nous rattraper, il suffira de suivre nos traces.

— Bel ami, répliqua Bruce, ne vous mettez point en peine de cela. Nos traces, on n'aura pas l'idée de les suivre.

— Et pourquoi donc ? Les pas de nos chevaux sont nettement empreints dans la boue.

— Oui, si je n'avais pas eu la précaution, aujourd'hui même, de faire referrer les bêtes. Elles sont ferrées à rebours, et il s'écoulera du temps avant que les soldats du roi Édouard s'avisent que la petite troupe qui semblait venir vers Londres fuyait au contraire la ville.

Après une rapide et ardente chevauchée, les jeunes gens traversèrent la frontière. Ils ne perdirent pas un instant pour avertir quelques personnes sûres de leur arrivée. Ils s'étaient campés dans une mesure attenante à une chapelle. Là, ils recevaient mystérieusement la visite de chefs de clans amis.

Ceux-ci leur apprenaient que la nation était prête à se soulever pour regagner son indépendance, mais que, malheureusement, des clans importants paralysaient le mouvement, et toujours, au nombre de ces ennemis de la liberté, revenait le nom des Mac-Dougall.

Le moment était propice pour passer aux actes. Rendez-vous avait été donné à plusieurs chefs dans la région montagneuse et difficile du loch Melfort. Bruce et Cumyn étaient à la veille de se mettre en route.

Cette nuit-là, Robert ne pouvait pas dormir. Les grands projets qu'il roulait dans sa tête l'agitaient ; il était en proie à une inquiétude sourde, inexplicable. Il se leva de sa couche où il reposait tout habillé et il passa dans la chambre de son compagnon. John n'était pas là. Que faisait-il à cette heure ?

Bruce sortit de la maison. Tout était silencieux dans cette solitude de rochers et de bruyères. Les serviteurs dormaient dans l'appentis qui leur servait de logement. Le jeune homme fit le tour de la chapelle. Il eut la stupéfaction d'apercevoir deux chevaux attachés près du petit porche.

Il existait une autre entrée au sanctuaire. Bruce s'y glissa et se trouva derrière l'autel. La petite nef était faiblement éclairée par une lanterne. Trois hommes assis à même la dalle discutaient à voix basse. Robert prêta l'oreille. C'était Cumyn qui parlait.

— Je vous dis qu'il faut patienter ; le prendre maintenant serait folie ; le mouvement est déclenché, il se présentera un autre chef...

Les paroles devenaient moins distinctes, les autres faisaient des objections. Bruce entendit encore :

— Oui... près du loch Melfort ; ils seront acculés aux montagnes, et alors...

Cumyn trahissait. Cette constatation bouleversa un instant Robert, qui avait la plus entière confiance dans son compagnon d'exil et de fuite, pour qui il n'avait aucun secret, qui connaissait le plan de la révolte aussi bien que lui-même. Il n'était pas homme à tergiverser longtemps. Il bondit hors de sa cachette et plongea sa claymore jusqu'à la garde dans la poitrine de celui qui avait été son ami.

Il se retourna vers les Anglais ; ceux-ci s'étaient éclipsés. Lorsque Robert arriva sur le seuil de la chapelle, il ne put voir que leurs ombres qui galopaient dans la nuit.

Laissant là le corps du traître châtié, Bruce, sur l'heure, éveilla ses serviteurs ; les chevaux furent sellés et, en grande hâte, le petit groupe se dirigea sur Scone.

Là se trouvait une antique abbaye, lieu traditionnel du sacre des premiers rois d'Écosse. Les religieux avaient la garde de la Pierre du Destin, le bloc sur lequel se donnait l'onction royale.

Le sacre de Bruce se fit clandestinement. La cérémonie n'eut rien des pompes traditionnelles, seuls furent accomplis les rites essentiels. Quelques moines, une vingtaine de seigneurs harnachés en guerre constituèrent toute la Cour qui proclama Robert I<sup>er</sup>, roi d'Écosse.

— Maintenant, déclara le nouveau monarque à Édouard, son frère, il convient que je conquière mon royaume.

Sur ces entrefaites arriva un messenger. Il annonçait que les clans se réunissaient au loch Melfort.

— Quoi ? s'écria Édouard Bruce, n'avez-vous pas, après la trahison de Cumyn, modifié ce plan et assigné un autre point de concentration ?

— Si fait, répliqua Robert, le contre-ordre a été envoyé. Je vois qu'il n'a pas atteint les chefs.

Il était soucieux, inquiet de ce contretemps. Il se décida.

— J'y vais.

— C'est insensé, protesta son frère, vous allez être pris comme un rat dans une trappe.

— Ma place est à la tête de ceux qui risquent leur vie pour l'indépendance. Il ne sera pas dit qu'ils combattront pour le roi Robert et que le Roi ne sera pas parmi eux.

Sans escorte, voyageant la nuit, se cachant le jour, Bruce se dirigea vers cette région sauvage, montagneuse et boisée qui entoure le loch Melfort. Au milieu des grands bois où se mêlent les sapins, les chênes, les bouleaux, les frênes et les noisetiers, les hommes des clans attendaient. Ils étaient peu

nombreux, car ils avaient porté le fardeau des dernières guerres et avaient été décimés.

Le Roi fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible. Il était le gage vivant de la liberté.

— Longue vie à notre prince ! criaient les montagnards.

— Longue vie à Bruce !

Robert se mit en devoir d'organiser ses fidèles. Il voulait leur enseigner les méthodes de combat qu'il avait apprises en Angleterre. Il était certain que, si, en plus de leurs qualités naturelles d'endurance, de courage, d'adresse et d'agilité, les *highlanders* acquéraient le sens de la discipline et de la cohésion, ils seraient invincibles.

À peine Bruce avait-il commencé ce travail d'instruction que des gens du pays vinrent lui apprendre que les Mac-Dougall, commandés par leur chef Alexandre, étaient en marche pour l'attaquer.

Les partisans de Bruce étaient trois fois moins nombreux que leurs agresseurs. Ils étaient piètrement équipés, car Robert attendait des armes que lui avaient promises des seigneurs du Nord. Un combat livré dans ces conditions eût été un écrasement ; il fallait l'éviter à tout prix.

Un seul passage s'ouvrait dans la montagne, le défilé de Brander, crevasse sauvage entre deux murailles de rochers abrupts et que suivait un mauvais sentier.

Le Roi rassembla les chefs :

— Vous allez battre en retraite par cette gorge qui aboutit à une forte position. Deux hommes ne peuvent y cheminer de front. Un seul suffit à en défendre l'accès. Je serai cet homme-là. Quoi qu'il advienne, vous ne vous retournerez pas. Si je succombe, mon frère prendra la couronne. L'Écosse a besoin de vos guerriers.

La troupe de Bruce s'engagea dans le défilé. Malgré sa faiblesse numérique, son écoulement homme par homme ne pouvait être rapide, d'autant plus qu'il pleuvait et que les

pierres étaient glissantes. Les Mac-Dougall débouchaient sur le plateau alors que les derniers soldats du Roi entraient à peine dans le passage.

Le Roi était monté – les Écossais d'alors avaient peu de chevaux et ils combattaient presque toujours à pied –, il se plaça en travers de la sente, décidé à se sacrifier pour sauver les siens.

Les Mac-Dougall eurent un moment de surprise en voyant le chef de leurs ennemis qui seul leur faisait face. Dans le jour gris, sous la pluie qui tombait dru, *sa haute silhouette couverte d'un manteau sombre* ne se détachait guère du rocher auquel elle était adossée ; on aurait pu le prendre pour une de ces pierres à forme humaine que l'on remarque si souvent dans les montagnes.

Après ce premier étonnement les Mac-Dougall se ruèrent en avant, enthousiasmés à l'idée de s'emparer de celui dont leurs amis anglais souhaitaient tant la capture.

— Prenez-le vivant ! criait Alexandre.

C'était plus aisé à ordonner qu'à exécuter. Bruce avait très habilement choisi sa position. Des gros rocs le protégeaient de deux côtés ; il fallait nécessairement l'aborder sur sa droite, et deux hommes, trois au plus, pouvaient l'approcher à la fois.

Tous ceux qui s'étaient risqués à portée de sa lourde hache gisaient maintenant sur le sol. D'autres les remplaçaient, et inlassablement l'arme s'enfonçait dans les chairs, brisait les crânes. Les cadavres s'amoncelaient. Les assaillants, malgré les encouragements d'Alexandre, hésitaient devant ce guerrier qui semait la mort.

L'ardeur combative se ralentissait. Le chef des Mac-Dougall enrageait de voir son clan tout entier tenu en échec par un seul homme.

Un vieux guerrier se présenta, c'était le squire de Lorn, un cousin d'Alexandre.

— Ce que personne n’ose accomplir, s’écria-t-il, mes deux fils le feront, et cet homme serait-il le Diable, au lieu d’être comme nous fait de chair et d’os, qu’ils en viendraient à bout.

Les deux jeunes gens, fiers de la louange paternelle et de l’attention générale dont ils étaient l’objet, franchirent en courant l’espace libre qui s’était formé autour du Roi. L’aîné saisit la bride du cheval. Bruce lui trancha la main d’un coup de hache. Le cadet arracha cette arme redoutable, Robert dégaina son épée et l’enfonça dans le dos de son adversaire, qui s’était baissé pour couper la sangle de sa monture.

Il était là, le Roi fièrement campé sur son coursier. Il était là, entre les deux murailles de granit, face à un clan tout entier, qui n’attendait que sa chute pour se jeter sur ses partisans. Il était là Robert Bruce, défiant les Mac-Dougall, tous, tant qu’ils étaient, les morts et les vivants, les ancêtres et les descendants. Il était là, dans sa chemise de mailles d’acier, sous son casque à la visière levée. Il était là, enveloppé dans son manteau que retenait l’agrafe d’or, marquée au chardon d’Écosse, que lui avait donnée sa mère.

La pluie, qui inlassablement ruisselait sur lui, en se mêlant au sang de ses victimes, formait une grande mare rouge dans laquelle piétinait son cheval.

N’y avait-il donc pas un homme qui osât maintenant se mesurer avec le Roi ?

Le squire de Lorn avait vu tomber ses deux fils. Ce que ses valeureux rejetons, dans la fleur de leur âge n’avaient pu accomplir, y réussirait-il, lui, le vieillard éprouvé par tant de blessures ?

Profitant de ce moment où Robert triomphant de ses deux antagonistes se reposait, le squire se glissa le long de la paroi rocheuse et surgit brusquement à ses côtés. Il saisit dans ses deux bras le manteau de Bruce, l’immobilisant dans les plis de l’étoffe alourdie par l’eau.

Le Roi était comme paralysé sous une chape de plomb. Les efforts qu'il faisait pour se dégager étaient inutiles tant était grande encore la vigueur du squire. Les Mac-Dougall avaient compris qu'on offrait à leurs coups le lion entravé. Brandissant leurs lances et leurs claymores, ils foncèrent sur le héros qu'on leur livrait.

Le Roi était perdu. Plus il cherchait à dégager ses bras, plus il s'empêtrait dans cette nasse pesante.

— À moi ! À moi ! criait le squire de Lorn ; venez, braves Mac-Dougall, venger mes fils !

Lentement Robert avait libéré un de ses pieds de l'étrier, puis, de toute sa vigueur, il lança dans le ventre du squire un formidable coup de talon.

Le vieillard poussa un cri de douleur. L'éperon avait pénétré au plus profond de sa chair ; de sa plaie affreuse le sang jaillissait à gros bouillons. Il n'avait pourtant pas lâché prise. Bruce sentait le drap de son manteau palpiter sous les soubresauts d'agonie de son ennemi. En vain cherchait-il à l'écarter en lui labourant le flanc de son talon ferré. Le mourant, son indomptable volonté tendue dans ce suprême effort, resserrait son étreinte.

Les Mac-Dougall étaient tout près. S'ils n'avaient pas voulu prendre le Roi vivant, ils auraient pu le férir d'un coup de javelot.

Les derniers spasmes secouèrent le corps du squire. Son cœur vaillant cessa de battre. Les mains de son cadavre restaient agrippées à l'étoffe. Le Roi était prisonnier d'un mort.

— Rendez-vous ! cria Alexandre Mac-Dougall, dont la lance touchait la poitrine de Bruce.

— Rendez-vous ! hurlait le clan, enragé par cette longue résistance.

Bruce parvint à glisser son bras gauche jusqu'à son épaule. Il fit sauter l'agrafe d'or au chardon d'Écosse. Le

manteau tomba, entraîné par le poids du cadavre du squire.

Robert était libre.

D'un revers de son épée, il écarta la lance dont le fer menaçait sa poitrine ; sa lame tournoya, frappant à droite et à gauche ; les Mac-Dougall, surpris, reculèrent en désordre, se piétinant, se bousculant.

À l'autre bout du défilé, l'olifant sonna. Il annonçait au Roi que ses partisans avaient franchi le passage, qu'ils avaient reformé leurs rangs sur la hauteur. Bruce, profitant du désarroi de ses adversaires, fit exécuter une volte à son cheval et, à son tour, s'élança dans le sentier de la gorge.

Il put rejoindre les siens. La petite troupe, qu'il avait sauvée, rapidement grossie par l'afflux des montagnards, constitua le noyau de l'armée qui, à Bannockburn, devait battre l'armée anglaise et assurer pour trois siècles l'indépendance de l'Écosse.

Dans la famille des Mac-Dougall, on a, jusqu'à nos jours, conservé l'agrafe d'or comme souvenir de cette heure héroïque où un de leurs ancêtres tint, entre ses doigts de mort, le célèbre Robert Bruce, le roi intrépide.



## V Le meurtre du régent Murray



URRAY, le demi-frère de Marie Stuart, après avoir arraché la couronne à cette princesse, après l'avoir obligée à se réfugier en Angleterre où elle était prisonnière de la reine Élisabeth, après l'avoir souillée des plus abjectes calomnies, régnait sur l'Écosse en maître tout-puissant. Il exerçait la régence au nom de son neveu, l'enfant-roi Jacques VI.

Le Régent avait battu en détail les partisans de Marie Stuart, les Seaton, les Beaton, les Gordon, les Hamilton. Tous ceux qui n'étaient pas ralliés à lui tremblaient dans leurs châteaux, s'attendant chaque jour à être assaillis par ses troupes, à voir leur demeure pillée, incendiée, à être jetés en prison ou mis à mort.

Murray n'exerçait pas seulement sa cruauté sur les lords fidèles à la Reine, il n'épargnait ni les pauvres, ni les faibles. Il chassait dans les montagnes les prêtres catholiques arrachés à l'autel, et, surtout, il faisait rechercher et brûler, avec une sauvagerie implacable, les devins et les sorcières, qu'il accusait d'entretenir dans les populations des sentiments de haine contre lui.

On venait d'arrêter à Stirling une pauvre vieille à moitié folle. Elle disait, dans ses vaticinations inconscientes, que bientôt la douce reine Marie remonterait sur son trône, que

les guerres civiles prendraient fin et que le bonheur reflourirait dans le royaume d'Écosse. De pareils propos, rapportés à Murray, furent jugés séditions. La vieille, considérée comme devineresse et sorcière, fut vouée au bûcher.

Le Régent, ce jour-là désœuvré, s'imagina, en manière de distraction, d'assister au supplice de la malheureuse. Il arriva sur la place du Marché quand déjà les fagots étaient allumés. La condamnée le vit ; ses yeux remplis d'épouvante se tournèrent vers lui, et de sa bouche édentée sortirent ces mots :

— Comte de Murray, je vous assigne avant huit jours devant le tribunal de Dieu !



On était le 16 janvier 1570, le Régent devait, sous peu, partir pour Édimbourg, afin d'y conférer avec ses conseillers habituels, Morton, Lindsay, Mackill, au sujet d'une alliance à conclure avec Élisabeth, qui le rendrait dorénavant invincible. La prédiction de la sorcière ne lui inspira que des sarcasmes. Et il rit de bon cœur, tandis que la misérable victime se tordait sous les morsures du feu.

Or vivait, sur les bords de l'Esk, un jeune gentilhomme de la famille des Hamilton que l'on appelait Hamilton de Bothwellhaugh. Il avait vaillamment combattu à Langside sous l'étendard de la Reine, et il avait été fait prisonnier, puis relâché.

Bothwellhaugh avait, selon toute apparence, renoncé à se mêler de politique. Il s'était marié avec une jolie jeune femme et coulait auprès d'elle des jours heureux dans l'agréable demeure qu'elle tenait de sa famille.

Un soir de décembre de l'année 1569, lady Bothwellhaugh se trouvait seule chez elle avec ses servantes. Son mari avait dû s'absenter pour aller à Glasgow ; il n'avait pu l'emmener, car le froid était très rigoureux, la neige couvrait la campagne, et elle était souffrante.

Un bon feu crépitait dans la cheminée et, devant le foyer, elle rêvait. Elle fut tirée de sa rêverie par des coups frappés à la porte, par un tumulte de voix insolentes couvrant les protestations des chambrières.

Un homme fit irruption dans la pièce ; c'était John Bellenden, un clerc de la justice, parasite de Murray.

— Il faut sortir d'ici sur l'heure, clama cet individu, votre mari est poursuivi pour forfaiture, ses biens sont confisqués, et cette maison m'a été attribuée par le Régent.

La jeune femme éclata en larmes et essaya d'attendrir Bellenden. Ce fut en vain. Elle dut fuir dans la neige, la nuit, sans avoir eu le temps de prendre un manteau. Et, le

lendemain, son mari, en revenant, la trouva errant au milieu des bois ; elle était folle.

Bothwellhaugh, désespéré, jura solennellement de la venger.

Le 23 janvier suivant, Murray était attendu à Linlithgow. Il passait par cette ville pour aller de Stirling à Édimbourg. La petite cité était fort encombrée. Des gens étaient accourus des environs, afin d'apercevoir le fameux Régent, l'être redouté auquel on n'obéissait que par crainte. Parmi les curieux, Bothwellhaugh s'était glissé.

Un des parents du jeune homme, l'archevêque de Saint-André, possédait, dans la grande rue de Linlithgow, une maison qui faisait légèrement saillie sur la voie publique. Depuis longtemps la maison était vide. L'archevêque - un Hamilton - était suspect et préférait sa résidence fortifiée à cette demeure citadine. Bothwellhaugh, qui en détenait apparemment la clé, pénétra subrepticement dans le logis désert.

À un anneau de la cour, il attacha son cheval bridé et sellé ; lui-même monta au premier étage et se posta à une fenêtre d'où il pourrait apercevoir aisément le cortège. Il s'était muni d'une arquebuse, qu'il installa de manière à prendre la rue en enfilade. Afin que les voisins ne pussent entendre le bruit de ses pas, car il était botté et éperonné, il avait répandu sur le sol le contenu d'un édredon de plumes ; pour éviter d'être aperçu du dehors, il avait tendu derrière lui un rideau noir.

Au loin des vivats retentirent. C'étaient les partisans du Régent qui l'acclamaient ; et aussi ceux qui tremblaient devant lui.

Bientôt le cortège parut. Murray chevauchait en tête, monté sur un genêt d'Espagne. Il ne portait pas de cuirasse, mais une simple jaque de cuir sur laquelle se détachait un collier d'or.

C'est à peine s'il répondait d'un signe de main aux ovations et aux saluts. Il paraissait soucieux et discutait avec deux gentilshommes qui l'escortaient, à quelques pas en avant d'un escadron de gardes.

— My lord, disait l'officier qui était à sa droite, vous commettez une grave imprudence en vous engageant dans cette rue. C'est la plus belle et la plus large de Linlithgow, j'en conviens, seulement elle est bordée de maisons qui appartiennent à des gens qui ne sont pas de vos amis.

Le cavalier de gauche insistait également :

— N'oubliez pas les dernières paroles de la sorcière de Stirling, My lord.

Murray les rabrouait :

— Allez-vous m'importuner longtemps encore avec ces enfantillages ? Mes ennemis n'oseront pas m'attaquer ainsi ouvertement en plein jour, alors que la ville est remplie de mes troupes. Quant à ces ragots de la vieille sorcière, est-ce que j'y pense encore ?

Le Régent y pensait : « Avant huit jours, avait-elle dit, je vous assigne devant le tribunal de Dieu. » La semaine ne s'achevait que le lendemain. Malgré lui, le maître de l'Écosse ne pouvait arracher de son souvenir ces yeux agrandis par l'épouvante, cette bouche édentée qui fulminait des menaces.

Répondant à cette intime préoccupation, il prononça tout haut :

— Morte la bête, mort le venin !

La bête était bien morte. Il avait vu le pauvre cadavre tordu et calciné. Peut-être, s'il avait été seul, Murray eût-il changé d'itinéraire. Pouvait-il le faire sans se couvrir de ridicule devant cette foule qui le regardait ? Il lui était même impossible de ralentir sa marche, car il entendait derrière lui le piétinement des chevaux des gardes.

Un cri s'éleva dans la foule :

— Maudit !

Qui l'avait poussé ? L'exclamation s'était perdue au milieu des : « Longue vie au comte de Murray ! »

Cependant, instinctivement, Murray avait retenu sa monture. L'escorte s'était arrêtée dans un grand cliquetis d'acier.

— Je crois que vous avez raison, murmura le Régent. Il vaut mieux rebrousser chemin.

L'un des officiers leva le bras pour ordonner aux soldats de faire demi-tour. On était à peine à vingt yards de la maison de l'archevêque de Saint-André.

Un coup de feu ébranla l'air. D'une fenêtre monta une petite colonne de fumée blanche. Le Régent avait porté les mains à son flanc, et il s'était écroulé sur le pommeau de sa selle.

— Je suis mort, gémit-il. Avant huit jours...

Ce furent ses dernières paroles. On porta dans une maison le comte de Murray, qui n'était plus qu'un cadavre. Les gardes se précipitèrent dans le logis de l'archevêque de Saint-André. Ils le fouillèrent du haut jusqu'en bas. Ils trouvèrent l'arquebuse à la croisée, le rideau noir, le parquet couvert de plumes. Point de traces du meurtrier.

Bothwellhaugh avait eu le temps de s'échapper. Il avait gagné le château d'Hamilton, où son cousin l'archevêque gardait sa malheureuse femme, la pauvre démente.

La prédiction de la sorcière était accomplie.

Quelques années plus tard, lorsque Jacques VI, devenu un homme, eut pris lui-même les rênes du gouvernement, Bothwellhaugh, caché jusque-là sur le continent, était rentré en Écosse et avait été se jeter aux genoux du Roi pour lui demander son pardon d'avoir tué le régent Murray.

— Votre pardon pour avoir abattu cet homme ? répliqua le monarque. Que la bénédiction descende sur celui dont

vous êtes le fils ; car, si la vie n'avait été arrachée à ce traître, je n'aurais pas vécu pour porter ma couronne.

Ce fut toute l'oraison funèbre de celui qui, félon envers sa Reine, sa demi-sœur, avait été pendant tant de mois le maître tout-puissant du royaume.



## VI L'enfant sans nom



AR une nuit d'hiver de l'année 1568, l'abbaye de Notre-Dame-lès-Soissons était frileusement endormie sous le grand drap de neige qui couvrait la campagne et la cité toute proche, enveloppant le pays de silence.

L'Abbesse fut tirée de son sommeil par la sœur tourière qui portait dans sa main une lanterne. Le luminaire tremblait tant la religieuse était émue.

— Ma très Révérende Mère, dit la tourière, il y a à la porte du monastère une voiture. Un seigneur - autant que j'ai pu en juger par son apparence - en est descendu. Il a heurté à l'huis et a demandé à être admis ; oui, à être admis, ma très Révérende Mère, à être admis dans le monastère à cette heure ! Comme je lui disais par le guichet que la chose était impossible et que notre sainte règle s'y opposait formellement, il m'a passé cette lettre en m'enjoignant de la faire tenir à vous-même et à nulle autre, séance tenante. Son ton était si ferme et son accent si impérieux que j'ai cru devoir vous éveiller. Il attend votre réponse dans la voiture où il est remonté et où j'ai cru apercevoir une femme.

L'Abbesse saisit le billet, en fit sauter les cachets de cire rouge et le déplia. À la lueur vacillante de la lanterne, elle en parcourut le contenu.

Sans doute, ce qu'elle lut était-il bien surprenant, car elle s'y reprit à deux fois. Puis elle ordonna :

— Ma sœur, allez ouvrir la porte ; laissez entrer l'équipage ; je vous suis.

Ce fut un miracle que la lanterne ne tombât pas des mains de la tourière. Un pareil ordre était tellement extravagant. Depuis que le monastère de Notre-Dame-lès-Soissons était établi sur la rive de l'Aisne, on n'avait jamais vu se produire un fait semblable : une voiture introduite nuitamment dans la cour du couvent.

La sœur obéit néanmoins. Le portail fut ouvert. Un lourd véhicule, couvert de neige et de boue, traîné par deux puissants chevaux, franchit le seuil. Un homme et une femme en descendirent. L'Abbesse était déjà là pour les recevoir et les guider jusqu'à la salle des hôtes. La tourière n'avait vu d'eux que de longs manteaux sombres. L'homme portait un feutre à l'espagnole qui retombait sur son visage ; la femme dissimulait ses traits sous un capuchon.

Sur un geste de la Supérieure, la sœur ranima le feu dans la cheminée, puis elle se retira, laissant les inconnus seuls avec l'Abbesse.

De sous son manteau, la voyageuse sortit un paquet enveloppé de couvertures et le remit à la Révérende Mère. L'homme déposa sur la table une cassette d'argent. Quelques mots furent échangés, puis les voyageurs se retirèrent. Du paquet que l'Abbesse tenait dans ses bras venaient de plaintifs vagissements.

La voiture roula dans la cour, sortit dans la campagne blanche de neige ; les battants du portail du monastère se refermèrent derrière elle...

Le lendemain matin, l'Abbesse annonça au Chapitre qu'elle avait, au cours de la nuit, recueilli une enfant, que cette enfant se prénomrait Marguerite et que, sur la demande de ses parents, elle serait élevée dans le couvent.

La Révérende Mère n'ajouta aucune explication, n'indiqua ni le nom des parents, ni leur état.

Elle n'en dit pas plus à la mère assistante, ni à la mère trésorière, qui discrètement lui posaient des questions.

Parmi les moniales blanches, Marguerite grandissait. C'était une jolie petite fille aux cheveux d'un blond presque roux, au sourire charmant, aux manières douces. Sa santé était fragile. L'hiver, elle s'enrhumait, elle toussait. L'Abbesse, qui l'entourait de soins véritablement maternels, s'inquiétait. L'excellente femme éprouvait une visible tendresse pour la petite abandonnée, dont personne d'autre ne semblait se soucier. Jamais on ne venait la voir ; jamais on ne demandait de ses nouvelles ; jamais on n'écrivait à propos d'elle.

Il était évident que l'humidité qui régnait dans le grand bâtiment monacal contribuait à accroître le mal de Marguerite. Lorsqu'elle eut cinq ans, la Révérende Mère fit venir dame Anne, l'épouse de l'avoué du monastère, c'est-à-dire de cet officier qui gérait les biens temporels du couvent.

— Dame Anne, dit la Supérieure, je désirerais, durant quelques années, vous confier cette petite fille qui est remise à mes soins. Votre maison est située sur une hauteur, bien exposée au soleil. L'enfant y sera mieux qu'ici. De plus, vous avez un petit garçon qui sera pour elle une compagnie jusqu'au moment où nous pourrons la mettre parmi les jeunes filles que nous élevons.

Dans sa nouvelle demeure, simple mais riante, Marguerite se sentit tout de suite heureuse. Elle qui s'étiolait derrière les hautes murailles s'épanouissait à courir dans les champs ; elle devint bien vite plus robuste ; ses joues se colorèrent du reflet de la santé. Elle partageait les jeux de Robert, le fils de dame Anne, un bon gros garçon joufflu et solide de sept ans. Ils s'aimaient comme frère et sœur. Robert lui apprenait une foule de belles choses, car il

excellait à fabriquer des appâts pour la pêche ou des trébuchets pour capturer de petits animaux.

Il savait tailler des sifflets dans des roseaux, tresser des paniers ; il avait même construit une sorte de char dans lequel il traînait sa petite compagne.

Une fois pourtant, une dispute s'éleva entre les enfants. Robert avait découvert un nid dans un arbre et, triomphant, il l'apporta à Marguerite. Au lieu de battre des mains, de sauter de joie, comme il s'y attendait, à la vue des oisillons, serrés les uns contre les autres dans leur corbeille de brindilles, elle se mit à pleurer très fort.

— Robert, sanglota-t-elle, tu es un méchant, je ne pourrai plus t'aimer. Songe à la tristesse de la pauvre mère privée de ses petits. Tiens, regarde-la qui voltige autour de l'arbre et qui se désole.

Navré d'avoir fait de la peine à son amie, Robert grimpa remettre le nid en place.

Cette existence libre et saine dura jusqu'à la douzième année de Marguerite.

Elle dut alors réintégrer le couvent. Ce n'était plus la vie de jadis auprès de l'Abbesse, dans l'intimité de la communauté. La jeune fille était désormais mêlée aux autres élèves et soumise à la discipline assez stricte des maisons d'éducation de ce temps. De loin en loin seulement, la Révérende Mère la faisait mander ; elle attendait comme une suprême récompense les instants qu'elle passerait dans l'austère cellule de la Supérieure.

Même auprès de la vénérable religieuse dont elle connaissait la profonde affection, Marguerite n'osait pas ouvrir complètement son cœur. Elle ne lui disait pas que ses compagnes la traitaient avec une pitié dédaigneuse. On savait qu'elle était pauvre, qu'elle était élevée par charité. De plus, le mystère de son origine inspirait de malveillantes suppositions.

La plupart des pensionnaires échafaudaient des plans d'avenir, imaginaient le beau gentilhomme qu'elles épouseraient un jour.

La seule perspective de Marguerite était de devoir, lorsque l'heure sonnerait, prendre le voile. Sur ce point même, tout était incertitude pour elle. Le couvent de Notre-Dame-lès-Soissons était un couvent noble. Il fallait, pour y entrer, fournir des preuves de noblesse. Pourrait-elle satisfaire à cette obligation ?

Tous ses chagrins, la jeune fille les renfermait dans son cœur, et, afin de ne pas contrister la Supérieure, elle ne lui montrait qu'un visage souriant.

Le matin du jour où elle atteignait ses seize ans, Marguerite fut en hâte appelée chez l'Abbesse. Elle la trouva couchée, entourée de plusieurs religieuses en prière. La digne femme allait mourir, subitement terrassée par un mal implacable.

Elle fit signe à sa protégée d'approcher de son lit, et elle lui parla d'une voix à peine perceptible :

— Mon enfant, Dieu me rappelle à Lui. Je ne regrette rien sur la terre, rien que vous, dont la jeunesse avait encore besoin de mon appui. Soyez sage, obéissante, bonne. Le Chapitre continuera à avoir soin de vous. Je vous remets ce coffret. Depuis que vous êtes ici, il est resté clos. Il contient le secret de votre naissance. Je vous adjure de ne pas l'ouvrir sans nécessité et de ne le faire que devant des personnes dont vous serez entièrement sûre.

La religieuse tendit à Marguerite une petite cassette d'argent.

Cet effort l'avait épuisée. Elle retomba en arrière et ferma les yeux. Elle ne devait plus parler. Vers le soir, la cloche du couvent se mit à tinter, annonçant que la Révérende Mère entrait en agonie. Dans la nuit, elle expira.

La mort de l'Abbesse causa un horrible déchirement à Marguerite ; non seulement elle pleurait sa seule amie, mais son unique soutien.

Le siège abbatial ne demeura pas longtemps vacant. Une autre Supérieure fut nommée. Elle venait de loin. Marguerite n'était pour elle qu'une des nombreuses charges dont le monastère était grevé. Elle lui adressa quelques paroles de banale bienveillance, et ce fut tout.

La jeune pensionnaire voyait, l'une après l'autre, ses compagnes partir vers le monde, vers la vie. Celles qui restaient étaient plus jeunes, elles la taquinaient plus cruellement. Marguerite pleurait la nuit dans son lit ; le jour, elle s'efforçait de se maîtriser. Elle éclata pourtant quand dame Anne vint la voir. Celle-ci était veuve, l'avoué étant mort récemment, et il avait été convenu avec le Chapitre que Robert le remplacerait dès qu'il aurait remporté en Sorbonne le titre de bachelier en droit.

— Ah ! dame Anne, s'écria la jeune fille en se jetant dans les bras de la visiteuse, je ne puis plus endurer ce que j'endure. Je ne suis ici qu'une intruse, et on me le fait cruellement sentir. Combien je regrette votre maison, où je fus si heureuse !

Dame Anne consola l'infortunée. Rentrée chez elle, elle répéta à son fils sa conversation. Elle vit les yeux de Robert se remplir de larmes et ses traits se crispier.

— J'ai depuis longtemps deviné ton sentiment, Robert. Je sais que l'affection que tu portes à Marguerite n'est pas seulement née du souvenir de vos jeux d'enfants.

Le jeune homme, un grand garçon bien découplé, au franc et clair visage, embrassa sa mère. Elle continua plus bas :

— Nous ignorons qui elle est. Nous savons qu'elle n'a pas de biens ; qu'importe. Elle est parfaite en tout et tu l'aimes. Cela suffit. Quant au reste, lorsque tu seras avoué du couvent, ton avenir sera assuré.

Dès le jour suivant, dame Anne retourna au monastère. Elle demanda à parler à l'Abbesse et la pria de lui confier la pupille du Chapitre. La Révérende Mère ne fit aucune objection.

Radiieuse, Marguerite regagna l'habitation sur la colline. Elle reprit sa place d'autrefois, celle de la fille de la maison. Elle aidait dame Anne dans la direction du ménage. Certes, elle n'avait plus avec Robert la familiarité d'antan. Lorsqu'ils étaient en tête à tête, soit au logis, soit à la promenade, ils étaient réservés dans leurs propos, mais leurs silences exprimaient mieux que toutes les paroles l'émoi de leur cœur.

Vint le moment pour Robert de gagner Paris, où ses études allaient le retenir trois ans.

La veille du départ, après le repas du soir, l'adolescent, un peu embarrassé, s'adressa à Marguerite en présence de dame Anne.

— Nous allons être séparés, je voudrais tout au moins que, par-delà la distance, un lien nous unisse, je souhaiterais que ma mère ait auprès d'elle une véritable fille. Marguerite, consentez-vous à m'engager votre foi ? Si tel est votre plaisir, demain, avant de me mettre en route, nous irons à la chapelle du couvent, où l'aumônier bénira nos fiançailles.

Les joues pâles de la jeune fille rosirent subitement. Elle se tourna vers dame Anne comme pour la prendre à témoin et elle répondit :

— J'atteste le Ciel que je n'ai pas de plus cher désir que de vous complaire. Cependant, avant d'accepter, je dois, par honnêteté, vous faire savoir, en même temps que je l'apprendrai moi-même, quelle est mon origine...

Robert l'interrompit :

— Ceci est sans importance. Aucune considération ne peut me détourner de la résolution que j'ai prise avec l'agrément de ma mère.

— Il le faut, Robert. Le seul objet que je possède est la cassette que j'ai confiée aux mains de dame Anne. Feu la Mère Abbessse, ma bienfaitrice, me l'a remise pour l'ouvrir à bon escient, devant des personnes sûres. Le moment est venu.

La veuve de l'avoué posa avec quelque solennité, sur la table, le coffret d'argent.

— Non, non, protesta vivement le jeune homme, je ne veux rien savoir de plus que ceci : je vous aime.

Marguerite ne céda pas. Un peu tremblante, elle fit jouer la serrure, rabattit le couvercle.

Dans le coffret se trouvait un rouleau de parchemin lié par un ruban rouge auquel attachait un large cachet de cire de la même couleur.

— Lisez, prononça la jeune fille.

Visiblement à regret, Robert prit le document et le déroula. Il poussa un cri. Le parchemin lui échappa des mains.

Angoissées, dame Anne et Marguerite le ramassèrent. Toutes deux fondirent en larmes. C'était l'acte de naissance de « Marguerite-Marie, fille de haute et puissante dame Marie Stuart, reine d'Écosse et d'Angleterre, reine douairière de France, et de lord Francis Bothwell, duc d'Orkeney, son époux ».

La pièce constatait que l'enfant était née le 10 février de l'an de grâce 1568, au château de Lochleven, et était signée de James Beaton, archevêque de Glasgow.

Une lettre gisait au fond du coffret. Elle était tracée d'une grande écriture, élégante et fine, et adressée à la Très Révérende Mère Abbessse de Notre-Dame-lès-Soissons. Par cette missive, la reine d'Écosse confiait « à sa féale et bonne amie » sa fille venue au monde en captivité.

Les jeunes gens et la veuve considéraient, accablés, ces documents qui brisaient à jamais leurs rêves.

Ce fut Marguerite qui, la première, rompit le silence.

— Je sais, dit-elle, que ma mère est actuellement prisonnière de sa cousine, la reine Élisabeth d'Angleterre, mais mon père, où est-il ? Je n'en ai point entendu parler.

Robert murmura :

— Marguerite... Madame, votre père est mort.

— Quand cela ?

— Le duc d'Orkeney, lorsqu'il fut contraint de quitter son épouse, la reine d'Écosse, se réfugia dans les îles Shetland. Ses ennemis l'y poursuivirent. Son navire tomba entre les mains de navigateurs danois, lui-même fut considéré comme pirate et enfermé dans la forteresse de Malmoë. Il y est mort en l'année 1577.

— Hélas ! soupira Marguerite, me voici donc plus seule que je ne l'étais. Je ne retrouve mes parents que pour pleurer sur leur sort, et le bonheur que j'allais atteindre m'est interdit. Si seulement je pouvais communiquer avec ma mère, apprendre quelles sont ses volontés.

Sans hésiter, Robert répliqua :

— J'irai, Madame. J'ai par bonheur appris la langue anglaise à Reims, au collège de William Allen. Je saurai bien, malgré les murs et les geôliers, approcher la reine d'Écosse, lui remettre l'écrit dont vous me chargerez pour elle et, avec l'aide de Dieu, je vous rapporterai sa réponse.

Abandonnant ses projets, son avenir, le fils de dame Anne partit pour l'Angleterre afin de servir celle qu'il aimait désormais sans espoir.

---

Marie Stuart était enfermée au château de Tutbury, la plus sinistre et la plus horrible prison que l'on pût rêver. La forteresse, délabrée, était située dans un pays humide et lugubre. L'eau y coulait le long des murs, les misérables meubles qui garnissaient l'appartement de la Reine tombaient de moisissure.

Par les fenêtres disjointes, l'aigre bise d'hiver entraît librement. La princesse souffrait d'intolérables rhumatismes, et l'horreur du lieu aggravait ses douleurs. Comme s'il ne suffisait pas à Élisabeth d'Angleterre de torturer physiquement sa cousine, elle lui avait donné pour gardien le fanatique Amyas Pawlet, qui ne manquait aucune occasion de lui infliger d'insultantes vexations.

Aucune correspondance n'entraît ni ne sortait de Tutbury sans que Pawlet en eût pris connaissance. Pour assurer la surveillance de sa prisonnière, de ses deux dames d'honneur, d'un vieux majordome et d'un médecin, il avait rassemblé une véritable petite armée. Nuit et jour, des patrouilles d'arquebusiers parcouraient les remparts, que gardaient des sentinelles placées de vingt en vingt pas.

Quand parfois, par un beau temps, la Reine était autorisée à se promener dans le terrain vague et boueux que l'on qualifiait de « jardin », elle était toujours flanquée de Pawlet et d'un piquet de soldats.

En dépit de sa résignation, Marie Stuart ne pouvait s'empêcher de gémir sur son triste sort. C'était l'inaction qui lui pesait le plus et aussi l'ignorance où elle se trouvait de tout ce qui se passait hors de sa prison. Elle consacrait son temps à broder, à coudre et à soigner les petits chiens que son oncle de Guise lui avait envoyés de France.

— Oh ! Jane Kennedy, disait-elle à l'une de ses suivantes fidèles, n'avons-nous pas épuisé la coupe des malheurs ? Croyez-vous qu'hormis la vie il reste encore quelque chose dont on me puisse dépouiller ?

La Reine alla à la fenêtre. Il fallait en être tout près pour distinguer les objets à travers les petits carreaux enchâssés dans du plomb et dont la plupart étaient fendus. Elle poussa une exclamation :

— Oh ! le pauvre garçon !

Dans la cour, elle voyait un jeune homme vêtu de la jaque des arquebusiers que ses camarades entraînaient en le

brutalisant. Seul contre une trentaine de forcenés, il se défendait si vaillamment que, de temps en temps, la meute qui l'encerclait reculait sous ses coups. Du sang lui couvrait le visage et avait éclaboussé sa jaque. Le combat inégal ne dura pas longtemps. Le groupe de soldats disparut du champ de vision de Marie Stuart avec leur victime.

Il avait semblé à la Reine qu'au cours de la lutte le jeune homme avait levé, vers la croisée où elle se tenait, un regard implorant. Elle ne croyait pas l'avoir vu jusqu'à ce jour. Peut-être était-ce une nouvelle recrue. Il en venait quotidiennement pour grossir l'effectif de la garnison. Hélas ! que pouvait-elle pour lui ?

Bouleversée par le spectacle qu'elle avait contemplé, Marie Stuart se détourna de la fenêtre. Jane Kennedy lui annonça Amyas Pawlet.

Vêtu de noir, sa longue figure sinistre allongée encore par une barbe en pointe, l'œil fuyant, le teint jaune, le geôlier pénétra dans la chambre. Comme à regret, il inclina sa haute taille pour se conformer aux ordres d'Élisabeth qui voulait, malgré la violence qu'elle exerçait contre sa cousine, que les formes extérieures du respect fussent observées.

— Madame, prononça Pawlet, le temps est agréable - il venait justement de cesser de pleuvoir et une brume épaisse environnait le château -, Votre Grâce - ces mots semblaient lui écorcher les lèvres - a exprimé le désir de se promener quand les conditions climatiques le permettraient. Je suis à vos ordres, ainsi que l'escorte d'arquebusiers qui doit vous accompagner.

— Peut-être, répliqua la princesse, profiterai-je un peu plus tard de votre miséricordieuse proposition. En attendant, je désire savoir quel est ce jeune homme que vos arquebusiers maltraitaient sous mes fenêtres et quel crime il a commis pour être ainsi frappé.

— Madame, rétorqua insolemment Pawlet, je ne dois compte de ce qui se passe dans la garnison qu'à ma

gracieuse maîtresse, la reine d'Angleterre. Néanmoins, à titre de pure information, je puis révéler à Votre Grâce que c'est un papiste. Il s'est, par surprise, engagé parmi les soldats de Sa Majesté. Par bonheur, nombreux sont, dans la garnison, les hommes dont la foi est vigilante. Ils ont démasqué l'imposteur et ils le conduisaient à la chapelle dans l'espoir que la pieuse éloquence du ministre Josiah Hapsley aurait raison de son aveuglement.

— Il semble que l'on ait employé une singulière dialectique pour le convertir. L'infortuné était en sang.

— Sans doute a-t-il voulu résister aux exhortations charitables qui lui étaient faites. Au surplus, Madame, il n'importe pas que je traite plus longtemps ce sujet avec Votre Grâce. Lorsque vous serez disposée à sortir, vous voudrez bien me faire prévenir par vos gens.

Avec un nouveau simulacre de salut, Pawlet se retira.

Bourgoin, le médecin de la Reine, vint quelques instants plus tard lui rendre visite. Il la trouva en proie à une agitation inaccoutumée. Elle lui en expliqua les motifs.

— Je comprends, prononça Bourgoin, l'émoi de Votre Majesté ; néanmoins, il ne convient pas que vous vous rendiez malade à cause des brutalités que peuvent commettre les uns envers les autres les soldats de la reine d'Angleterre. Je vous conseillerai d'accepter la gracieuse proposition de notre non moins gracieux Pawlet et de descendre faire quelques pas sur le rempart.

Une demi-heure plus tard, toutes les précautions habituelles étant prises, Marie Stuart, appuyée sur le bras de son médecin, suivie du geôlier et d'une escorte, sortit du château.

Bientôt, la fatigue la prit et elle décida de rentrer. Comme elle traversait la cour, elle revit le pauvre arquebusier, maintenant lié et bâillonné, que ses camarades, à coups de crosse et de bois de lance, conduisaient vers les cachots. La

Reine passa non loin de lui, et elle vit les yeux du malheureux se poser sur elle en une muette supplication.

Affligée, angoissée, Marie se mit au lit. Pendant toute la nuit, il lui fut impossible de dormir, tant son esprit était hanté de sombres pensées. Au milieu de son insomnie, malgré les rideaux qui enveloppaient sa couche pour la garantir autant que possible du froid, il lui sembla entendre, montant de la cour, des cris et des imprécations. Il n'était pas rare que des gardes avinés se prissent de querelle entre eux ou que l'on amenât quelque pauvre hère arrêté par les patrouilles dans la zone interdite autour du château et qui était copieusement battu avant d'être incarcéré. Pourtant, cette fois, la Reine ne put s'empêcher de penser à l'infortuné jeune homme entrevu à deux reprises l'après-midi.

Quand le jour parut, un jour gris et blafard, elle ne patienta pas jusqu'à la venue de ses femmes, elle se mit péniblement debout et se dirigea vers la croisée, attirée par une sorte d'instinct. Elle ne s'attendait pas cependant au spectacle qui se présenta à elle : en face de sa fenêtre, un gibet avait été dressé, et à ce gibet pendait un corps : celui de l'arquebusier.

Jane Kennedy, quelques instants plus tard, en entrant dans la chambre, trouva sa maîtresse étendue sans connaissance sur le sol.

La journée s'écoula lugubre. La Reine refusa de recevoir la visite quotidienne de son geôlier. On avait tiré les rideaux des fenêtres, et c'était, dans la chambre éclairée par deux cierges, comme une veillée mortuaire.

Le soir, Élisabeth Curie, la deuxième dame d'honneur de Marie Stuart, entra fort émue. Elle tenait à la main un papier.

— Tout à l'heure, murmura-t-elle, en traversant la galerie du rez-de-chaussée, un arquebusier est passé près de moi. Il m'a glissé ceci en disant dans un souffle : « Pour la Reine. »

La princesse avait saisi le billet. Jane Kennedy s'interposa.  
— Il y a peut-être danger à l'ouvrir.

Doucement, la souveraine écarta sa suivante :

— Une reine d'Écosse ne doit rien craindre.

Elle défit la grossière ficelle qui fermait le pli. Il contenait deux billets. Le premier était griffonné à la hâte. La Reine eut de la peine à le déchiffrer, tant l'écriture était hésitante :

« Madame,

« Les circonstances ont fait que j'ai appris le secret de la naissance de la princesse Marguerite, votre fille, en même temps qu'il lui était révélé à elle-même. Elle a exprimé le désir de vous mander une lettre de sa main. Je me suis proposé pour la servir.

« J'étais parvenu à me faire agréer parmi les arquebusiers qui gardent Votre Majesté, j'ai été découvert. Cette nuit, je dois être pendu. Un de mes compagnons, un honnête homme, vous transmettra le message de la princesse. Je mourrai heureux, sachant que sa volonté est faite. »

Le billet était signé « Robert ».

La Reine décacheta la seconde missive tracée en caractères longs et fins, comme ceux dont elle usait elle-même. Elle lut avidement cette lettre de sa fille qu'elle ne connaissait pas, dont elle avait été obligée de se séparer à sa naissance en la confiant à George Douglas. Elle lisait, tremblante d'émotion, les phrases désolées de celle qui, en exil, appelait sa mère prisonnière.

Vers la fin, quelques mots la firent tressaillir :

« Ce billet vous sera porté par un jeune homme aussi compatissant qu'il est brave, qui n'a pas hésité à risquer tous les dangers pour me donner la consolation de m'adresser à vous. »

Marie Stuart baissa la tête. Le malheur s'acharnait sur tous ceux qui l'approchaient, la Fatalité n'en épargnait aucun.

— Pauvres enfants, murmura-t-elle, ils s'aimaient.

---

Le 8 février de l'année 1587 eut lieu, à Notre-Dame-lès-Soissons, une prise de voile. Celle qui était étendue sur la dalle, sous le drap funéraire, en attendant de prendre place parmi les religieuses du chœur, n'était connue que sous le nom de Marguerite.

Nul parent, nulle parente, nul ami, nulle amie n'assistait à la cérémonie ; personne ne vint l'embrasser avant que se fermât à jamais sur elle la clôture.

Marguerite, après le départ de Robert pour l'Angleterre, avait vécu, auprès de dame Anne, dans l'inquiétude et dans les transes.

Les semaines s'étaient écoulées, et puis les mois, et puis l'année. Chaque jour s'évanouissait un peu de l'espoir de revoir le jeune homme.

Les informations les plus vagues venaient de la prison de la reine d'Écosse, mais rien qui pût fixer les deux femmes sur le sort de l'être cher.

Lorsqu'il fut évident que Robert ne reparaitrait plus, dame Anne se mit à dépérir. Jamais elle ne se plaignit, jamais elle n'eut un mot d'amertume vis-à-vis de la jeune fille pour l'amour de laquelle son fils était parti.

Elle expira entre les bras de Marguerite et ses derniers mots furent :

— Ne l'oubliez pas.

Quand elle eut fermé les yeux, la pauvre délaissée retourna au couvent et demanda à l'Abbesse de l'admettre parmi ses filles.

L'Abbesse hésita. Marguerite n'avait pas voulu lui révéler le secret de la cassette. Elle considérait que déjà il avait fait suffisamment de mal. La Supérieure qu'intriguait ce

mystère s'en ouvrit à l'archevêque de Reims ; lui-même en référa à la Cour.

Le roi Henri III dépêcha un gentilhomme au monastère. Celui-ci apprit à l'Abbesse qu'elle pouvait, sans crainte d'enfreindre les règles de l'Ordre, accueillir au Chapitre celle qui pour tous n'était que Marguerite. Le messenger apportait en outre, de la part du monarque, une somme d'argent qui devait servir de dot à la novice.

Tandis que, dans le monastère de Notre-Dame-lès-Soissons, une jeune fille inconnue renonçait au monde, dans le château de Fotheringay, Marie Stuart, reine d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande, reine douairière de France, le quittait pour toujours.

La nouvelle n'arriva en France que plusieurs semaines après l'événement.

Henri III en fit informer sœur Marguerite, en même temps qu'il lui envoyait, avec ses compliments de condoléances, quelques perles et quelques diamants qui avaient appartenu à la défunte princesse.

Ces bijoux, sœur Marguerite les fit vendre et, avec leur produit, fonda deux messes perpétuelles qui devaient être célébrées chaque année à la cathédrale de Soissons, l'une pour Marie, reine d'Écosse, sa mère, l'autre pour Robert, qui avait donné sa vie pour elle.

---

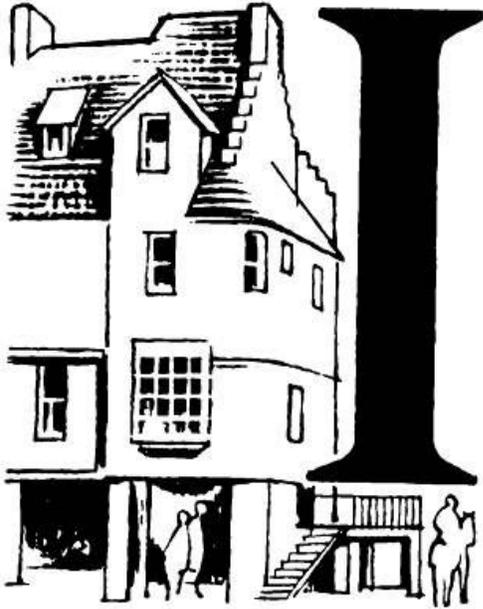
Si l'Histoire n'a pas retenu comme certaine l'existence d'une fille née du mariage de lord Bothwell et de Marie Stuart, le fait n'est cependant pas purement imaginaire. Sir Nicholas Trockmorton, ambassadeur de la reine Élisabeth en Écosse, y fait allusion dans une de ses lettres. Claude Le Laboureur, conseiller et aumônier du Roi, l'affirma également, et il donne pour indéniable que cette princesse devint religieuse à l'abbaye de Notre-Dame-lès-Soissons.

C'est sur ces données sérieuses que la légende a brodé.



## VII

### La méchante fille et le gentil brownie



Il n'y a pas de cité plus joliment située que celle d'Oban. Elle se trouve dans la baie du Firth of Lorn que ferme à l'ouest l'île de Kerrera. C'est, en vérité, un centre important d'excursions, où l'on rencontre de grands et beaux hôtels, fréquentés par une clientèle de choix.

En automne, par exemple, la petite ville s'endort ; les palaces se ferment ; les hôtes brillants disparaissent. Or c'est en automne et même à la fin de cette saison que le hasard nous fit débarquer à Oban.

En ce temps-là - nous parlons d'il y a près de vingt ans - tout un quartier de cette localité avait conservé sa physionomie d'autrefois. Vous cherchiez en vain maintenant l'auberge du Saumon Noir où nous étions descendus. Elle a fait place à une pension de famille coquette, aux napperons bien repassés et au confort problématique. Quant à la nourriture, on ne sait si elle pêche plus par la qualité que par la quantité ; de minimes tranches de rôti, agrémentées de pommes de terre sans goût, y précèdent invariablement le pudding de mie de pain. Si avec cela votre estomac crie famine, du moins votre orgueil est-il satisfait de pouvoir donner à vos amis l'adresse d'une maison respectable.

Telle n'était pas l'auberge du Saumon Noir, propriété de Tom Mac-Alister. Il n'avait pas son pareil pour assécher une bouteille de whisky. On servait chez lui des rosbifs qui faisaient croire que la nature fournissait des bœufs spéciaux à son intention. Au Saumon Noir, pas de petits napperons, ni de bibelots en coquillages, mais un grand bon feu, dans une bonne grande cheminée, et devant ce feu Tom Mac-Alister lui-même, dans l'attitude du repos parfait qui convenait à sa situation, à sa corpulence et à ses goûts.

Toute la personne de l'aubergiste participait à ce repos, toute sauf sa bouche. Il lui avait assigné quatre missions primordiales ; avaler le whisky, dont sa sage prévoyance maintenait toujours un verre à sa portée, fumer sa courte pipe de bruyère, tancer sa servante Jenny afin de lui inspirer le goût de l'activité et raconter des histoires.

Un soir, Jenny, traînant ses savates, s'adonnait avec fort peu de zèle à ses travaux ancillaires, quand le maître lui cria :

— Sur ma parole, ma fille, vous me paraissez endormie. Faut-il que j'appelle le *brownie* pour qu'il vous réveille ?

Cette menace eut le pouvoir de rendre durant quelques instants un semblant d'activité à la servante.

Ce n'était pas la première fois que nous entendions Tom Mac-Alister invoquer le *brownie* dans ses exhortations domestiques. Nous étions surpris de constater l'influence que ce nom avait sur l'indolente Jenny.

— Qui est donc ce *brownie* dont vous parlez souvent, maître Mac-Alister ? Serait-ce un des pseudonymes du diable ?

Il est fort malséant en Angleterre de parler de messire Satan et on tourne la difficulté, quand on tient à faire allusion au Malin, en usant de circonlocutions. Notre question à brûle-pourpoint parut choquer notre hôte, bien qu'il ne se privât pas, en temps ordinaire, d'user d'un langage assez vert. Il cracha dans le feu, avala une grande

lampée de whisky, tira plusieurs bouffées de sa pipe et répondit :

— Non, messieurs, le *brownie* n'a rien de commun avec celui auquel vous pensez. Le *brownie* est ce que l'on appelle, paraît-il, dans d'autres régions un lutin. Mais nos lutins à nous, ceux du comté d'Argyll et des comtés du Nord, ne s'amuse pas à se cacher dans les bois et à effrayer les passants.

— Que font-ils alors ?

— Ils imitent les gens respectables ; ils restent à la maison. Bien entendu, comme ils sont jeunes et que la jeunesse est toujours un peu agitée, ils ne dédaignent pas une promenade ou une partie de pêche. Il ne leur déplaît pas non plus de se dégourdir les jambes en courant dans une prairie, mais, je vous le dis, messieurs, ils ont des habitudes régulières et ils rentrent toujours dans le *home* qu'ils ont adopté.

— Le Saumon Noir possède son *brownie* ?

— Pour sûr, et, tenez, je ne serais pas surpris s'il nous écoutait en ce moment. Il ne doit pas être loin, car d'ordinaire les *brownies* qui aiment le confort font leur chambre à coucher dans l'âtre, tout au moins durant l'hiver. L'été ils préfèrent le cellier, près du tonneau de bière, et, je les comprends, il n'est pas de meilleure place. S'il leur prend fantaisie de camper en plein air, ils adoptent volontiers un arbre creux ou une branche fourchue.

Tom Mac-Alister s'humecta le gosier et prit un air mélancolique.

— Il est triste pour un homme d'être étranger.

L'un de nous demanda, intrigué par cet aphorisme :

— Pour qui dites-vous cela ?

— Pour vous, messieurs, qui ignorez même ce que sait le dernier galopin de la bourgade.

— Que sait-il donc ?

— Que c'est le *brownie* de la maison qui a valu à l'auberge son enseigne du Saumon Noir.

— Ah ! vraiment ?

— Oui. Mon aïeul, qui s'appelait Nick, Nick Mac-Alister naturellement, et qui vivait au temps du gentil roi Jacques V, était un grand pêcheur de saumons, mais il n'avait pas de chance, il ne prenait jamais rien, ou quand, par hasard, il attrapait un poisson, celui-ci n'était pas plus gros qu'une sardine. Je m'imagine que cela tient à ce que mon ancêtre était atteint d'un peu de paresse, une maladie en quelque sorte héréditaire dans la famille ; quand il se décidait à sortir pour aller à la pêche, les saumons étaient rentrés.

« On se moquait de lui dans le bourg, où tout le monde était pêcheur et bon pêcheur.

« Il eut l'idée, étant agacé par les éternels quolibets des voisins, de demander assistance au *brownie* de la maison. Heureuse inspiration !

« Sa requête formulée, il gagna sans se hâter l'embouchure de la rivière ; à peine eut-il jeté sa ligne, appâtée comme d'habitude, qu'il sentit qu'elle était violemment tirée. Il lui fallut tout son art - il était fort habile quoique peu chanceux - pour amener à lui le poisson. C'était un saumon énorme, pesant plus de trente livres et, chose particulière, complètement noir, noir comme du charbon, noir comme... celui dont vous parliez tout à l'heure.

« Les saumons noirs sont extrêmement rares ; mon ancêtre fut aussi louangé qu'il avait été plaisanté, sa réputation était établie, et ce coup heureux le dispensa par la suite de se lever de bonne heure pour aller à la pêche. Afin de commémorer l'événement et empêcher qu'on ne l'oublîât autour de lui, il baptisa son auberge : le Saumon Noir.

— Quand il ne pêche pas le saumon, que fait donc le *brownie* ?

— Il s’occupe dans la maison et il sait vous payer généreusement l’hospitalité que vous lui offrez et qui ne vous coûte pas un *farthing*. Il connaît vingt manières de faire peur à une servante paresseuse et lui rendre le goût du travail. Vous l’avez vu tout à l’heure avec Jenny. Par contre, si une fille de service est véritablement fatiguée, si elle a trop d’ouvrage, il n’hésitera pas à l’aider. Il balayera la cuisine, essuiera les meubles, retirera des vases de lait les mouches qui s’y seront noyées et, tenez, puisque nous parlons des mouches, il n’a pas son pareil pour chasser les taons qui agacent les jeunes agneaux du pâturage. À l’époque de la tonte, il démêle la toison des brebis. C’est en tout un être charmant, aimable et obligeant, et qui néanmoins s’entend à punir ceux qui le méritent.

Tom s’aperçut du sourire d’incrédulité que nous ne pûmes dissimuler. Il haussa les épaules.

— Naturellement vous ne me croyez pas. Je pourrais laisser au *brownie* lui-même le soin de vous convaincre de son existence, soit qu’il aille cette nuit vous tirer par les pieds, soit qu’il vous chatouille pendant votre sommeil les narines, de façon à vous faire éternuer jusqu’à ce que vous demandiez grâce. J’aime mieux, par respect pour la tranquillité de mes clients, essayer de vous convaincre moi-même.

« Je vais vous conter une histoire, une histoire véridique. Elle m’a été dite par mon grand-père qui la tenait de la propre bouche du sien... C’est la preuve qu’elle ne saurait être mise en doute. Elle est arrivée, à un moment où le Saumon Noir n’était pas encore redevenu une auberge, au petit-fils de Nick Mac-Alister, lequel se nommait Matthew.

« Il était veuf et avait deux filles aussi dissemblables de figure que de caractère. Kate, l’aînée, était laide, maigre et noireude, elle était acariâtre, méchante et jalouse ; la jeune, Lisbeth, était jolie, blonde, douce, affable et gracieuse. Kate dédaignait les travaux domestiques, ne s’occupant guère

que de s'attifer ou de caqueter avec les voisines afin de dire du mal de chacun. Elle laissait toute la besogne à sa cadette, qui n'avait pas une minute de repos. Lisbeth devait faire la cuisine, balayer, épousseter, repriser, filer la laine. Le seul ouvrage que daignât entreprendre Kate était de traire la vache, parce que c'était une occasion de flâner dans le pré séparé de la route par une simple barrière et qu'elle espérait se faire admirer des passants.

« Quand elle était à la maison, Kate ne cessait de tourmenter sa cadette, elle lui trouvait toujours des tâches supplémentaires à accomplir. Tantôt elle exigeait que Lisbeth lui lavât du linge, tantôt qu'elle lui réparât une robe pour se pavaner au service le dimanche. Quand Lisbeth n'avait pas fini assez vite à son gré ou quand Kate était simplement de mauvaise humeur, elle allait jusqu'à battre sa sœur avec un bâton.

« Vous vous dites peut-être que mon aïeul aurait pu intervenir. Malheureusement il n'avait pas l'âme batailleuse et, lorsqu'il voyait commettre une injustice, il préférait toujours ne pas s'en mêler.

« *Malgré tout, Lisbeth restait de bonne humeur.* Dès que son aînée était partie et que l'ouvrage était achevé, elle venait s'asseoir là, au coin de l'âtre, sur ce banc, et elle chantait de vieilles chansons écossaises. Son père, sentant qu'il pouvait se risquer hors de sa chambre sans crainte des scènes de Kate, s'étonnait de trouver sa plus jeune fille si guillerette.

« — Chacun dans la maison, répondait-elle à ses questions, a ce qu'il lui faut. Vous avez eu votre porridge, le chien sa pâtée, la vache son fourrage, les moutons sont enfermés dans leur parc. N'est-il pas juste que je m'occupe également de notre petit lutin familial ? Puisqu'il se contente de chansons, je chante pour lui.

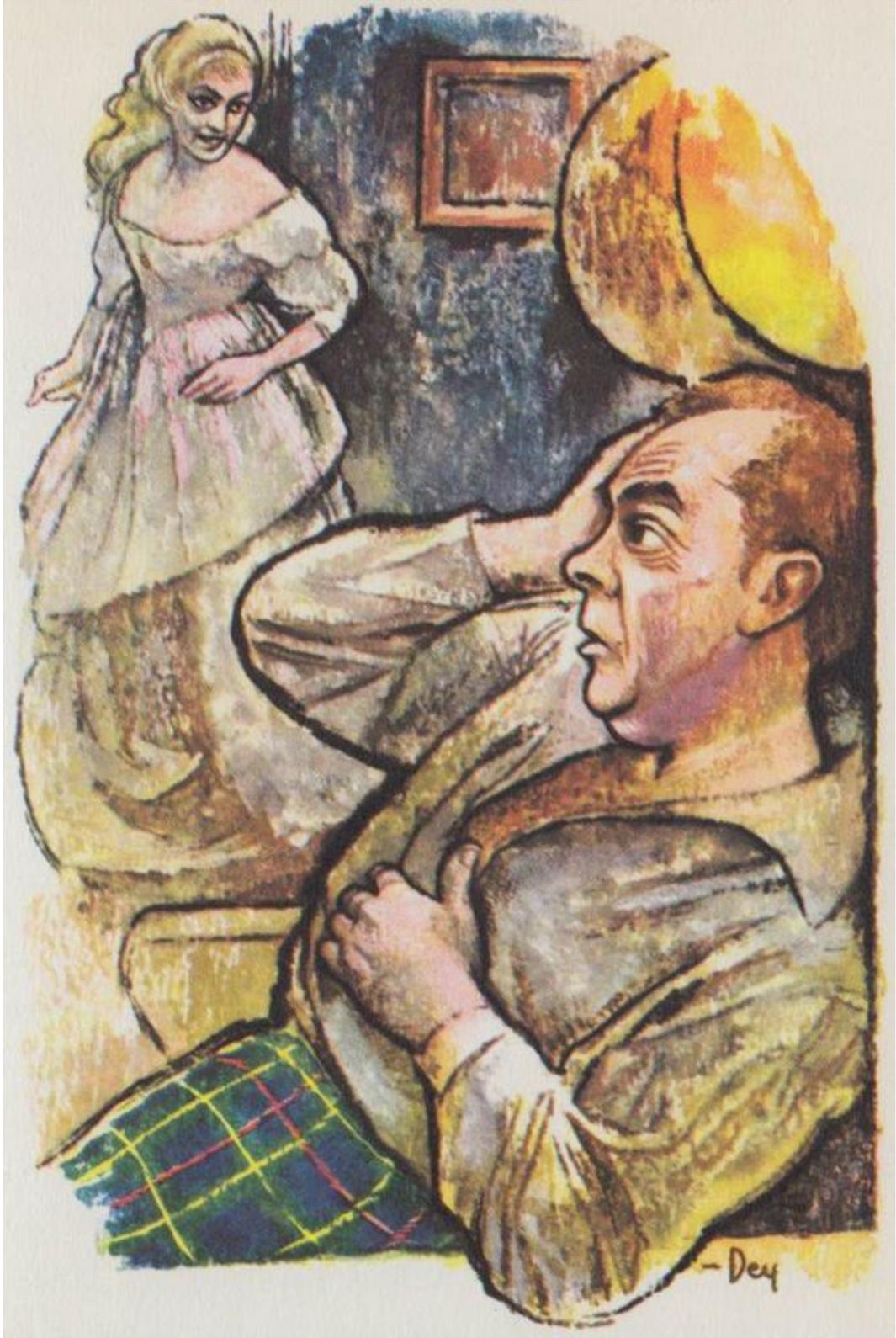
« À force de penser au *brownie*, Lisbeth se prit pour lui d'une véritable amitié. Elle lui confiait ses chagrins, lui

racontait les mauvais traitements qu'elle subissait de la part de sa sœur.

« Le lutin ne répondait pas, mais il ne perdait pas un mot de ses confidences.

« La méchante Kate s'apercevait depuis quelque temps que les choses lui devenaient hostiles ; son peigne lui tirait les cheveux, son bonnet se mettait de travers, ses souliers, lorsqu'elle allait en visite, ramassaient toute la boue du chemin. Quand elle voulait traire sa vache, celle-ci refusait de lui donner son lait, ou, si elle parvenait à la traire, le seau devenait si lourd qu'elle pouvait à peine le porter. Buvait-elle de ce lait ? Toutes les mouches de la maison se donnaient rendez-vous dans son bol. Elle pouvait croire que les objets jouaient à cache-cache avec elle. Elle ne retrouvait jamais rien de ce qu'elle cherchait. Ses clés - car, parmi tous ses autres défauts, elle était cachottière et enfermait son moindre ruban - ses clés étaient constamment égarées. Elle crut avoir découvert la cause de ses ennuis lorsque, un après-midi, elle surprit Lisbeth exposant ses petits secrets au lutin.

« Kate se précipita dans la chambre de son père et le réveilla au milieu de sa sieste.



« — Naturellement vous n'êtes pas au courant de ce qui se passe, cria-t-elle aigrement.

« — Que se passe-t-il donc ? répliqua le pauvre Matthew en se frottant les yeux.

« — Lisbeth a contracté alliance avec le *brownie* de la maison, et ce mauvais drôle ne cesse de me jouer des tours.

« — Que veux-tu que j'y fasse, ma fille ?

« — Que vous le chassiez du logis.

« — De quelle manière ?

« — C'est bien simple. Vous n'ignorez pas que ces lutins logent dans les fentes du foyer ou dans des amoncellements de suie. Il suffit de ramoner la muraille de l'âtre et de boucher tous les trous. Ainsi il sera bien forcé de se transporter ailleurs.

« Mon ancêtre ne savait pas résister à Kate lorsque celle-ci était en colère. Il lui obéit. Le jour même un ouvrier fut appelé, la cheminée ramonée et tous les trous bouchés avec du mortier.

« Lisbeth pleurait en voyant ce travail. Il faisait froid dehors, et son cœur se serrait à l'idée du pauvre *brownie* chassé de son tiède domicile et obligé de rôder dans la pluie et le vent.

« Ses larmes exaspérèrent Kate, qui battit sa sœur si fort qu'elle dut se traîner jusqu'à son lit sans laver sa vaisselle et sans balayer la salle.

« Le lendemain, lorsqu'elle se réveilla toute courbaturée et qu'elle se hâta pour accomplir l'ouvrage délaissé la veille, elle s'aperçut avec un étonnement joyeux que tout avait été fait. Sa vaisselle était propre et rangée. Il n'y avait pas un grain de poussière sur le sol ni sur les meubles. Son contentement ne venait pas de constater qu'elle n'aurait pas à se donner de peine, mais surtout de savoir que le lutin était toujours là et qu'il avait su se ménager un autre abri dans la maison.

« Les choses continuèrent donc comme par le passé. La pauvre Lisbeth subissait les vexations de sa sœur, mais celle-ci à son tour endurait les tracasseries du *brownie*.

« Un grand événement se préparait. Kate avait trouvé un fiancé. C'était un garçon du bourg voisin, un jeune homme du nom d'Edwin Burton. Il était bien de sa personne, laborieux et intelligent. Il n'avait pas de fortune et sa vieille mère infirme était à sa charge.

« Kate, de son côté, disposait d'une jolie dot héritée personnellement de son parrain.

« — Ma fiancée n'est point jolie, confiait Edwin à sa mère. Qu'importe, pourvu qu'elle soit bonne. Avec l'argent de sa dot je pourrai monter une petite industrie, et nous serons tous les trois très heureux.

« Il va sans dire que Kate avait pris bien garde de ne se montrer à son fiancé que sous un jour avantageux. Elle lui racontait qu'elle entourait de soins son père, qu'elle comblait de prévenances sa chère sœur Lisbeth, que, grâce à elle, tous les habitants de sa maison étaient satisfaits et choyés.

« — Je le savais bien, ma mère, répétait Edwin, celle que je vais épouser est la meilleure des jeunes filles.

« Vint le jour des noces. Edwin Burton, en se réveillant un peu plus tôt que d'habitude, afin de se faire beau pour la cérémonie, remarqua qu'il était une grande heure en avance. On était en plein hiver, le soleil se montrait tard, et le jeune homme n'avait pas d'autre moyen de vérifier l'heure que la haute horloge de la cuisine. Il se recoucha et se rendormit.

« Lorsque sonna l'heure qu'il s'était assignée, il passa une chemise blanche, son kilt neuf, coiffa sa toque à plume, jeta sur ses épaules un bon plaid et partit.

« Quelle fut sa stupeur, en arrivant en vue du cadran du clocher, de s'apercevoir qu'il était une heure en retard. Il

n'eut pas le temps de chercher à s'expliquer ce phénomène et, en tout cas, il n'aurait jamais deviné que le *brownie* de la maison Mac-Alister lui avait joué cette farce. Comme un fou, il pénétra dans l'église. Les invités étaient rassemblés et attendaient avec une visible impatience.

« En le voyant paraître, Kate, ne pouvant plus maîtriser sa colère, se précipita au-devant d'Edwin et lui donna deux maîtres soufflets.

« La surprise cloua le jeune homme sur place. Des réflexions lui vinrent en foule à l'esprit. Il songea que, si, avant son mariage, Kate se conduisait ainsi, ce serait bien pire quand ils seraient époux. Il tourna les talons et quitta précipitamment l'église.

« Une telle humiliation abattit d'abord la morgue de Kate ; néanmoins, son naturel ne tarda pas à reprendre le dessus. Son caractère s'était encore aigri. Quoiqu'il lui fut impossible d'attribuer à sa sœur sa mésaventure, c'est sur Lisbeth qu'elle fit retomber toute sa mauvaise humeur. Elle restait maintenant à la maison de peur d'être montrée du doigt lorsqu'elle sortait, si bien que sa cadette n'avait même plus pour refuge le coin de l'âtre où elle aimait tant chanter et filer.

« Lisbeth s'en allait au bout de la prairie, près d'un petit boqueteau de saules et, le plus souvent, elle pleurait. C'est à cet endroit que la rencontra Edwin... D'ordinaire, il évitait les environs du Saumon Noir, mais, ce jour-là, il avait des courses à faire dans le village.

« Le jeune homme vit la pauvre si belle, si douce, si triste, qu'il ne put s'empêcher de s'arrêter auprès d'elle.

« — Les convenances m'interdisent peut-être de vous adresser la parole, étant donné que vous êtes la sœur de Kate, et que, sans doute, vous partagez son irritation contre moi ; pourtant, vous semblez bien malheureuse et je serais content d'alléger votre peine.

« — Oh ! Edwin, je n'ai contre vous aucune colère. Vous avez toujours été plein de gentillesse pour moi, et je peux bien vous dire, puisque vous avez rompu avec Kate, la cause de mon chagrin.

« Lisbeth épancha son cœur, et, à mesure qu'elle parlait, Edwin pensait : « Que n'ai-je une situation à offrir à cette « charmante fille ? Voilà la femme qu'il me faudrait. J'ai beau « travailler, je gagne tout juste de quoi subsister. Je n'oserai « jamais lui proposer de partager ma misère. »

« Le lendemain, il revint, et les jours suivants. Chaque fois qu'elle l'apercevait, Lisbeth paraissait moins mélancolique. Un après-midi, n'y tenant plus, Edwin osa faire une allusion à un possible mariage ; Lisbeth ne répondit pas non. Elle leva vers Edwin un visage radieux où, cependant, il discernait une ombre de souci.

« — Il faudra, dit-elle, que je quitte cette maison.

« — Oh ! Lisbeth, celle que je vous offre est moins belle assurément.

« — Ce n'est pas cela, Edwin...

« — Vous regrettez votre père ?

« — Il viendra nous voir.

« — Je ne pense pas que vous soyez chagrinée de laisser Kate, qui est si méchante pour vous.

« — Certes non...

« — Je ne vois pas...

« — J'ai un peu de peine à l'idée de me séparer du *brownie* qui habite ces lieux. Il s'ennuiera dans la maison quand personne ne chantera plus pour lui.

« — Et pourquoi vous en séparer ? protesta jovialement le jeune homme. Pourquoi ne pas l'emmener avec nous ? Je suis persuadé qu'il consentirait à vous suivre.

« Tandis qu'il parlait, Edwin était adossé au tronc d'un vieux saule. Il avait fait un mouvement brusque et il lui sembla que le bois craquait.

« — Oh ! oh ! s'écria-t-il. Cet arbre est pourri. Il est certainement creux. Ne serait-ce pas le logement champêtre de votre *brownie* ? Je vais aller voir.

« En riant, il se hissa le long du tronc mort, où quelques rameaux verdoyaient encore, les arbres ayant la propriété de se survivre à eux-mêmes.

« Un grand trou s'ouvrait à huit pieds du sol, si grand qu'Edwin put y plonger la tête. Il poussa une exclamation :

« — Par saint Michel !

« — Qu'y a-t-il ? demanda Lisbeth. Auriez-vous vu le *brownie* ?

« Le jeune homme était revenu à côté d'elle. Il était très agité.

« — Non, mais j'ai nettement aperçu, dans le creux, quelque chose qui brillait... On aurait dit... on aurait dit de l'or.

« Courir chercher une cognée, élargir l'orifice furent l'affaire d'un instant. Devant les jeunes gens stupéfaits, un véritable trésor était amoncelé. De vieilles, de très vieilles pièces, cachées là au moment des troubles civils, s'étaient étalées à leurs yeux. »

Ici, Tom Mac-Alister s'arrêta.

— Je n'ai pas besoin, dit-il, d'en raconter plus long. Vous pensez bien qu'Edwin épousa Lisbeth et qu'à leur repas de noces on laissa vide une place d'honneur afin que le *brownie* pût participer à la fête. Il ne se montra pas, car il est discret, mais, si vous lui demandiez, je parie qu'il vous dirait que ce fut l'heure la plus joyeuse de son existence.



## VIII

### La femme du pasteur John Becket



QUAND on se trouve à Stonehaven, la jolie petite plage et le petit port du comté de Kincardine, il ne faut pas omettre de visiter les ruines du château de Dunottar, situé sur un rocher à pic, à plus de cent cinquante pieds au-dessus de la mer.

Le guide qui vous conduit est un vieil invalide de la grande guerre, ancien soldat colonial, qui a conservé un vieux fonds d'animosité contre les Anglais. Il est Écossais, « Écossais cent pour cent », dit-il, ce qui est la seule expression d'argot scientifique qui illustre ses discours.

Lorsque ce brave homme vous a fait un petit cours de stratégie, afin de vous prouver que Dunottar est imprenable de vive force, il vous convie à admirer l'intérieur de la ruine ; peu de chose en vérité : d'épaisses murailles, des tours encore menaçantes, un bel échantillon d'architecture guerrière du XIII<sup>e</sup> siècle, mais dont rien ne subsiste que l'extérieur. Pourtant si. Il y a les souterrains. Ces souterrains, auxquels on donne le nom peu engageant de « trou noir d'Écosse », servirent de prison pendant les guerres du *Covenant* à un grand nombre de femmes et d'enfants.

— Ce furent de cruelles années, messieurs, prononça notre guide avec un profond soupir, de cruelles années en

vérité, et Dieu m'est témoin que nous avons beaucoup souffert.

L'attitude accablée de notre cicerone prouvait la part qu'il prenait aux anciennes tribulations de ses compatriotes. Ayant payé son tribut au malheur, il se redressa fièrement, et sa pipe adopta dans sa bouche une attitude batailleuse.

— Mais nous avons donné du fil à retordre à ceux qui voulaient nous soumettre, continua-t-il, et ce n'est que lorsqu'elle l'a bien voulu que l'Écosse s'est unie à l'Angleterre. Ainsi, tenez, c'est ici que furent cachés la couronne et le sceptre du royaume écossais, et Cromwell et ses Côtes de fer ne parvinrent pas à nous en dépouiller.

Nous savions que Cromwell s'était emparé par la famine de Dunottar Castle, mais nous ignorions ce détail des bijoux de la couronne. Voici l'histoire telle que le guide nous la raconta :

« Le roi Charles I<sup>er</sup> de Grande-Bretagne, de la maison de Stuart, avait été décapité le 30 janvier 1649. La République fut proclamée en Angleterre. Cromwell, bien qu'il n'eût pas encore le titre de Protecteur, était l'animateur du mouvement. N'était-ce pas lui qui avait été l'instigateur de l'exécution du Roi ?

« Les Écossais n'aimaient pas beaucoup Charles I<sup>er</sup> de son vivant ; ils l'avaient même parfois déloyalement combattu ; néanmoins, le jour où le Parlement anglais - ou tout au moins une petite partie de ce Parlement - s'était avisé de le condamner à mort et de lui trancher le chef, les montagnards se souvinrent que ce prince était un Stuart, et il leur apparut que, si le supplice avait été pour lui, la honte était pour eux. C'est pourquoi ils avaient pris les armes ; c'est pourquoi ils avaient soutenu l'héritier légitime du trône, Charles II ; c'est pourquoi ils avaient risqué leur existence et leurs biens pour le rétablir dans ses droits.

« Cromwell, lord-lieutenant d'Angleterre, écrasa les Cavaliers - c'est ainsi que l'on appelait les royalistes. Il battit

Charles II et ses troupes écossaises à Dunbar et obligea le prince à s'enfuir. Il n'avait pas pour cela soumis l'Écosse. Il eut beau faire décréter par le Parlement d'Angleterre que les deux États étaient incorporés dans la même république, il eut beau envoyer dans le Nord les juges anglais pour remplacer les magistrats nationaux, l'Écosse s'acharnait à rester indépendante. Les ministres protestants, si souvent hostiles aux Stuarts, qu'ils soupçonnaient de tiédeur envers la religion réformée, montèrent en chaire pour défendre à leurs fidèles d'obéir aux ordres de Londres.

« — Ils ne nous ont pas soumis, tonnait l'un d'eux ; les signes matériels de notre souveraineté sont encore sur notre territoire : la couronne des Bruce, le sceptre, la main de justice sont hors de leur atteinte.

« Autour de ces bijoux était née une sorte de superstition. Le peuple se persuadait que, tant qu'ils seraient en sa garde, l'Écosse n'était pas vaincue.

« Cromwell se mit à parcourir le royaume, afin de briser cette résistance. Il était accompagné d'une troupe d'hommes redoutables et redoutés : les Côtes de fer, soldats et visionnaires, sanguinaires et fanatiques, dont les chansons de route étaient des psaumes, qui se battaient bravement contre les hommes armés, mais qui n'hésitaient pas à massacrer sans pitié les vieillards, les femmes et les enfants, pensant ainsi servir la gloire du Très-Haut.

« Les grandes et les petites places d'Écosse tombèrent entre les mains du lord-lieutenant. Dès qu'il s'était emparé d'une ville ou d'un château, Cromwell voulait savoir si les bijoux de la couronne ne s'y trouvaient pas. On fouillait, on saccageait, on creusait, on perçait les murs ; on mettait à la torture les habitants. Les recherches n'aboutirent pas ; les supplices de l'eau, de l'estrapade, du chevalet ne délièrent pas les langues. À Stirling, la ville du sacre, on découvrit, chez un habitant, le manteau royal, les éperons et le glaive ; chez un autre, les archives nationales. Le tout fut envoyé à

Londres comme des trophées. Les vainqueurs savaient pourtant que ce n'était rien tant que la couronne, le sceptre et la main de justice seraient hors de leur pouvoir.

« Enfin, quelqu'un renseigna Cromwell ; les bijoux tant convoités, si âprement disputés, avaient été portés *au château de Dunottar*, défendu par une garnison composée des plus irréductibles parmi les royalistes, d'Écossais qui, pour leur cause, avaient été dépouillés, dont la tête avait été souvent mise à prix, qui avaient vu tomber les leurs sous les coups des Côtes de fer. Ils avaient avec eux John Becket, ministre réformé de Kineff. *La forteresse était réputée imprenable.*

« — Nous la prendrons, annonça Cromwell.

« Le lord-lieutenant se transporta au pied du château. Outre ses quinze escadrons de Côtes de fer, il avait réuni une véritable armée. Des navires anglais s'étaient embossés devant la baie, coupant le ravitaillement de la place par mer. Puisque l'assaut était impossible, on aurait recours à la famine.

« Rien ne pouvait entrer ni sortir de Dunottar. Cromwell avait fait creuser des tranchées garnies de sentinelles très rapprochées les unes des autres, et, à son habitude, il vérifiait lui-même, chaque nuit, si elles étaient à leur poste et si elles connaissaient bien leurs consignes.

« Les jours s'écoulèrent, la place était mal approvisionnée en vivres et en munitions. Elle s'était d'abord défendue à coups de canon, les pièces s'étaient bientôt tues faute de poudre ; la garnison ne comptait que sur son rocher et sur ses murs. Les défenseurs espéraient toujours que les Anglais tenteraient une escalade et qu'ils pourraient, à l'arme blanche, en faire un grand carnage. Leur espoir fut déçu.

« La faim fit sentir ses atteintes, des maladies se déclarèrent. Le moral des hommes résistait à ces maux. Le révérend Becket les encourageait de sa parole enflammée et de son exemple. Ne souffrait-il pas plus que tous les autres ?

Sa femme Catherine et ses quatre enfants, dont l'aîné venait d'avoir quatre ans, étaient enfermés dans la forteresse et partageaient les privations communes.

« À aucun moment la vue de cette épouse chérie, si déprimée malgré sa vaillance, ni des pauvres petits qui pleuraient de faim, n'amollit le courage du pasteur.

« La résistance humaine a des limites. Celles-ci furent dépassées. La mort avait fait des ravages dans la garnison. De rudes guerriers se laissèrent aller au désespoir et se jetèrent du haut des remparts. Aucun secours ne pouvait venir. Résister plus longtemps était matériellement impossible. C'eût été offrir à Cromwell la gloire trop facile de s'emparer d'assaut d'une place non défendue.

« Un matin, un signal parut à une des tours de Dunottar : la forteresse capitulait !

« Une joie féroce éclata dans le camp anglais. On avait vaincu ces acharnés, ces entêtés, et on allait enfin mettre la main sur ces « hochets » d'une illusoire indépendance.

« Cromwell, avec une forte troupe, monta prendre possession du château. Il franchit le pont-levis abaissé, il pénétra sous la herse. Dans la cour étaient rassemblés les défenseurs, des spectres. Quelques-uns, pouvant à peine se tenir debout, s'appuyaient sur des bâtons. Au premier rang était une femme, Catherine, l'épouse de John Becket. Elle avait encore la force de serrer un de ses enfants dans ses bras ; un autre était accroché à ses jupes, et les deux derniers reposaient dans une espèce de voiture en bois que le pasteur avait confectionnée de ses mains.

« Cromwell n'était pas accessible à la pitié ; il regardait cette détresse avec indifférence. Pourtant, la femme s'était jetée aux pieds du lord-lieutenant.

« — Voyez, gémit-elle, mes pauvres petits. Ce sont les enfants d'un ministre de Dieu qui est resté ici jusqu'au bout pour faire son devoir. Laissez-les partir, my lord. Ils sont innocents des querelles qui divisent les peuples.

« Cromwell eût volontiers repoussé la malheureuse ; pourtant, il entendit des murmures parmi ses Côtes de fer. Le fait que ces enfants étaient ceux d'un pasteur renommé pour la fermeté de ses convictions protestantes forçait la sympathie de ces zélés partisans de la Réforme. Le chef ne voulait pas mécontenter ses troupes. Il répliqua d'une voix sèche :

« — Vous pouvez vous en aller, vous et vos petits, et vous retirer là où il vous plaira, voici un sauf-conduit. Cependant, votre mari ne vous accompagnera pas. Aucun homme ne sortira d'ici tant que les bijoux de la couronne d'Écosse ne m'auront été remis.

« Catherine Becket embrassa son époux. Ni l'un ni l'autre ne pouvait retenir ses larmes.

« — Allez et que Dieu vous assiste, ma bonne Catherine, prononça enfin le ministre.

« Un murmure de bénédictions s'éleva des rangs des affamés de la garnison. Ils n'oubliaient pas que cette femme avait été leur consolation et leur secours pendant les semaines de siège, qu'elle avait soutenu les désespérés, soigné les malades, encouragé les valides.

« On la vit partir, marchant péniblement sur le pavé disjoint de la cour, poussant son petit chariot de bois, portant un enfant, traînant l'autre. Les Anglais s'écartèrent pour lui livrer passage. Elle franchit le pont-levis.

« Épuisée par la faim, grelottant de fièvre, butant à chaque pas, elle descendit la longue pente. Elle traversa le camp anglais. Des soldats, émus de compassion, voulurent la faire asseoir, la nourrir. Elle refusa. Elle dépassa la limite du camp, s'engagea dans la campagne. Elle ne s'arrêta qu'à une mesure et accepta l'aide de pauvres gens, mais des Écossais, dont le cœur battait à l'unisson du sien.

« Réconfortée par un repas composé de pain noir et de lait aigre, ayant vu ses petits se restaurer, elle continua sa

route. Une autre chaumière lui offrit son couvert pour la nuit et, le lendemain, elle arriva en vue de Kineff.

« D'avoir aperçu les toits du petit village, le clocher de son église, elle se sentit plus forte. Elle marchait comme un automate. Le village était presque vide. Les Côtes de fer y avaient passé. Les quelques habitants qui survivaient, des vieillards, des femmes, des petits enfants, étaient tapis au fond de leurs demeures saccagées. Sans être remarquée, elle arriva au porche de l'église ; elle poussa la porte. Le sanctuaire était désert.

« Catherine s'avança jusqu'à la chaire, cette chaire où son mari, tous les dimanches, avait coutume autrefois de prêcher. Là, s'étant convaincue qu'aucun œil étranger ne la voyait, elle déshabilla ses enfants. Des langes du plus petit, des robes des aînés, elle tira des perles et des bijoux. La misérable église resplendit un instant des feux des diamants, des rubis et des émeraudes ; puis Catherine alla à la voiture. Celle-ci était à double fond. Elle tira de sous le matelas la couronne d'Écosse, le sceptre, la main de justice. De tous ces bijoux, elle fit un paquet et l'enveloppa dans un vieux châle.

« D'un effort suprême, s'arrêtant à chaque marche, elle grimpa dans la chaire. Le bois en était vermoulu. Elle réussit, sans outil, sans ciseau, sans tenailles, à arracher une des planches qui formaient le siège. Elle découvrit une cavité et, dans cette cavité, elle glissa son précieux ballot qui contenait non seulement une fortune, mais l'espoir d'une nation.

« Avec beaucoup de soin, Catherine remit la planche en place. De ses mains, elle étala la poussière afin d'effacer les traces de son travail. Elle voulut redescendre. Un étourdissement la saisit et elle vint s'abattre au pied de la chaire.

« Les cris des enfants finirent par attirer le vieux sacristain, dont la demeure était proche de l'église. Il

reconnut avec stupeur la femme de son pasteur. Il la transporta dans sa maison.

« Pendant ce temps, à Dunottar, Cromwell exigeait la remise des bijoux royaux. Il avait fait fouiller le château de fond en comble, explorer les souterrains, sonder les cheminées et les murs. On n'avait trouvé aucune cachette. La garnison avait été interrogée. On avait dit à ces affamés, à ces malheureux que la disette seule avait contraints à se rendre, qu'ils ne mangeraient que lorsqu'ils auraient révélé où se trouvait la couronne. Aucun d'eux n'avait répondu.

« — Nous allons employer une autre méthode, annonça le lord-lieutenant.

« Cinq hommes furent choisis parmi les garnisaires : le commandant du château, les deux soldats les plus anciens et les deux soldats les plus jeunes. On leur appliqua la torture ; leurs membres furent disloqués sur le chevalet ; leur chair tenaillée au fer rouge ; on leur arracha les ongles ; on leur creva les yeux. La seule réponse qu'obtint Cromwell fut celle-ci :

« — Les bijoux ne sont pas là.

« L'Anglais ricana :

« — Il y a parmi vous un homme qui n'a jamais menti ; du moins telle est sa réputation dans tout le pays. C'est à lui que je vais m'adresser.

« On amena John Becket, le ministre, devant Cromwell. Ce dernier affecta pour le pasteur un grand respect.

« — Je vous prie, mon Révérend, de m'apprendre où sont les objets que nous cherchons. Je ne voudrais pour rien au monde que vous soyez en butte à de mauvais traitements, mais il importe à nos seigneurs du Parlement d'avoir en leur possession la couronne qui fut celle d'Écosse. Dans quelle partie du château est-elle dissimulée ?

« Les Côtes de fer s'étaient rapprochés. Enfin on allait savoir la vérité de cette bouche qu'aucun mensonge n'avait

polluée.

« Le révérend John Becket répliqua :

« — Elle n'est pas ici.

« La colère s'empara du lord-lieutenant. Abandonnant son attitude courtoise, il insista :

« — Ne jouons pas sur les mots, mon Révérend Frère, je sais que la couronne est dans ce château. On l'y a transportée de Stirling, il y a trois mois. Répondez.

« — Elle n'y est pas, répliqua le pasteur.

« — Prenez garde, vous allez lasser ma patience, et le respect que je professe pour votre personne ne vous protégera pas.

« — La couronne n'est pas dans ce château, affirma une fois encore John Becket.

« On saisit le pasteur, on lui fit subir tous les tourments. Chaque fois qu'on l'interrogeait, il réitérait :

« — La couronne n'est pas ici.

« Pour la dernière fois il prononça ses paroles sur le chevalet, tandis qu'on lui appliquait des fers rouges sous la plante des pieds, et, en priant, il expira.

« Tous les défenseurs de Dunottar furent passés au fil de l'épée.

---

« À la fin de l'année 1660, Charles II, le fils de l'infortuné Charles I<sup>er</sup>, était depuis quelques mois assis sur le trône d'Angleterre et d'Écosse, où le général Monk l'avait appelé après la mort de Cromwell. Pour la première fois, le révérend Joshua Becket, le fils de John Becket martyrisé à Dunottar, montait dans la chaire de Kineff. Sa mère l'avait fait instruire avec tout le soin possible, bien que cette pauvre veuve fut dépourvue de ressources. Elle était décédée et n'avait pas vu son cher enfant prendre possession du temple où il avait été appelé par l'affection des paroissiens de son père.

« Avant de commenter l'Évangile du jour, Joshua prononça quelques mots personnels pour exprimer sa reconnaissance. Il ajouta :

« — Mes frères, après ce juste tribut de gratitude envers vous, je dois un souvenir à la mère parfaite qui m'a élevé au prix des plus grandes privations. Le Ciel n'a pas voulu qu'elle vive cet instant. À son lit d'agonie, elle m'a remis un pli cacheté sur lequel est tracée cette suscription : « À ouvrir par mon fils, la première fois qu'il montera en chaire, après le rétablissement de nos rois légitimes. » Les deux conditions sont remplies. Je vais donc, devant vous, prendre connaissance de cette lettre d'une morte bien-aimée.

« Le public était haletant. Le pasteur fit sauter les cachets et il lut :

« — Mon fils. Les bijoux de la couronne d'Écosse ont été sauvés par moi après la reddition de Dunottar. Ils se trouvent sous le siège de la chaire de Kineff. Ta mère. Catherine. »

« Un long murmure passa dans l'assistance. La disparition des bijoux de la couronne était demeurée un mystère pour tous.

« Joshua trouva la planche disjointe et la souleva. De la cavité ainsi découverte, il tira le paquet enveloppé dans le vieux plaid et le dénoua. Sur le rebord de la chaire resplendirent, devant les yeux ébahis des modestes paroissiens de Kineff, la couronne des Bruce, le sceptre et la main de justice, parmi les diamants et les perles, les rubis et les saphirs. »



## IX

### Le cygne au cœur sanglant



OMME beaucoup de châteaux écossais, celui de Closeburn était bâti dans une île, au milieu d'un lac. Au temps des luttes féodales et même des guerres civiles et religieuses du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle, cette disposition rendait ces forteresses à peu près imprenables.

Du château, il ne reste plus que des ruines, et la famille à laquelle il appartient a dû, au cours du dernier siècle, se séparer même de ces nobles vestiges. Cette famille, une des plus anciennes et des plus respectées d'Écosse, était celle des Kirkpatrick. L'une de ses branches, alliant le sang écossais au sang espagnol, a donné naissance à Eugénie de Montijo, comtesse de Téba, que sa beauté conduisit à partager le trône de Napoléon III. Ce fut une apothéose aussi subite qu'inespérée, une féerie de quelques années aboutissant à la chute, à l'exil, aux deuils les plus cruels. L'unique consolation de l'impératrice déchue, son fils, le Prince Impérial, lui fut ravi par la mort.

Le 1<sup>er</sup> juin 1879, les habitants des hameaux qui avoisinent le lac de Closeburn aperçurent un grand cygne blanc qui vint se poser sur l'eau. Par elle-même la chose pouvait surprendre, car personne n'avait vu de cygne dans

ces parages, ni entendu dire que son père en eût vu, ni son grand-père, et pourtant on parlait encore de celui qui jadis...

Curieux, les paysans accoururent sur le rivage. Les gens qui possédaient les meilleurs yeux affirmèrent qu'ils distinguaient parfaitement sur le duvet neigeux de la poitrine de l'oiseau une tache rouge sang à l'endroit du cœur.

— C'est lui ! répétaient les vieillards. C'est le cygne de Kirkpatrick. Il est certainement arrivé malheur à quelqu'un de la famille.

Les jeunes haussaient les épaules.

Le cygne, après avoir fait majestueusement en nageant le tour du château, étendit ses grandes ailes et, avec un cri rauque, s'envola vers le ciel.

Quelques jours plus tard, la Grande-Bretagne apprenait que Louis-Napoléon, fils de Napoléon III et descendant des Kirkpatrick, était tombé le 1<sup>er</sup> juin sur le sol africain, son habit rouge percé par les sagaies des Zoulous. Les jeunes ne haussaient plus les épaules et les vieux ressassèrent les légendes où il est question des cygnes qui, dans le cours des âges, portèrent bonheur ou malheur à la maison des Kirkpatrick.

Au temps jadis, c'était un couple de cygnes qui hantait le lac de Closeburn, et, lorsqu'il s'y posait, l'événement qu'il annonçait était heureux. On attendait dans la famille la venue de ces oiseaux pour célébrer les mariages, les fiançailles ; quand un enfant naissait chez les châtelains durant le séjour des oiseaux, son destin était infailliblement heureux.

Les villageois rappelaient qu'à l'époque de Jacques V, l'unique héritier de Kirkpatrick agonisait au château de Closeburn, frappé d'un coup d'épée que tous les médecins affirmaient être mortel. Sa jeune femme, dans une ardente prière, avait supplié le Ciel de lui épargner la douleur de perdre son bien-aimé. À peine terminait-elle son oraison

qu'un couple de cygnes apparut, devançant l'époque où d'ordinaire ces oiseaux gagnent le septentrion, et aussitôt le lord entra en convalescence.

Durant les guerres civiles de la minorité de Jacques VI, Hélène de Kirkpatrick, laissée seule au château avec une petite garnison composée des domestiques et des fermiers, était assiégée par les troupes de lord Murray. Son père et son frère, en compagnie des Seaton, des Beaton, des Fleming, des Hamilton, luttaient pour la cause de la reine Marie Stuart. Depuis des mois on était sans nouvelles d'eux.

— Ils sont morts, gémissait le vieux sénéchal de Closeburn, nous ne verrons plus jamais lord Kirkpatrick, ni son galant fils, ni les garçons de la région qui les accompagnaient. Pourquoi prolonger la résistance et exaspérer le Régent ? Si nous capitulons, il nous accorderait de plus humaines conditions.

— Non, non, ripostait Hélène. Le château m'a été confié. Si vous êtes des hommes, nous nous ensevelirons sous ses décombres plutôt que de nous rendre.

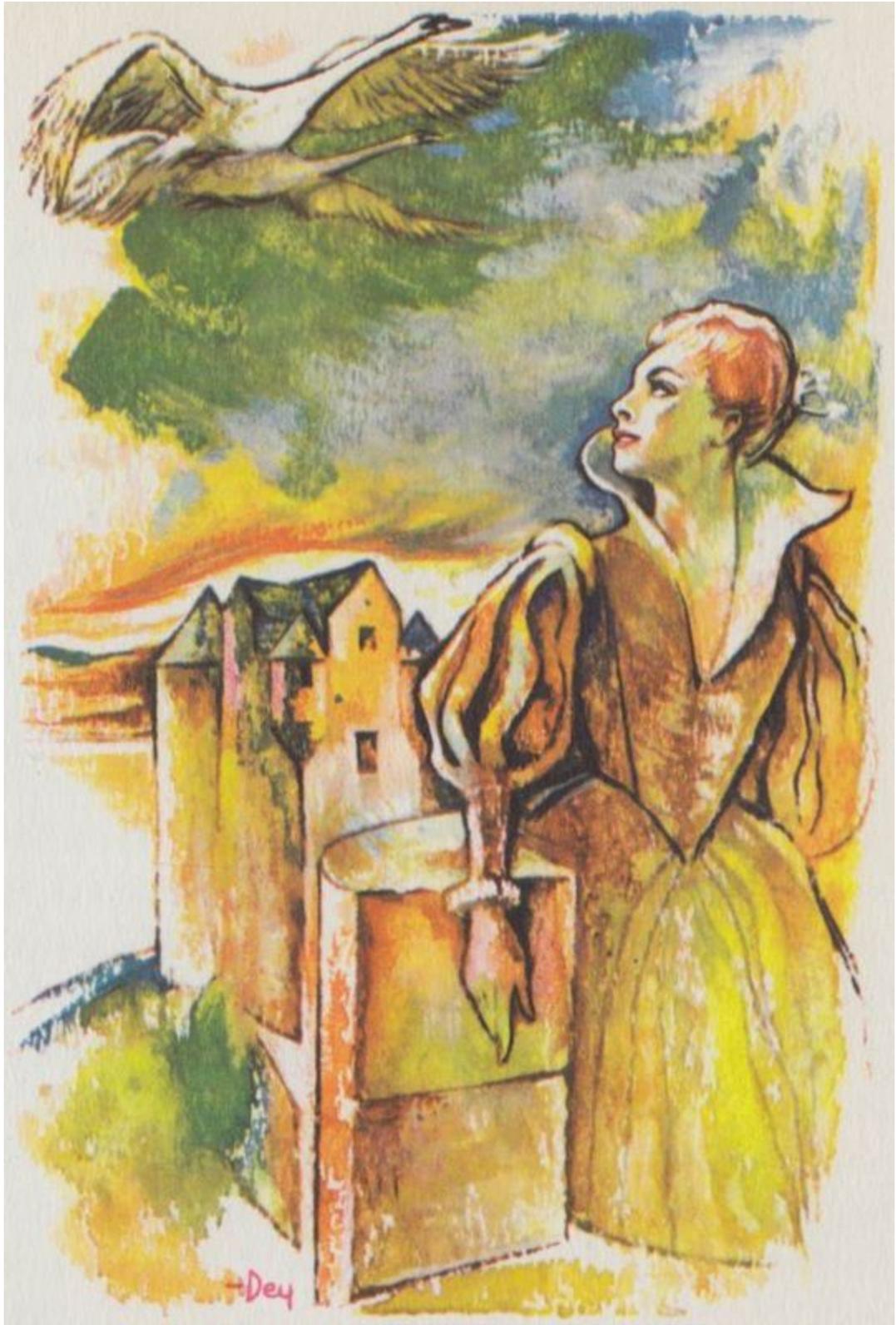
Les vivres manquaient. Les assaillants, qui connaissaient la situation lamentable de la garnison, multipliaient leurs attaques. Les assiégés les repoussaient de plus en plus mollement.

— À quoi bon tout cela, répétait le sénéchal, puisque nous succomberons infailliblement ?

Hélène répondait toujours « non », mais sa confiance était ébranlée.

Elle montait à la fin de chaque jour en haut de la maîtresse tour auprès du guetteur, et elle regardait vers les collines du nord, vers les vallées du sud. Elle n'apercevait que les campements des assiégeants sur les rives. Quelquefois dans la campagne dévastée une fumée s'élevait. C'est que les hommes de Murray, pour se distraire, brûlaient la maison d'un pauvre fermier ou un petit manoir ou une chapelle.

Un soir, cependant, de son observatoire, Hélène aperçut deux cygnes qui, venant du sud, s'approchaient à tire-d'aile.



Ils se posèrent au pied du donjon.

Le cœur de la jeune fille battit très fort et un immense espoir l'envahit. Elle rassembla ses hommes et leur dit :

— Je suis certaine que mon père et mon frère sont vivants. Je sais qu'ils ne tarderont pas à nous délivrer.

Quelques-uns crurent que la faim, la fatigue et les émotions avaient troublé la raison de leur maîtresse ; pourtant elle mettait une telle sincérité dans ses paroles que les pauvres gens reprirent courage.

Le ventre creux, mais soutenus par la foi, ils repoussèrent le lendemain une tentative de débarquement des soldats du Régent. Ce soir-là, Hélène vit au loin s'avancer une petite troupe. Les assiégeants, qui se reposaient pleins d'insouciance, furent bousculés, beaucoup d'entre eux périrent, et lord Kirkpatrick, son fils et ses gens, accompagnés d'un détachement des vassaux de Seaton, rentrèrent dans le château.

Plusieurs autres légendes qui associaient les cygnes à d'heureux événements des Kirkpatrick couraient dans les vallées.

Cependant, au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, époque de scepticisme et d'incrédulité, elles avaient beaucoup perdu de leur créance, tout au moins dans les hautes classes de la société. Le château de Closeburn était alors habité par lady Kirkpatrick, dont le mari était tombé en France à Fontenoy et qui y élevait son fils unique, Roger, un garçon de treize ans, l'héritier du titre et des domaines.

Roger avait une nature impétueuse, têtue et insubordonnée. Il ne montrait guère de tendresse pour sa mère. Son défaut dominant était la curiosité. Il faisait le désespoir de son précepteur, un excellent homme fort lettré, mais âgé et faible, et qui ne s'entendait pas du tout à dompter un caractère difficile.

Espérant vaincre la turbulence de son fils, lady Kirkpatrick l'avait envoyé passer quelques semaines à Édimbourg chez un de ses oncles. L'enfant était enchanté de cette diversion ; n'ayant jamais vu que ses montagnes et ses vallées, la grande ville avec son château, ses monuments, ses hautes maisons et son palais lui parut merveilleuse.

Pendant son séjour, une troupe de comédiens de passage vint jouer *Le Marchand de Venise*. Le jeune Kirkpatrick obtint de son oncle qu'il l'y conduisît. Il fut un peu déçu. Le drame de Shakespeare lui parut long et confus ; son esprit n'était pas assez formé pour goûter un tel spectacle.

Deux vers seulement retinrent son attention.

*... Faire une fin de cygne  
Et mourir en chantant.*

Il avait tellement entendu parler de ces oiseaux chez lui et dans sa région natale que tout ce qui se rapportait à eux devait le frapper. Était-il vrai que le cygne chantât au moment d'expirer ? Il n'avait jamais ouï conter une chose pareille.

Roger interrogea là-dessus son oncle, qui lui répondit qu'il n'en savait rien mais que, puisque Shakespeare l'affirmait, ce devait être exact. Il ajouta jovialement :

— Si vous voulez être renseigné sur ce point, je vais vous en indiquer le moyen : faites-vous donner un jeune cygne, gardez-le auprès de vous et ne le quittez qu'à son trépas. Ma méthode a ceci d'avantageux, c'est que ce volatile vit plus d'un siècle. Vous aurez donc, si vous vous en tenez strictement à ce programme, une longue existence devant vous.

Au grand soulagement de l'oncle qui commençait à trouver son neveu un peu encombrant, le temps fixé pour le

départ de Roger arriva. Il réintégra Closeburn. La première question qu'il posa à sa mère en rentrant fut :

— Est-il vrai que les cygnes chantent au moment de mourir ?

— Je l'ignore, répliqua lady Kirkpatrick ; informez-vous auprès de votre précepteur.

Celui-ci fut très étonné de voir son élève s'intéresser à un problème aussi poétique. Il lui cita pour confirmer cette légende des passages d'orateurs, de philosophes, de poètes grecs.

— Par contre, ajouta le précepteur, Pline et Élien ne partagent pas cette croyance. Virgile la combat formellement en constatant que le cri du cygne est fort désagréable.

Roger n'était pas plus avancé. L'opinion des Grecs pas plus que celle des Latins et tout aussi peu celle de Shakespeare ne lui importaient. Il interrogea le majordome, les domestiques, les fermiers, les garçons des villages environnants. Aucun d'eux n'avait entendu parler du fameux chant du cygne, mais aucun ne niait positivement la chose. Le jeune homme ne parvint pas à satisfaire sa curiosité.

Un matin qu'il se promenait sur la rive du lac, le fusil à la main, dans l'espoir d'abattre quelque oiseau aquatique, il eut la surprise d'apercevoir dans une petite anse abritée par des roseaux un couple de cygnes. Il s'agissait vraisemblablement des hôtes annuels du lac de Closeburn qui étaient revenus sans se faire remarquer.

L'événement n'avait rien de singulier puisque l'on était à l'époque annuelle de la visite de ces hôtes, mais Roger en fut frappé, tant il avait, depuis quelques mois, pensé à ces oiseaux.

« Voilà une occasion admirable, songea-t-il, de savoir la vérité. »

Les cygnes n'étaient pas farouches, n'ayant jamais eu de démêlés avec des humains. Ils ne s'enfuirent pas à l'approche de l'enfant. Quand celui-ci fut à bonne portée, il visa l'un des deux oiseaux et tira. L'animal foudroyé par une décharge en plein cœur eut une contraction spasmodique et laissa tomber sa tête. Il n'avait pas chanté, il n'avait même pas eu le temps de pousser un cri.

*Son compagnon, avec une plainte gutturale, déploya ses ailes, battit l'air lourdement, puis comme une flèche s'envola.*

Le jeune chasseur se sentit tout penaud. Les antiques légendes qui associaient ces cygnes aux fastes de sa famille lui revinrent en foule à l'esprit telles que les lui avaient narrées sa nourrice et les gens du village.

« Bah ! se dit-il, ce ne sont là que racontars d'ignorants. Ce cygne est une bête comme une autre. Il n'y a pas plus de mal à l'abattre qu'une grouse ou un râle de genêts. »

Cependant il n'était pas très fier de lui-même malgré ces rassurantes réflexions. Il ne tenait surtout pas à ce que l'on connût son méfait. À l'aide d'une longue branche, il ramena au rivage le cadavre de sa victime. Sur le duvet blanc de la poitrine de l'oiseau saignait une large tache rouge.

Roger plaça la bête morte dans une excavation sur laquelle il roula une pierre.

Lorsqu'il rentra au château, le domestique qui l'aida à attacher sa barque lui demanda ce qu'il avait tué, car on avait entendu la détonation de son fusil.

— Oh ! rien, répliqua négligemment le jeune lord, j'ai tiré une poule d'eau pour m'amuser, faute d'autre gibier.

— My Lord n'aurait pas vu les cygnes ? interrogea encore le valet. Ils devraient être là, un garçon du village prétend les avoir aperçus.

— Non, répliqua Roger impatienté, je n'ai pas vu les cygnes. Ils ne viendront probablement pas cette année.

— Ce serait fâcheux ! marmotta le domestique.

On attendit en vain les oiseaux blancs. Ils ne parurent pas cette année-là, non plus que l'année suivante. Leur absence contristait les paysans. Elle coïncida avec de mauvaises récoltes.

Lady Kirkpatrick mourut, alors que Roger n'avait pas vingt ans. Il se maria, eut un fils. Quelques mois après la naissance de l'enfant, son épouse expira. Mélancolique, maussade, lord Kirkpatrick se claquemurait à Closeburn. Tout l'ennuyait. La chasse qui avait été son passe-temps favori ne le divertissait plus. À trente ans, il avait l'air d'un vieillard, frileux et cacochyme.

Comme il s'asseyait solitairement à table pour souper - son fils était élevé à Édimbourg - il remarqua l'air distrait de son maître d'hôtel qui, deux fois de suite, lui versa du vin à côté de son verre.

— Faites donc attention, Donald ! gronda-t-il. Qu'avez-vous ce soir ? On dirait que vous êtes dans la lune.

— Excusez-moi, my lord, mais j'ai appris tout à l'heure une chose...

— Quelle chose ?

— On a aperçu un cygne sur le lac.

— Eh bien ?

— Il était seul, my lord, tout seul et...

— Et quoi ?

— Le petit Atkins l'a approché. Il prétend qu'à la place du cœur l'oiseau porte une tache rouge.

— Sornettes, grogna Kirkpatrick. Servez-moi plutôt à boire.

Le lendemain matin on trouvait le lord mort dans son lit, emporté, dirent les médecins, par une crise cardiaque.



## X Rob Roy, baigneur



É tous les hommes de loi d'Édimbourg, Mr. Tobias Mac-Leen était le plus sale et le plus mal habillé, le plus sordide et le plus avare, et cependant Dieu sait s'il y avait, en cette année 1715, à Édimbourg, des hommes de loi sales, mal habillés, sordides et avares. Tout cela a bien changé depuis lors, car on rencontre aujourd'hui, dans la capitale de l'Écosse, des *lawyers* aussi élégants et aussi corrects qu'à Londres ou à Manchester.

Pour ce qui était de Mr. Mac-Leen, ses chausses étaient constamment trouées, ses habits rapiécés et luisants, au point que, si, par extraordinaire, il avait eu la fantaisie de se faire la barbe, il n'aurait eu qu'à se mirer dans sa manche. On ne le voyait jamais autrement qu'avec des souliers percés, des bas démaillés, des jabots effilochés. Quant à ses perruques ! Nous préférons ne pas insister. Jamais de sa vie Tobias n'avait pris de bain. Ses ongles portaient un deuil éternel et sa figure était toute barbouillée du tabac qu'il prisait avec délices.

Tel qu'il était, Mr. Mac-Leen connaissait des heures d'enivrante joie ; c'étaient celles qu'il passait à compter les guinées et les florins dans sa caisse. Ou, mieux, à en ajouter de nouveaux. Il était avare comme on est peintre, ou poète,

ou musicien ; il l'était passionnément et sans mesure. Cette rapacité, devenue proverbiale, voire légendaire, servait admirablement ses affaires.

Dans tout le royaume d'Écosse, Tobias était renommé pour son habileté merveilleuse à faire rentrer des créances irrécouvrables. Un propriétaire auquel un locataire ne voulait pas payer son loyer, un *landlord* qui ne pouvait recouvrer ses fermages, un banquier impuissant à récupérer une somme imprudemment prêtée s'adressait à Mr. Mac-Leen, et il était bien rare que ce dernier ne lui donnât pas satisfaction.

On parle de gens qui savent tondre un œuf, Tobias, lui, aurait tiré de l'or d'un bloc de granit. Ce n'est pas lui qui se serait arrêté dans une poursuite parce que vous lui auriez raconté des histoires de femme malade, d'enfant dans le besoin, de bras cassé ou de récolte saccagée par la gelée. Il vous aurait écouté, l'air intéressé, puis, votre discours débité, vous aurait dit :

— Maintenant, parlons sérieusement. Il s'agit de payer tant de livres, tant de shillings et tant de pence.

Pendant ce temps, il eût regardé autour de lui pour voir quelle somme on pouvait raisonnablement tirer de votre mobilier.

Ce talent d'exprimer d'un débiteur le plus clair de sa substance valait à Tobias, jusque dans des régions reculées, d'abondantes malédictions, mais vous pensez bien qu'il était une source de solides profits. Les créanciers qui recouraient à lui avaient d'ordinaire fait auparavant, mais en vain, appel à ses confrères. Quand ils lui remettaient leurs titres entre les mains, ils n'en auraient souvent pas donné un *farthing* ; aussi trouvaient-ils tout naturel qu'il exigeât, outre ses honoraires, un très large pourcentage sur les sommes à rentrer. Chicane-t-on sur ses prétentions un chirurgien qui vous opère dans un cas désespéré ? La fortune de Mr. Mac-Leen grossissait considérablement.

Le bonheur parfait n'existe pas dans ce monde. Chacun ici-bas a son affliction. Celle de Tobias était une épouse, de vingt ans plus jeune que lui et qui s'appelait Grace. Affliction est bien le mot qui convient. Non qu'elle fut laide ! Il n'y avait pas de plus joli minois à Édimbourg. Elle portait parfaitement son nom, car toute gracieuse elle était. Non qu'elle fût emportée ou coléreuse ! Elle était constamment souriante. Cancanière et médisante ? Jamais de la vie. Elle ne dénigrait personne et ne s'occupait pas des autres. L'homme de loi éprouvait-il pour son épouse une de ces antipathies qui séparent souvent deux êtres ? Vous n'y êtes pas. Il l'aimait au contraire tendrement, et, toute l'affection qu'il ne reportait pas sur son or, il la lui réservait. Oui, mais... Mrs. Mac-Leen était coquette.

Grace était aussi coquette que Tobias était négligé, aussi propre et soignée qu'il était sale, et aussi dépensière qu'il était avare. Elle prodiguait de l'argent pour ses gourmandises, pour ses plaisirs, et même - ceci, heureusement, Mr. Mac-Leen l'ignorait, sans quoi il fût mort d'apoplexie - pour ses charités. Elle faisait l'aumône aux pauvres qui tendaient la main, et il lui arrivait même de donner à des gens que son digne époux avait mis sur la paille. Mais surtout, oh ! surtout, elle gaspillait pour sa toilette.

C'était constamment une robe nouvelle, une création de Londres ou de Paris, c'était une coiffure, une pommade, une poudre. Vous jugez sans doute que Tobias aurait bien pu ne pas payer puisque, après tout, il tenait les cordons de la bourse, mais Grace prenait ces colifichets à crédit et, lorsque les notes surgissaient, l'homme de loi, tout ladre vert qu'il était, les réglait, car il tenait à la considération des commerçants qui pouvaient un jour ou l'autre devenir des clients. Et puis nous avons dit qu'il aimait sa femme. Cela ne l'empêchait pas de lui adresser des reproches.

— Oh ! Grace, voilà que Mrs. Thomson me réclame quatre guinées pour un manteau. Je ne veux pas les payer. Quatre guinées est une somme ridicule. Je n'ai pas dépensé quatre guinées dans ma vie pour m'habiller, et je les jetterais d'un coup pour une futilité qui servira trois fois ?

— Oh ! Tobias, répliquait la jeune femme, voulez-vous donc que j'attrape la mort ? Songez qu'il fait froid et que j'avais besoin de ce vêtement.

— Vous avez votre douillette de soie prune, votre manteau fourré de petit-gris, votre surtout de satin blanc...

— Arrêtez, Tobias, vous avez l'air de faire un inventaire pour saisie.

— Tout de même, je vous donne deux florins par mois pour vos menues dépenses. Vous pourriez économiser dessus afin d'acheter ce qu'il vous faut.

Et pourquoi tous ces atours ? Pour aller au bal ou à des réceptions, car Mrs. Mac-Leen ne manquait aucune réunion qui se donnait dans Édimbourg.

— Quand donc, soupirait Tobias, cesserez-vous d'être coquette ?

Grace éclatait de rire et répondait :

— Quand vous vous déciderez à prendre un bain.

Ceci coupait court à tout. L'idée seule d'un bain rendait l'homme de loi malade. Il détestait autant l'eau qu'il aimait l'or. Dans la ville, on était au courant de ses différends conjugaux et l'on s'en amusait. Des paris étaient ouverts pour savoir si l'avarice de Tobias l'emporterait sur sa saleté.

Un jour que Mr. Mac-Leen était en train de compulsier des grimoires dans son officine qui puait le tabac, l'encre, la poussière et le vieux papier, il vit entrer un gros propriétaire des Bas Pays, Mr. John Hicks. C'était une aubaine. Mr. Hicks ne possédait pas seulement d'importants domaines, mais il avait beaucoup d'argent liquide et il se livrait volontiers à

des opérations financières que la loi qualifie d'usuraires. S'attacher un tel client équivalait à une fortune.

— En quoi puis-je vous servir ? demanda l'homme de loi.

— Je possède une créance, vieille de dix ans, et que je ne puis arriver à recouvrer. C'est pourquoi je m'adresse à vous.

— Vous agissez sagement, s'écria Tobias avec la plus engageante grimace.

— On vous dit habile.

— On n'a pas tort. Votre homme a-t-il du quibus(4) ?

— Il est de ces gens qui prennent plus qu'ils ne donnent, mais il passe pour être fort à son aise.

— Alors, monsieur, l'argent est quasiment dans votre poche.

— Je ne vous cache pas que plusieurs de vos confrères ont échoué.

— Ce sont des maladroits. Où habite votre débiteur ?

— Sa résidence la plus habituelle est auprès du loch Lomond, à un mille environ d'Inversnaid.

— C'est loin. Il y aura des frais de déplacement.

— Je ne marchand pas les frais, prononça Mr. Hicks, et même je suis prêt à abandonner la moitié de ma créance.

— C'est honnête, constata Tobias, en élargissant de plus en plus son sourire.

— J'y ai d'autant plus de mérite que cet argent, je l'ai bel et bien prêté...

— Oui, oui.

— Ou tout au moins une bonne partie...

— Je vous entends.

— ... pour favoriser une entreprise commerciale. Il s'agit de six mille guinées.

Tobias frétillait :

— Six mille guinées, par ma foi, ce n'est pas rien. Vous dites qu'il s'agissait d'une entreprise commerciale. Votre

homme exploite-t-il toujours son commerce ?

L'autre fut un instant embarrassé et rétorqua en hésitant :

— Hum ! pas tout à fait le même. Il a changé.

— Qu'importe ! Comment s'appelle-t-il ?

— Voilà les papiers.

L'homme de loi consulta les titres de créance. Il marmotta :

— Nous disons Robert Mac-Grégor-Campbell.

— Oui. Il est plus connu sous le nom de Rob Roy.

— Rob Roy, glapit Tobias en laissant tomber sur sa table les papiers qu'il tenait. Rob Roy !

On comprend l'émoi de l'homme de loi quand on sait que Rob Roy était le plus fameux bandit de toute l'Écosse où, cependant, les bandits ou *outlaws* pullulaient au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Quoi d'étonnant à cela ? On sortait à peine des guerres civiles dont la terminaison laissait inoccupés une foule de jeunes gens turbulents, ruinés et entreprenants. Le sentiment du tien et du mien avait été fort émoussé pendant cette longue suite de batailles entre clans, de meurtres et de rapines. Quant à la police du roi de la Grande-Bretagne, elle était à peu près sans action dans ces régions sauvages, sans routes, abondant en abris naturels, en montagnes escarpées, en ravins à pic et en dangereux marécages.

Descendant des Mac-Grégor, à l'origine quasi royale, Robert avait débuté dans la vie en fort honnête homme. C'était un éleveur expérimenté, un garçon qui possédait l'instinct inné du commerce. Il avait conclu avec lord Montrose, le petit-fils du héros jacobite, une association pour l'achat du bétail dans les Hauts Pays et sa vente sur les marchés du sud de l'Écosse ou du nord de l'Angleterre. Cette association fut d'abord très prospère, et c'est afin d'y mettre des capitaux à égalité avec ceux de son partenaire,

beaucoup plus riche que lui, que Robert Mac-Grégor contracta un emprunt auprès de Hicks. Ce dernier l'avait du reste odieusement exploité et, sur les six mille guinées inscrites sur les billets, il ne lui remit qu'une somme dérisoire.

Pour diverses raisons tout à fait fortuites, le commerce des bestiaux périclita. Montrose entendit reprendre la totalité des fonds placés dans l'affaire, se refusant à supporter la moindre part des pertes communes. L'argent étant englouti, il se paya sur le troupeau, ruinant ainsi son associé. Montrose était puissant, Robert Mac-Grégor sans relations, malgré la noblesse de son origine. Les tribunaux donnèrent raison au lord.

Robert n'était pas homme à rester sur une injustice. Il jura de se venger de Montrose qui l'avait dépouillé et des hommes de loi qui l'avaient persécuté après l'avoir grugé. De commerçant, il devint *outlaw*.

Ne possédant plus même un toit, il se réfugia dans la brousse avec cinq ou six compagnons, tous jeunes gens de familles honorables ayant eu des malheurs, et il ne tarda pas à montrer ce qu'il savait faire.

Rob Roy, tel était le nom qu'il avait adopté, n'opérait pas comme un vulgaire voleur. Il ne détroussait pas les passants solitaires, ne cambriolait pas nuitamment les fermes écartées. Il ne s'en prenait guère qu'à Montrose, à ses parents, à ses amis, à ses alliés. Le plus souvent, il opérait en plein jour, ayant eu parfois la coquetterie de prévenir de sa visite, et il emmenait le nombre de bêtes à cornes ou de moutons qu'il s'était assigné et qu'il allait ensuite vendre sur les marchés.

Tout ce qui touchait de près ou de loin à Montrose était dans les transes. Les amis de ce lord n'osaient voyager qu'escortés et, malgré cela, plusieurs d'entre eux avaient été surpris sur leur route et rançonnés. Un de ses châteaux avait été déménagé de fond en comble.

Exaspéré, ce seigneur, qui, nous l'avons dit, était influent dans le royaume, avait obtenu que des soldats fussent envoyés à Inversnaid. Cette région était le théâtre favori des exploits de l'*outlaw*, et il existait, à proximité de ce bourg, une caverne – que l'on montre encore sur le bord même du loch Lomond – qui était son abri de prédilection.

Les Jaquettes rouges(5) avaient organisé des patrouilles qui battaient le pays afin d'intimider le bandit. L'officier qui les commandait était constamment sur le qui-vive. Des espions venaient-ils l'avertir que Rob Roy était en train de travailler à tel endroit ? Le détachement s'y transportait et faisait chou blanc. Rob Roy se vantait-il qu'il ferait une razzia sur les terres de son ennemi du côté de Perth ? Aussitôt les soldats anglais y établissaient une embuscade ; l'*outlaw* ne paraissait pas ; seulement, tandis que les Jaquettes rouges croquaient le marmot dans les *moors*, il enlevait un troupeau près d'Aberfoyle. Jamais on ne l'avait pris sur le fait.

Souvent, le dimanche, on le voyait parader, la plume au vent et le plaid sur l'épaule, dans les rues d'Inversnaid. Il condescendait même à boire un verre d'*ale* avec les sous-officiers du détachement. Les jours de marché, il n'était pas rare que lui-même ou un de ses séides vînt vendre une paire de vaches, quelques moutons. Le dernier polisson du bourg savait qu'il s'agissait d'animaux dérobés durant la semaine, mais allez donc en établir la preuve ! Les Anglais enrageaient d'être ainsi nargués, et ils juraient bien d'avoir leur revanche. Serment téméraire.

S'ils étaient furieux du rôle qu'on leur faisait jouer, les soldats de Sa Majesté britannique n'en voulaient pas personnellement à l'*outlaw*. C'était un garçon si jovial, de si constante bonne humeur, si réjouissant lorsqu'il était attablé au cabaret devant une large tranche de rosbif et un gobelet de bière, qu'on ne pouvait lui garder rancune. Il racontait comme pas un des histoires de brigands, des

histoires à vous faire mal aux côtes de rire ! Elles étaient tellement invraisemblables que personne n'y ajoutait foi et, deux jours plus tard, on apprenait qu'elles étaient authentiques et que Rob Roy en était le héros.

Il n'aurait pas pu ainsi berner les autorités s'il n'avait eu tout le pays pour lui. À la moindre menace contre sa liberté, il était prévenu, par ceux-là mêmes que les Anglais soudoyaient pour l'espionner. Les plus pauvres chaumières et les plus fiers châteaux - dont celui du duc d'Argyle - lui étaient ouverts jour et nuit. Ses actes de bonté, colportés de bouche en bouche, lui valaient cette sympathie. On racontait qu'une vieille femme veuve, à la veille de vendre jusqu'à sa chèvre pour payer son loyer, avait trouvé sur le rebord de sa fenêtre un sac d'or représentant et au-delà le montant de sa dette ; un malheureux orphelin, dont le père avait été tué par les Jaquettes rouges, était placé dans une maison d'éducation et sa pension mystérieusement payée ; plusieurs jeunes filles devaient leur dot à un généreux anonyme. Toutes ces libéralités provenaient de Rob Roy.

C'est à cet homme-là que Hicks proposait à Mr. Mac-Leen de s'attaquer. Il n'était pas étonnant que Tobias hésitât. Le prêteur nota son indécision.

— Vous ne pensez pas pouvoir faire rentrer ma créance ? demanda-t-il, goguenard.

L'homme de loi vit danser devant lui des piles de guinées. Cette vision vainquit sa perplexité. Il redevenait lui-même.

— La chose est très difficile. Je l'entreprendrai néanmoins si, de votre côté, vous faites un effort.

— Il me semble que la moitié de la créance...

— Il me faut les trois quarts.

Hicks se livra à un calcul mental. Il est probable que, même ainsi, il perdait peu.

— Soit, répliqua-t-il, je vous laisse les billets, l'expédition du jugement et le commandement exécutoire. Je compte sur

vous.

Mr. Mac-Leen n'était pas brave, mais la perspective de toucher quatre mille cinq cents guinées l'encourageait. Il prit avec lui trois solides gaillards armés jusqu'aux dents, glissa dans ses poches deux gros pistolets, et il partit pour Inversnaid.

Dans une auberge de cette localité, il trouva plusieurs sous-officiers anglais attablés. L'offre d'une rasade de bière - il faut savoir consentir les sacrifices nécessaires - lui permit d'entrer en rapport avec eux.

— Vous cherchez Rob Boy ? dit en riant l'un des soldats.

— Oh ! protesta Tobias, je le cherche sans le chercher. On parle tant de lui qu'il m'est venu une démangeaison de le voir ; c'est de la curiosité, de la simple curiosité.

— Je ne sais, s'esclaffa le militaire, s'il goûtera beaucoup d'être considéré comme une bête curieuse. En tout cas, vous tombez à propos ; il doit être actuellement à sa caverne.

— Et où... où est, je vous prie, cette caverne ?

— Rien n'est plus facile que de la trouver. Vous gagnez le bord du lac et vous le suivez pendant un mille. Vous apercevez un entassement de trois gros rochers. L'entrée de la grotte est là.

Un autre soldat intervint :

— Je vous préviens que Rob Roy ne reçoit pas qui veut. Chaque fois que nous avons essayé de le surprendre dans son repaire, le secret de notre expédition était éventé et l'oiseau envolé. Vous aurez peut-être meilleure chance.

Mr. Mac-Leen prit congé de ses nouveaux amis. Il alla quérir ses gardes du corps qu'il avait dissimulés dans une autre taverne et se mit en route. Tobias était bien persuadé que personne à Inversnaid ne se doutait de ses projets et que sa présence était passée inaperçue. Il n'était pas de ces gens que l'on remarque.

À mesure qu'il suivait la berge du lac, l'homme de loi ralentissait le pas. Sa hardiesse l'épouvantait et, pour se donner du cœur, il lui fallait se répéter sans cesse : « Quatre mille cinq cents guinées... quatre mille cinq cents guinées... » Il s'immobilisa tout à coup... Il avait parcouru la distance indiquée. Ce n'est vraiment pas long, un mille ! Devant lui se dressait l'entassement des trois rochers, et là s'ouvrait une fente étroite qu'il n'eût pas distinguée s'il n'avait été prévenu.

— Restez ici, ordonna-t-il à ses compagnons. Ne manquez pas d'accourir à mon appel, le pistolet en main, et n'hésitez pas à tirer si je suis en danger.

— Soyez sans crainte, répondirent les trois gaillards, qui se préoccupaient déjà de découvrir des cachettes sûres.

Seul, claquant des dents, Tobias marcha vers la grotte. Comme il en atteignait le seuil, un homme se dressa devant lui. Il n'était pas extrêmement grand et le paraissait d'autant moins qu'il était très large d'épaules et prodigieusement musclé. On ne pouvait pas ne pas remarquer la longueur démesurée de ses bras. Ses cheveux, épais et d'un roux foncé, encadraient une physionomie énergique et franche. Un sourire voltigeait sur ses lèvres rasées.

— Qui êtes-vous, monsieur ? Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Mr. Mac-Leen bredouilla :

— Je suis un modeste bourgeois d'Édimbourg. Je suis venu dans la contrée pour affaires et me suis égaré.

— Moi, je suis Rob Roy, brigand, pour vous servir, et je suis heureux de vous offrir l'hospitalité de ma retraite.

Ce que Mr. Mac-Leen avait à dire pouvait être aussi bien dit dehors. Il plongea la main dans sa poche afin d'en extraire le commandement. Rob Roy ne l'entendait pas

ainsi. Il mit sa lourde paume sur l'épaule de Tobias, le força à se baisser et le poussa dans l'ancre.

La caverne n'était pas grande et ne comportait qu'une installation primitive. Des caisses formaient le mobilier. Sur une de ces caisses l'*outlaw* fit asseoir l'homme de loi.

— Un verre de bière, proposa Rob Roy, pour boire à la santé de nos amis d'Édimbourg ?

Tobias n'eut pas à accepter ni à refuser. Le brigand plaçait devant lui un grand gobelet plein du liquide mousseux. Machinalement, ou plutôt professionnellement, Mr. Mac-Leen regarda autour de la grotte. Il vit partout des armes, des fusils, des sabres, des pistolets, un véritable arsenal. Cela faisait courir dans ses membres un frisson.

Rob Roy s'était assis en face de lui, la timbale à la main.

— Serait-il indiscret, demanda-t-il, de m'enquérir des affaires qui ont pu vous amener dans la région ?

Tobias n'était pas préparé à cette question. Il esquissa un geste vague. Le plus placidement du monde l'*outlaw* allongea une de ses jambes et donna par mégarde un coup de pied dans une caisse qui alla heurter une des parois de pierre. Horreur ! La caisse en se déplaçant laissait voir à Mr. Mac-Leen une forme oblongue recouverte d'un plaid et étendue sur le sol : un cadavre. L'émotion du pauvre homme fut si forte qu'il faillit renverser son gobelet.

— Qu'avez-vous ? demanda Rob Roy.

— J'ai... j'ai... Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça... ça... rétorqua l'*outlaw* en suivant le regard de son hôte... C'est le cadavre d'un homme de loi qui s'est introduit chez moi sous prétexte qu'il était un voyageur perdu. Il en vient constamment. Je n'ai pas eu le temps de l'enterrer dans la campagne, près de ses confrères.

Tobias devint pâle, vert, et il perdit connaissance.

Une sensation de froid intense le tira de son évanouissement, puis une angoisse atroce, un étouffement.

Jamais il n'avait éprouvé rien de pareil. Revenu complètement à lui, il s'aperçut qu'il était dans le lac. À vrai dire, l'endroit où il se trouvait n'était pas profond et, quand il réussit à se remettre sur pied, l'eau lui venait à peine à la ceinture.

Que s'était-il passé ? Il n'avait pas eu conscience que, profitant de sa pâmoison, Rob Roy l'avait empoigné et l'avait jeté dans le loch Lomond. Après quoi, le brigand était rentré dans son antre, d'où il ressortit presque aussitôt avec un de ses compagnons qui, sous le plaid, avait joué le rôle de cadavre.

Tobias appela à l'aide. Personne ne lui répondit. Ses gardes avaient dû fuir en apercevant le bandit émerger de sa caverne portant le corps de leur patron. Quant à Rob Roy, il devait être loin, et Mr. Mac-Leen préférait n'avoir plus affaire à lui.

Péniblement, le pauvre homme parvint à grimper sur la berge. Il claquait des dents, grelottait, et ses vêtements trempés gênaient ses mouvements.

Tobias ne s'arrêta pas pour se sécher au soleil qui, par miracle, s'était montré ce jour-là. Il arriva à Inversnaid dans un état pitoyable, sans chapeau, sans perruque, avec un seul soulier.

À son premier passage, personne n'avait fait attention à lui, maintenant tous les gens du bourg se tenaient sur le pas de leur porte ou à leur fenêtre ; les soldats anglais étaient sortis des auberges pour jouir du spectacle, et tous riaient à gorge déployée.

L'homme de loi dut entrer chez un savetier pour se procurer des chaussures. Au moment de payer, il fouilla ses poches. Sa bourse y était, mais les pistoles avaient disparu et aussi les titres de créances de John Hicks. Mr. Mac-Leen passa à l'auberge une mauvaise nuit.

La carriole qui l'avait amené à Inversnaid le ramena à Édimbourg, qu'il réintégra au crépuscule. Dans son officine

il trouva son client. Celui-ci, au lieu de s'apitoyer, gouailla :

— C'est ainsi que vous instrumentez contre Rob Roy !

— J'ai fait de mon mieux, répliqua piteusement Tobias.

— Je n'en doute pas et je vous en reste reconnaissant. Maintenant, rendez-moi mes titres. Peut-être un jour pourront-ils servir.

L'homme de loi dut avouer leur disparition. Le rire quitta le visage de John Hicks. Il fronça le sourcil et émit sévèrement :

— Monsieur, je vous ai confié des papiers de valeur. Vous en êtes responsable. Si vous ne me les restituez pas, vous devez en acquitter le montant, moins vos frais et honoraires, bien entendu. Je crois, ajouta-t-il magnanime, que nous les avons estimés aux trois quarts de la créance.

Ainsi, dans l'aventure, non seulement Tobias n'encaissait pas quatre mille cinq cents guinées, mais il en devait verser quinze cents, sans compter ses débours.

Hicks parti, Tobias gagna ses appartements privés. Il avait hâte d'embrasser Grace. Elle était là, la charmante jeune femme. Et que faisait-elle ? Elle essayait une robe neuve.

Elle aussi se mit à rire en voyant Mr. Mac-Leen. Elle aussi connaissait donc sa mésaventure.

— Mon pauvre ami, expliqua-t-elle, tout Édimbourg en parle.

C'était navrant ; et pourtant, de ce désastre, Tobias comprit qu'il pouvait tirer un grand avantage. Sa réputation avait souffert, son amour-propre était blessé. Il s'était enrhumé et sa bourse avait pâti, mais il allait enfin réaliser une appréciable économie. Il prit son air le plus avenant et il prononça :

— Ma chérie, j'espère que maintenant vous allez tenir votre parole.

— Ma parole ?

— Oui. Vous vous êtes engagée à cesser d’être coquette le jour où je prendrais un bain...

Un éclat de rire jeune, frais, gai, perlé, lui répondit. Quand Grace eut fini de rire, elle s’exclama :

— Le jour où vous prendriez un bain, oui, mais pas le jour où on vous en donnerait un.

Et Grace, plus gracieuse que jamais, s’envola bien vite vers une réunion dansante.



## XI Le Monastère des Larmes



EST-IL vrai que saint Colomban, l'apôtre de l'Irlande, fut le fondateur, sur la côte occidentale d'Écosse, de l'abbaye de Deir ? Ce n'est pas impossible. La légende veut que Deir soit la corruption de *Tear*, ce qui signifie « larme », et que le nom de Monastère des Larmes ait été donné au couvent le jour du départ de son fondateur pour marquer la douleur que les moines éprouvèrent de sa perte.

En tout cas, cette appellation mélancolique convient bien à ces ruines qui aujourd'hui se dressent au milieu d'une lande désolée, bordée par une mer sauvage, et auprès desquelles nul paysan n'a songé à bâtir sa chaumière.

Toujours selon la tradition, saint Colomban aurait dit aux religieux en les quittant :

— Je ne puis vous assurer la pérennité de cette maison. Comme toute chose terrestre, elle sera sujette aux vicissitudes humaines, mais je puis vous affirmer que le malheur frappera quiconque portera sur elle une main sacrilège.

Est-ce l'effet de cette prédiction, connue dans l'Écosse entière, et de la terreur qu'elle inspira qui protégea l'abbaye aux heures tragiques où l'Église romaine tomba sous le coup

des réformateurs ? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en fût, les premiers adeptes de John Knox et de ses prêcheurs n'osèrent pas la détruire.

Partout en Écosse les églises, les moutiers, les couvents étaient démolis ou concédés à des lords avides pour gagner des partisans à la faction au pouvoir. Partout les établissements religieux étaient la proie des appétits de la noblesse. Personne ne s'était présenté pour s'approprier le Monastère des Larmes.

Certes, l'abbaye avait été pillée, des bandes protestantes avaient violé sa clôture, mais les bâtiments conventuels étaient toujours debout et ses détenteurs n'avaient pas été chassés.

Au temps de Jacques VI, le fils de l'infortunée Marie Stuart, une dizaine de vieux moines vivaient encore dans le couvent comme des vestiges désuets du passé. Les vides que creusait la mort parmi cette pieuse phalange n'étaient pas comblés. Rares étaient en effet les adolescents à l'âme fervente qui, en ce temps de persécution, demandaient à être admis au nombre des serviteurs de Dieu.

Le Monastère des Larmes avait pourtant récemment fait une recrue. Un jeune homme de la noble maison de Seaton, jadis si puissante et bien éprouvée par les revers successifs du parti de la Reine, était venu s'agenouiller aux pieds de l'Abbé et l'avait supplié de le recevoir parmi ses fils.

Le supérieur, ému par tant de foi et de fermeté, avait fait droit à sa requête. Les épreuves du noviciat furent allégées pour lui et le temps de probation abrégé. Afin de ne pas attirer l'attention sur l'abbaye qui ne survivait que par une tacite tolérance, on n'avait pas prononcé le nom illustre du nouveau moine qui, pour tous, ne fut que le père Allan. Le jeune religieux semblait posséder les éminentes vertus du saint fondateur de l'Ordre : il était savant, érudit, intelligent, d'une haute et austère piété. En lui brûlait l'ardeur des apôtres.

Sa présence avait rendu confiance à cette poignée de vieillards victimes de tant d'injustices et qui, dépouillés des biens considérables dont le couvent au cours des siècles avait été gratifié par de pieux donateurs, végétaient misérablement de pain et d'eau claire. Leur indigence, sous ce toit qu'un jour ou l'autre on pouvait leur arracher, leur paraissait plus supportable partagée avec ce jeune homme qui rayonnait de la flamme de l'espérance.

Le père Allan n'était pas au Monastère des Larmes depuis plus d'un an quand lui et ses vénérables frères furent convoqués chez leur supérieur. L'Abbé, presque centenaire, jadis une lumière de l'Église d'Écosse, était étendu sur un grabat, dans une cellule froide et nue, ayant dû abandonner ses spacieux appartements pillés et dévastés.

— Mes frères, dit-il d'une voix faible, dans peu d'instant, je ne serai plus. Dieu m'a déjà conservé trop longtemps parmi vous. Je m'en vais, tourmenté par l'idée de vous laisser au milieu des difficultés sans nombre de ce siècle ; aussi, avant de mourir, voudrais-je savoir que l'abbaye aura un bon chef et que le meilleur d'entre vous reprendra de mes mains indignes la crosse abbatiale.

Le mourant s'arrêta pour respirer et continua dans un souffle :

— La règle de notre Ordre veut qu'après la mort de l'Abbé le Chapitre se réunisse solennellement et procède à la nomination de son successeur. Hélas ! qu'est aujourd'hui le Chapitre ? Où sont nos belles cérémonies ? Le mystère et le silence sont nos seules sauvegardes.

Le vieillard s'interrompit à nouveau. Les moines durent se pencher pour entendre ce qu'il avait encore à dire.

— Une réunion du Chapitre risquerait d'attirer sur vos têtes un déchaînement de persécutions. Vous savez qu'une loi inique interdit, après la disparition du titulaire, la nomination d'un nouvel Abbé. Je vous engage donc, si vous voulez me complaire, à choisir pour me remplacer le père

Allan. Il est le plus jeune d'entre vous, il est aussi le plus digne et le plus capable.

— *Amen* ! répondirent l'une après l'autre les voix chevrotantes des moines.

C'était la formule du vote. Dans cette cellule où planait la mort, l'élection venait d'avoir lieu selon les rites antiques.

Le père Allan s'était effondré devant le grabat de l'Abbé :

— Mon père, gémit-il, éloignez de moi ce calice !

Le vieillard n'entendit pas la prière du jeune homme. Déjà il n'était plus.

Dans la nuit, le supérieur défunt fut enterré dans la crypte, à côté de ses prédécesseurs, et, le lendemain, on procéda dans la chapelle à l'intronisation du père Allan.

Cela se fit sans pompe. La mitre brodée de perles fines, la crosse d'or, la croix pastorale enrichie de pierreries avaient été dérobées au cours des pilleries. Il n'y avait plus de chantres ni de ces jeunes lévites mêlant leurs voix à celles de leurs aînés. Rien que huit pauvres vieillards entourant un jeune homme.

Ce fut une simple crosse de bois, un bâton de pèlerin, que le doyen du Chapitre mit entre les mains du nouveau supérieur. Ce fut la mitre de deuil en lin blanc dont le père thuriféraire coiffa l'Abbé. Ce fut la croix de fer qui orna sa poitrine.

Agenouillés au pied de l'autel, le père Allan et les religieux entonnèrent le *Veni Creator*.

Avant la fin de l'hymne, des coups brutaux furent frappés au portail. Le vieux Garrick, l'unique domestique du couvent qui servait en même temps de portier et de sacristain, se leva sur ses jambes flageolantes. Il alla vers la porte, derrière laquelle retentissaient des voix courroucées.

— Qui est là et que voulez-vous ? demanda Garrick, certain qu'un nouveau malheur s'abattait sur le couvent.

— Qu'on ouvre, au nom du Roi ! fut la réponse. Sinon, je ferai enfoncer les battants.

En tremblant, le serviteur vint prendre les ordres du père Allan. Celui-ci commanda :

— Ouvrez !

Il reprit le chant liturgique.

La porte, en tournant sur ses gonds, découvrit une troupe armée qui s'engouffra dans la chapelle. En tête venaient un seigneur et une dame. Celui qui ainsi faisait irruption était le comte de Keith, courtisan de Jacques VI, son conseiller et son ami ; il avait sans peine obtenu du monarque le don de l'abbaye dont personne n'avait voulu. Son épouse, la fille de lord Horn, avait en vain essayé de le détourner d'accepter ce présent.

— Cela nous portera malheur à nous et à nos descendants, gémit la comtesse ; une malédiction frappe quiconque touche au Monastère des Larmes.

— Billevesées et superstitions, avait rétorqué violemment le comte ; la bâtisse est grande et commode ; elle touche à nos terres. J'en ai assez de subir le voisinage de ces fieffés papistes.

Maintenant le lord s'avavançait dans le chœur.

— Aurez-vous bientôt fini vos mômeries ? lança-t-il furieux.

Les moines terrifiés s'étaient serrés auprès de l'Abbé. Lui continuait à psalmodier les versets, auxquels répondaient des voix bredouillantes.

Enfin le *Veni Creator* s'acheva.

Le père Allan se leva et, le dos à l'autel, fit face aux nouveaux arrivants. Il avait l'air si imposant sous sa pauvre mitre de lin, la crosse de bois à la main et la croix de fer sur sa poitrine, que l'injure prête à jaillir ne sortit pas des lèvres du comte de Keith. Ce fut le moine qui parla le premier :

— Qui êtes-vous, qui venez, entourés de gens en armes, troubler les prières des serviteurs de Dieu dans sa maison même ?

— Moine, répliqua le lord, je suis le comte de Keith. Ceci n'est pas la maison de Dieu, mais la mienne. Vous n'êtes plus le maître ici ; le maître, c'est moi.

— Au nom de la Sainte-Trinité à laquelle ce sanctuaire est consacré, je vous somme de vous retirer.

— Au nom de Jacques VI, notre souverain, c'est vous, maudit moine, qui allez déguerpir.

Le comte saisit la garde de son épée. Plusieurs des hommes qui l'escortaient avaient dégainé.

Impavide, l'Abbé ne bougea pas.

— Vous commettez un sacrilège en tirant le fer dans la demeure du Très-Haut. Je vous rappelle que quiconque portera la main sur cette maison sera puni dans cette vie et dans l'autre.

— Assez d'histoires et de sornettes, papiste bavard ! vociféra le comte, menaçant maintenant de la pointe de sa lame la poitrine du père Allan.

Afin de n'être pas en reste avec leur maître, les serviteurs se ruèrent sur la poignée de vieux moines pressés les uns contre les autres, à l'ombre de la haute stature de leur chef.

Lady Keith, voyant que le sang allait couler, se jeta à genoux entre son mari et l'Abbé. Celui-ci prononça :

— Madame, votre intention est méritoire ; vous n'arrêterez cependant pas le crime que vont commettre ces furieux. C'est à vous que je confie le soin d'exécuter la vengeance céleste.

Exaspéré par tant de calme, le comte repoussa sa femme. Il leva son arme, et l'Abbé s'écroula, percé de part en part, au pied de l'autel.

Les moines se dispersèrent et, sans prendre le temps de se munir de leurs misérables hardes, ils s'enfuirent dans la

campagne.

Le comte de Keith n'attendit pas que fût enseveli le père Allan pour s'installer. Hâtivement, le bâtiment abbatial fut transformé en résidence. Ce n'était pour l'instant qu'un campement, tant les appartements jadis occupés par les abbés au temps de la prospérité étaient saccagés. On dressa des lits, on apporta quelques meubles, on dissimula sous des tapis les traces trop apparentes de vandalisme.

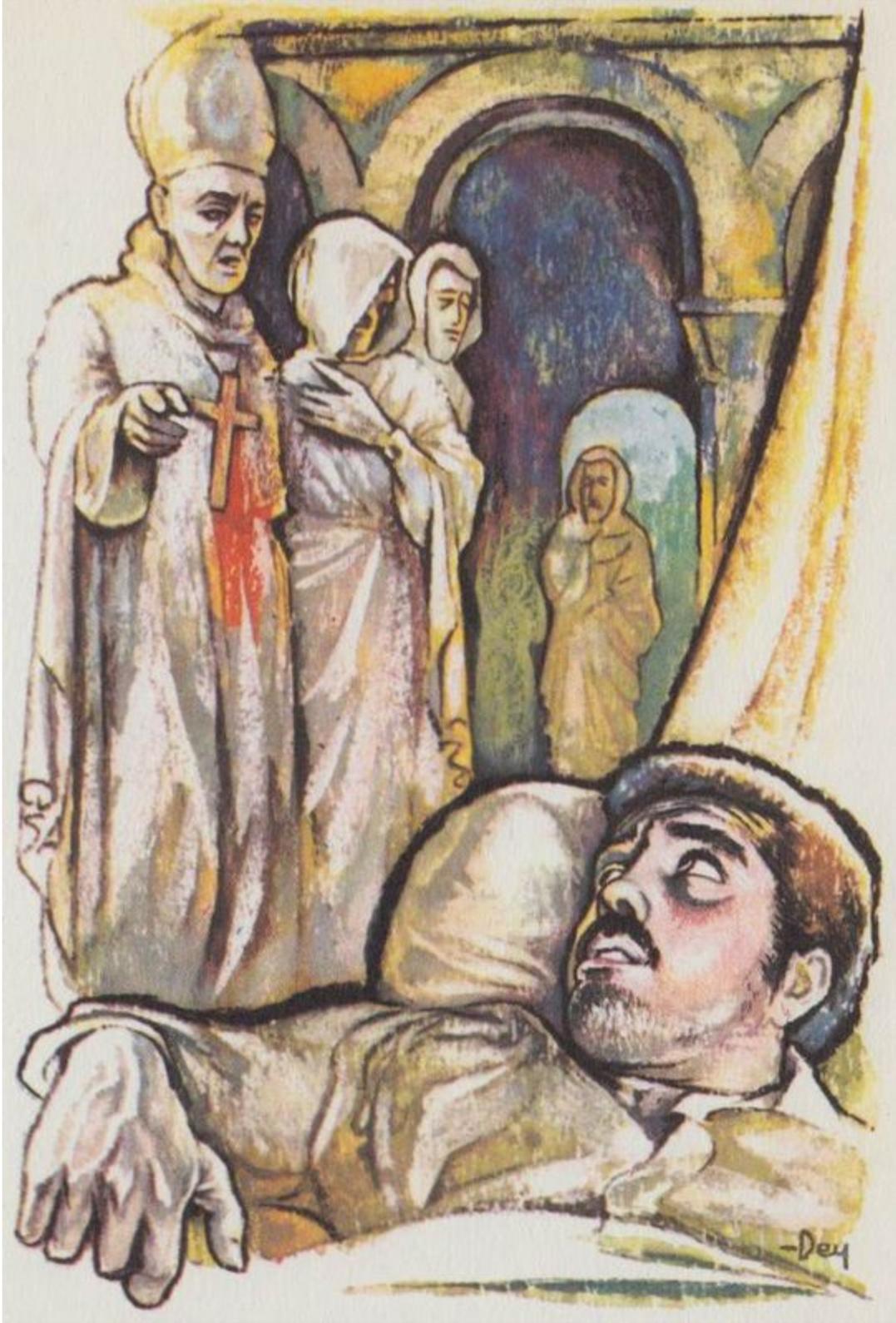
Après un plantureux repas qu'il fit servir à ses vassaux et à ses amis dans le réfectoire des religieux, le lord s'en fut se coucher.

Ni les fatigues de la journée, ni les libations généreuses ne parvinrent à lui faire trouver le sommeil. Il s'agitait sur sa couche, en proie à un inexplicable malaise. Enfin, il s'assoupit.

Dormait-il ? Veillait-il ? *La chambre où il gisait se remplit de moines.* Il y en avait de très vieux à la barbe blanche, il y en avait de plus jeunes. Certains, sous leur capuce, ne montraient plus que des têtes de mort. Au premier rang se tenait le père Abbé avec sa mitre de lin, sa crosse de bois et sa croix de fer. Le comte était pourtant bien certain de l'avoir tué, son cadavre était même probablement encore étendu dans la chapelle. Un chant monta. Keith reconnut les mots latins appris dans son enfance et un peu oubliés du *Veni Creator*. Quand le chant s'éteignit, l'Abbé leva la main. Ce geste écarta son scapulaire, laissant voir une large tache de sang qui maculait son froc.

Il tendit l'index dans la direction du comte et par trois fois prononça :

— Maudit sois-tu dans les siècles et les siècles !



— *Amen* ! répondirent les moines innombrables, les vieux, les jeunes et ceux qui n'étaient que des squelettes.

Keith, les membres glacés, ruisselant de sueur, constata subitement qu'il était seul. Le rayon de lune qui pénétrait par la fenêtre n'éclairait rien que le dallage de la grande salle et un mur nu auquel pendaient quelques lambeaux de tapisserie.

Le comte se leva. Il sortit de sa chambre et entra dans celle de son épouse. Lady Keith était à genoux. Elle priait.

Cette vue déchaîna la fureur du lord.

— Ce sont vos oraisons idolâtres qui suscitent les spectres. Le moine vous a chargée d'exercer contre moi la vengeance céleste, vous ne l'exercerez pas longtemps.

Hors de lui, écumant de rage, le comte saisit la jeune femme par les cheveux, la traîna à travers la pièce et la jeta par la fenêtre.

On attribua cette mort à un accident, et les pauvres gens à qui elle était pitoyable pleurèrent longtemps leur maîtresse.

Dix ans exactement après la journée sanglante, ceux qui, au crépuscule, passèrent au pied du Monastère des Larmes, devenu le château de Keith, aperçurent, sur le sommet de la tour de guet, une forme féminine voilée de noir. En la voyant aller et venir sur la plateforme et se tordre les mains, ils éprouvèrent un sentiment de profonde inquiétude. Ils se hâtèrent vers leur maison et confièrent à ceux qui les y attendaient :

— Nous avons vu my lady.

Le lendemain matin, on trouva le comte mort dans son lit, les yeux dilatés par l'épouvante et les bras tendus comme pour chasser une vision d'horreur.

Le fils du défunt lord ne voulut jamais loger dans cette sinistre demeure. Par contre, son petit-fils s'y installa. C'était à l'époque de la guerre du Covenant. Keith tenait pour les

Jacobites. Il avait participé à tous les combats, et, au moment de la pacification, il était rentré chez lui dans l'ancien Monastère des Larmes.

Un jour, le capitaine anglais Setter vint frapper à sa porte. Il réclamait l'hospitalité pour lui et pour les débris de sa troupe.

— Nous avons un pressant besoin de nous reposer, dit l'Anglais ; je pense que vous ne nous refuserez pas un abri. La paix est signée, et pourtant nous sommes constamment harcelés par des montagnards hostiles.

Le comte n'aimait pas beaucoup les partisans du Parlement ; néanmoins, il estima ne pas pouvoir repousser la demande du capitaine. Il allait répondre par un acquiescement quand son fils, un petit garçon de douze ans, vint se jeter dans ses bras en sanglotant.

— Oh ! père, ne les recevez pas.

— Et pourquoi cela ?

— Il nous arrivera malheur. Les domestiques disent que l'on a vu hier soir la dame en noir se promener sur les murailles.

Lord Keith caressa l'enfant.

— Vous êtes trop grand, mon fils, pour croire de pareilles choses. L'hospitalité est pour nous, Écossais, un devoir, et je veux le remplir.

Les soldats anglais furent donc admis dans le château. Les hommes s'installèrent dans l'ancienne chapelle ; le capitaine et ses lieutenants trouvèrent place à la table du lord.

La soirée se passa gaiement. Les officiers se montrèrent pleins d'entrain et de galanterie pour les dames. Les soldats parvinrent, par leur bonne humeur, à vaincre les préventions que nourrissaient les domestiques écossais contre les Jaquettes rouges.

On alla se coucher. Des chambres avaient été préparées pour le capitaine et ses lieutenants ; des bottes de paille, dans la chapelle, devaient servir de couchage aux hommes.

Le comte fut réveillé au milieu de la nuit par un valet :

— My lord ! My lord ! les Anglais ont mis le feu à la chapelle, ils se sont répandus dans le château et ils massacrent tous ceux qu'ils rencontrent.

Keith bondit sur ses pieds. La chambre était éclairée de la lueur rouge d'un incendie. Comme il s'équipait à la hâte, la porte vola en éclats et le capitaine Setter entra, l'épée à la main, accompagné de plusieurs hommes.

Le lord n'eut que le temps de murmurer au domestique :

— Je vais les retenir tant que je pourrai, sauvez mon fils.

Ce fut une lutte inégale. Keith se battit en désespéré, et il finit par succomber. Quand les Anglais quittèrent le Monastère des Larmes, dont la chapelle était brûlée, il ne restait plus un être vivant dans la demeure qui les avait abrités.

Seul avait échappé au massacre le fils du lord, que le sacrifice de son père avait sauvé.

Une fois encore on aperçut la dame voilée de noir. C'était en 1735, le duc de Cumberland venait de vaincre le Prétendant à Culloden. Le soir de la bataille, avec un escadron d'escorte, il vint prendre ses quartiers chez le comte de Keith.

Ce dernier ne fit aucune difficulté pour le recevoir, bien au contraire. Il avait abandonné la fidélité traditionnelle de sa famille à la maison de Stuart et il était du parti anglais.

Après le souper, assis vis-à-vis du duc de Cumberland, un verre de bourgogne à la main, le comte se divertit fort quand son épouse lui raconta en tremblant qu'elle avait vu la fatale apparition.

— De quelle apparition s'agit-il, my lady ? demanda le duc, jovial. Je suis un grand amateur de ces sortes de fables,

et je m'en amuse fort.

— N'écoutez pas ma femme, my lord, intervint Keith, elle vous importunerait toute la nuit avec des histoires de nourrice.

Le duc insista si bien qu'il fallut lui narrer la légende.

— Je crois, lança Cumberland en riant, qu'après ma victoire d'aujourd'hui les fidèles sujets du roi d'Angleterre n'ont pas grand-chose à craindre.

La nuit se passa sans incident ; seulement, au matin, les Anglais s'aperçurent avec colère que toutes les sangles de leurs chevaux avaient disparu.

— Trahison ! crièrent les soldats.

On vint rendre compte de la chose à Cumberland ; il s'en émut plus qu'on aurait pu le croire.

— C'est un infâme guet-apens, gronda-t-il. Les traîtres ont voulu nous immobiliser ici parce qu'ils attendent sans doute quelques bandes de factieux pour nous exterminer. Je veux qu'ils soient châtiés sur-le-champ.

L'ordre fut instantanément exécuté. Les Anglais mirent le feu aux quatre coins du bâtiment. Ils se postèrent alentour, et tous ceux qui sortaient du brasier étaient impitoyablement abattus à coups de mousquet.

Cumberland n'avait peut-être pas suffisamment cuvé son vin de la veille, car il affirma au milieu d'horribles blasphèmes que, tandis que brûlait le château, il avait vu, sur la plus haute tour, errer une forme féminine voilée de noir et qui faisait de grands gestes joyeux.

Jamais plus elle n'apparut. Celle que le père Allan avait chargée d'exercer la vengeance céleste devait être satisfaite et sa mission achevée. Il n'y avait plus de comte de Keith, le Monastère des Larmes n'était plus qu'une ruine calcinée, et personne ne devait plus porter une main sacrilège sur la fondation de saint Colomban.



## XII

### Le prince errant



ROIS hommes s'étaient arrêtés à l'abri d'un rocher, sur la rive du loch Ness, trois mendiants. Leur kilt était élimé, leurs vêtements détrempés, ils n'avaient pas de bas, et leurs pieds étaient chaussés de gros souliers troués. Leur face hâve et décharnée était couverte d'une barbe inculte, leurs cheveux sans poudre et sans ruban pendaient autour de leur tête.

On était au début de juillet 1746. Trois mois plus tôt, le 16 avril, le prétendant Charles-Édouard Stuart, le petit-fils de Charles II, roi détrôné d'Angleterre, avait été battu par le duc de Cumberland à Culloden. Ce jour-là, c'en était fini de tout espoir de restauration de la dynastie écossaise.

Le Prétendant - c'est ainsi que l'on appelait Charles-Édouard - avait été bien près du but, et la couronne de George II de Hanovre, le souverain régnant, avait vacillé sur sa tête.

Le prince avait quitté l'Italie, où il vivait en exil auprès de son père, et, ayant traversé la France qui devait lui fournir quelques secours, il débarquait en Écosse avec sept officiers.

Pour armer ses futurs partisans, il disposait de mille sabres et de douze cents fusils et, pour solder l'armée qu'il

lèverait, c'est à peine si ses coffres renfermaient cinquante mille livres de France. Avec ces misérables ressources, il comptait reprendre trois couronnes et reconquérir une des plus puissantes nations du monde.

Son nom, son audace, la sympathie qu'inspirait sa personne, l'antique inimitié des Écossais envers les Anglais avaient pourtant suffi pour réunir autour de lui, en quelques semaines, plusieurs milliers de montagnards. Avec eux, il battit les troupes anglaises venues à sa rencontre. Il se fit proclamer à Perth, régent des trois royaumes au nom de son père, Charles III.

Il s'empara d'Édimbourg. Là, il perdit du temps à attendre des secours du continent. Ces secours ne venant pas, il marcha sur Londres. Les villes se rendaient à son approche. Il remporta plusieurs victoires. À peine était-il arrivé à moins de trente milles de la capitale britannique qu'il dut s'arrêter.

Les chefs des clans qui composaient son armée refusèrent d'aller plus loin. Ni les ordres, ni les prières ne purent vaincre leur entêtement. Il fallut rétrograder. La retraite, d'ailleurs, se fit en bon ordre, et le Prétendant rentra à Édimbourg.

Des fêtes y furent données en son honneur. La noblesse et le peuple acclamèrent le roi Charles III et Charles-Édouard, le régent du royaume.

Cependant, le duc de Cumberland s'avavançait dans la direction de la capitale écossaise. Lui opposer une résistance sur place eût risqué de faire souffrir inutilement la ville ; le Prétendant se retira dans la montagne. Il y rallia ses partisans. Six mille hommes étaient sous ses bannières, un peu plus de la moitié de ce dont disposait Cumberland. La rencontre eut lieu à Culloden.

Les troupes de Charles-Édouard étaient animées d'un courage merveilleux. Du haut d'un petit tertre, le Prétendant vit l'action s'engager. Malheureusement, les Écossais

n'avaient pas attendu le signal, et ils étaient partis prématurément à l'assaut par suite d'un manque d'entente entre les chefs. Le clan Macdonald, qui formait trois régiments, avait le privilège traditionnel de se tenir à l'aile droite dans tout combat. Or il se trouvait ici à l'aile gauche, et il se comporta au cours de la journée comme s'il était seul, avec un splendide héroïsme et une regrettable indiscipline.

Les Anglais, d'abord ébranlés, reformèrent leurs bataillons ; les attaques des *highlanders* furent toutes successivement repoussées. Leur vaillance faiblissait.

Charles-Édouard se précipita, l'épée à la main, dans la mêlée :

— Courage ! mes amis ! Courage ! criait-il, rien n'est encore désespéré.

— Hélas ! mon prince, répétaient les montagnards ; hélas ! mon prince, nous sommes vaincus.

Bientôt ce fut la débandade, les Écossais lâchèrent pied. Le Prétendant fut entraîné dans la débâcle. Il s'arrêta au sommet d'une colline et regarda derrière lui le champ de bataille. Il frémit d'horreur et d'indignation : Cumberland livrait un deuxième combat, cette fois contre les blessés. Tout ce qui respirait encore fut massacré. Des prisonniers furent enfermés dans des granges et brûlés. Le général ennemi déshonorait ses armes.

Après ce désastre, il n'était plus permis d'espérer réunir à nouveau des partisans. Les survivants de Culloden, solitaires ou par groupes, s'étaient répandus dans le pays, fuyant la vengeance anglaise. Avec deux compagnons, Sullivan et O'Neill, Charles-Édouard se cachait. Il errait dans les vallées les plus sauvages, s'abritant quand il le pouvait dans des cavernes ; Cumberland avait promis trente mille livres sterling à qui le livrerait, mort ou vif.

Les trois miséreux que nous avons rencontrés près du loch Ness comptaient certainement parmi les débris de

l'armée jacobite.

— Nous sommes perdus, proféra l'aîné des trois, celui qui semblait le plus las.

— Nous n'avons d'autre ressource, répliqua un de ses camarades, que de nous rapprocher de l'ouest en nous guidant sur le soleil.

— Reste à savoir, grogna le troisième, où sont campés les Anglais. Cette région est si difficile avec ses crevasses à pic qu'il faut contourner et qui vous font constamment perdre votre direction !

— N'en dites pas de mal, remarqua l'aîné. C'est grâce à sa nature sauvage que nous avons pu jusqu'ici échapper aux Jaquettes rouges.

— Nous ne faisons que reculer l'instant fatal. Ne savez-vous pas que ces solitudes ont pour occupants les *outlaws*(6) ? Au prix où est votre tête, ils n'hésiteront pas à vous livrer.

Le premier qui avait parlé et qui n'était autre que le Prétendant haussa les épaules.

— Pourrait-on leur en vouloir ? C'est une véritable fortune que trente mille livres sterling, surtout pour des gens qui sont satisfaits lorsqu'ils ont volé une vache. Écoutez, mes amis, vous en avez assez fait pour moi. Avant de songer à ma sécurité, je dois m'occuper de la vôtre. Laissez-moi ici. Essayez de gagner la mer ; vous ne risquez rien, tout au moins du côté des brigands ; votre tête n'est pas mise à prix et votre équipement ne tenterait pas un mendiant.

— Oh ! Altesse ! riposta O'Neill, comment pouvez-vous avoir cette opinion de nous ? Jamais nous ne vous abandonnerons.

— Non, jamais, ajouta Sullivan, bourru.

Les trois hommes recommencèrent à discuter sur la direction qu'il convenait de prendre. Subitement et sans

qu'ils eussent entendu le moindre bruit, ils se trouvèrent entourés. Six paires de pistolets étaient braquées sur eux.

Il ne s'agissait pas de soldats anglais, mais évidemment de ces *outlaws* auxquels O'Neill avait fait allusion. Les fugitifs tirèrent leurs claymores(7). Ils étaient décidés à se frayer de vive force un chemin ou à mourir les armes à la main.

Sullivan se campa devant le prince et lui glissa rapidement :

— Ils ne vous ont certainement pas reconnu. Nous avons donc encore une chance. Ne dites pas un mot qui puisse vous trahir.

Avant de risquer le tout pour le tout, O'Neill estima qu'il valait mieux parlementer. Il était plus facile de s'entendre avec les brigands qu'avec les Anglais. Il s'adressa à celui qui paraissait être le chef.

— *Gentlemen outlaws*, dit-il, que voulez-vous de nous ? Vous voyez bien que nous sommes pauvres. Les loques qui nous couvrent ne peuvent vous faire envie. Nous n'avons d'autres biens que nos claymores, et nous ne nous en séparerons pas.

Le chef, un grand gaillard à l'aspect redoutable, dont la face couturée de balafres s'éclairait d'un seul œil, l'autre étant caché par un bandeau, éclata de rire.

— Ce n'est pas, gouailla-t-il, à Jonny Gordon que vous apprendrez à se fier aux apparences. J'ai connu des mendiants qui avaient encore plus mauvaise mine que vous - j'avoue que c'est difficile - et qui portaient sur eux une fortune. Une fortune ! Ce n'est pas toujours de l'or et de l'argent. Il y a des têtes qui valent un trésor.

O'Neill et Sullivan frémirent. Le bandit savait donc à qui il avait affaire. Ils essayèrent encore de discuter.

— Que de paroles perdues, grommela le borgne. On voit que vous n'avez qu'à vous tourner les pouces, tandis que,

nous, nos occupations nous réclament. Si vous refusez de vous laisser fouiller bien gentiment, c'est que vos sacoches, qui paraissent vides, sont plus chargées que nos consciences. Allons, pressons-nous. Pendant que ces estimables *gentlemen*, qui ont bien voulu m'accompagner dans ma promenade, vous tiendront en joue, je vais me livrer sur vos personnes aux investigations d'usage.

Comme Charles-Édouard était masqué par ses compagnons, c'est vers lui que le brigand se dirigea d'abord.

Il saisit l'épaule du Prétendant.

— Par le diable ! s'écria O'Neill, nous sommes perdus, il l'a reconnu.

Oui, l'*outlaw* venait de reconnaître le prince. Il s'exclamait :

— *By God ! the bony-prince Charley(8) !* Et moi qui ai porté la main sur lui !

Le brigand avait ployé le genou.

— Excusez ma familiarité, Altesse ; nous autres, *outlaws*, nous n'avons pas l'habitude des cours ; cela vient de ce que l'on ne nous y convie guère.

S'étant relevé, le chef s'adressa sévèrement à O'Neill et à Sullivan :

— *Gentlemen*, vous auriez pu m'avertir... Ah ! c'est vrai, vous partagez sur nous les ridicules préjugés des gens des villes. Vous pensiez à la récompense que les Jaquettes rouges ont promise. Sachez que Jonny Gordon, le petit-fils d'Adam Gordon, l'ami de Rob Roy, que Dieu aide, se ferait hacher en chair à pâté plutôt que de trahir le fils de son légitime souverain.

Il crut bon d'ajouter :

— Surtout au profit des Anglais.

En proférant ce dernier mot, il n'oublia pas de cracher.

Jonny Gordon se tourna vers ses hommes qui, ébahis, avaient suivi la scène, ne sachant que faire de leurs pistolets :

— Eh bien ! vous autres, tas de malappris, vous ne venez pas présenter vos hommages au prince Charley ? Je rougis pour vous de votre manque d'éducation. Mais, au fait, Altesse, vous semblez plutôt en mauvais équipage.

Le prince sourit avec contrainte.

— Il y a deux jours que nous n'avons pas mangé. Nous sommes égarés.

— Où pensiez-vous donc aller ?

— Notre intention est de gagner le littoral, afin de nous embarquer sur le premier navire qui voudra bien nous recueillir.

— Le littoral ! articula Jonny Gordon. Et pourquoi pas la maison de campagne de Belzébuth ? Entre ici et la côte, les Jaquettes rouges patrouillent jour et nuit et, pour comble de honte, ils sont assistés par les hommes du clan d'Argyle, des gens qui osent se dire Écossais.

— Jonny Gordon, émit le Prince, j'ai confiance en votre loyauté. Personne ne connaît le pays comme vous. Que nous conseillez-vous de faire ?

— Pour l'instant, une seule chose. Daignez accepter l'abri de mon château. Il sera infiniment honoré de vous recevoir. L'hospitalité y est simple, mais offerte de grand cœur. Nous considérerons ensuite la meilleure manière de rejoindre la côte.

— Merci, Jonny Gordon, j'accepte votre proposition.

Le chef des *outlaws* se redressa fièrement.

— Ne perdons pas de temps ; en route ! Et vous, mes estimables compagnons, damnés vauriens, éclairez la marche en avant et sur les côtés. N'oubliez pas que vous avez l'honneur d'être les gardes du corps du prince régent d'Écosse.

On partit. Les brigands étaient devenus invisibles. Ils obéissaient aux instructions de leur chef et patrouillaient à travers les fourrés et les ravins. Gordon marchait aux côtés du Prétendant. Il fallut traverser plusieurs rivières, escalader des rocs à pic. Enfin, le borgne annonça, en ôtant sa toque et en balayant le sol de sa plume :

— Nous sommes arrivés.

Charles-Édouard ne voyait rien. On était dans le fond d'un ravin dont les parois se dressaient verticalement de trois côtés. Ce ne fut qu'en suivant des yeux un geste de Gordon qu'il discerna l'entrée d'une caverne masquée par un bouquet d'épines. Il pénétra dans la grotte. Le brigand avait eu raison de parler de simplicité. Le « château » était une excavation assez vaste, éclairée par un trou dans la voûte naturelle, qui servait également de cheminée.

Gordon commença par offrir au prince des galettes et du lait caillé, et jamais le Prétendant n'avait goûté un aussi bon repas. Tandis qu'il se restaurait, les *outlaws*, à l'aide de plaids, lui confectionnaient, dans un coin de la caverne, une sorte de chambre où il put se reposer sur un lit d'herbes sèches.

Lorsque le prince s'éveilla, il eut l'impression d'un bruyant remue-ménage. Il sortit de son réduit et aperçut un pittoresque spectacle : au centre de la caverne, un grand feu était allumé, et sur ce feu cuisait un mouton entier.

— Votre Altesse a-t-elle bien dormi ? s'enquit le borgne quand parut Charles-Édouard. Le souper va être à point.

On mangea assis près du feu, et les larges tranches de mouton furent arrosées de rasades d'*a/e*.

Le maître du « château » faisait les honneurs du repas.

— Nous nous procurons les moutons dans un pâturage qui est sur le bord du lac. Le propriétaire appartient au clan d'Argyle et ne mérite aucune considération. Quant à l'*a/e* - je ne sais si Votre Altesse l'apprécie, mais, pour moi, je la

trouve buvable – nous nous fournissons chez un aubergiste qui est le plus fidèle soutien du roi George.

Un des brigands intervint. C'était celui qui avait pris livraison de la boisson :

— Cet aubergiste devient de moins en moins traitable. Je crois que, si nous continuons à nous servir chez lui, il nous faudra en venir à de regrettables extrémités.

— Paix, Blacky ! grogna Gordon. Tu ne sais donc pas que l'étiquette t'interdit de parler au prince sans qu'il t'interroge ?

Une semaine s'écoula, puis une seconde. Les *outlaws* entouraient le Prétendant de tout le respect imaginable. Ils s'ingéniaient à lui adoucir son séjour parmi eux. On lui apporta de bons bas de laine, de solides souliers, des plaids épais, un savon parfumé. Ses compagnons n'étaient pas oubliés dans la distribution de ces présents.

Un jour les brigands rentrèrent avec un paquet mystérieux. Ils le défirent dans la grotte et le prince vit trois paires de pistolets que Gordon remit à lui, à O'Neill et à Sullivan.

Ce dernier examina les armes et s'écria :

— Mais ce sont des pistolets anglais ! Voici la marque.

— Les pistolets anglais, déclara en se rengorgeant le chef, sont les meilleurs. Ceux-ci nous ont été offerts par trois officiers du roi George que nous avons rencontrés près du carn Odhan. Ils étaient pauvrement accompagnés.

Malgré tous ces agréments, le prince avait hâte de repartir. Il interrogeait Gordon, qui répliquait invariablement :

— Les Anglais forment une ligne qui nous sépare complètement du littoral.

Cependant un jour la réponse fut différente. Le borgne était revenu inquiet :

— Altesse, déclara-t-il, il est temps de partir. Des amis que nous avons dans les villages nous ont appris que les Anglais ont décidé de nous donner la chasse. C'est à nous qu'ils en veulent, car je ne pense pas qu'ils sachent que vous êtes dans la région. Il nous faut nous disperser et agir d'une manière dont ne sauraient s'accommoder des *gentlemen* qui n'ont pas été élevés dans la brousse. Si le projet ne devait être exécuté que par des Jaquettes rouges, vous pensez bien que nous en ririons ; malheureusement ils ont embauché des *highlanders* pour faire avec eux cette besogne.

— C'est une mauvaise nouvelle, prononça le Prétendant. Néanmoins nous ne pouvions toujours rester vos hôtes.

Il ajouta en riant :

— Nous aurions fini par nuire à votre industrie.

Jonny protesta :

— Oh ! Altesse ! pouvez-vous dire une semblable chose ! Votre présence nous a, au contraire, été bien favorable.

— Seriez-vous donc, mon ami Gordon, sur le chemin du repentir ?

— Ce n'est pas cela, riposta le chef, indigné. Depuis que vous avez daigné accepter de vivre parmi nous, nous avons eu plus de chance. Par respect, nous avons omis de vous tenir au courant de nos opérations, mais les voisins se sont aperçus qu'elles étaient florissantes.

Jonny Gordon escorta le prince et ses compagnons jusqu'à un certain lieu d'où ils pouvaient, sans se découvrir, embrasser une grande étendue de campagne. Il leur traça minutieusement un itinéraire discret qui les conduirait au bord de la mer, et il leur fit encore des recommandations sur la manière d'utiliser les cachettes naturelles.

Lorsque tout fut dit, le prince prit la main du brigand.

— Jonny Gordon, proféra-t-il, je vous remercie. Vous vous êtes conduit en gentleman. Il y a peu de chances pour que

je monte jamais sur le trône qui m'appartient et pour que je puisse vous prouver ma gratitude. Elle est inscrite dans le cœur d'un proscrit.

L'*outlaw*, les larmes aux yeux, vit s'éloigner les fugitifs. Longtemps, il regarda dans la direction de l'ouest. Enfin, avec un soupir, il se retourna et s'occupa de pourvoir à sa propre sécurité.

Disons en passant que Jonny Gordon vécut très vieux. Il ne tomba jamais entre les mains de la justice. Lorsqu'il ne fut plus en état d'exercer sa profession de bandit, il prit sa retraite à Édimbourg et se fit honnête homme. N'ayant pas amassé de fortune, il tirait ses ressources de la mendicité. On le connaissait dans la ville, et bien peu de passants refusaient leur obole à ce vieillard borgne, de fière mine, qui tendait la main. La main gauche ! Jamais il n'eût consenti à tendre la droite, qui avait été honorée par le contact de la paume du Prétendant.

Celui-ci, après sa séparation d'avec l'*outlaw*, suivit fidèlement le cheminement fixé. Malheureusement Gordon n'avait pas pu prévoir les mouvements des détachements anglais, si bien que les proscrits faillirent tomber dans un guêpier : un hameau qu'il leur avait indiqué comme sûr et où ils comptaient se ravitailler et se reposer en fin de journée était occupé par les Jaquettes rouges.

Il fallut rebrousser chemin, explorer d'autres sentiers. À voyager la nuit dans ce pays difficile où une solitude ressemble à une autre solitude, le prince et ses compagnons s'égarèrent à nouveau. Durant huit jours ils errèrent à l'aventure, couchant à la belle étoile, ne se soutenant que de baies sauvages. Chaque fois qu'un espoir renaissait, qu'ils croyaient trouver l'hospitalité dans une cabane écartée, ou bien la chaumière était aux mains des soldats ou des miliciens, ou bien elle était déserte et saccagée, et la pitoyable odyssee reprenait.

Ils arrivèrent ainsi au bord d'un lac ; ils espéraient pouvoir y pêcher quelques poissons. Tandis qu'ils délibéraient sur la manière d'opérer sans ligne ni filet, leurs sens, toujours en éveil, leur signalèrent l'approche d'un cheval au galop.

Vite ils se dissimulèrent dans un creux de rocher. Le cheval apparut à leur vue et son cavalier... son cavalier était une cavalière.

— Une femme ! murmura O'Neill. Elle aura peut-être pitié de nous.

— Et si c'est une Anglaise ? objecta Sullivan.

— C'est peu vraisemblable, intervint vivement le Prétendant. Une Anglaise ne serait pas ici toute seule. D'ailleurs, qui que ce soit, il faut tenter notre chance. Abordez-la, O'Neill, vous êtes, de nous trois, le plus présentable.

La cavalière passait devant la cachette des fugitifs. Lorsque O'Neill surgit brusquement devant elle, elle n'eut pas un geste d'appréhension, malgré l'aspect peu engageant de l'apparition. Les bons vêtements procurés par Gordon n'étaient plus que haillons, les cheveux du proscrit étaient embroussaillés, sa barbe longue ; sa claymore et ses pistolets lui donnaient l'air d'un parfait brigand, un brigand qui n'aurait pas réussi.

Il se posta au milieu du sentier et salua avec une grâce qui, dans ce lieu et avec cet accoutrement, pouvait être comique. L'écuyère arrêta son cheval. C'était une grande et mince jeune fille, très blonde, très souple, très jolie. Elle se pencha un peu vers O'Neill et demanda d'une voix tranquille :

— Que voulez-vous ?

— Madame, répliqua le jeune homme, je ne suis ni un mendiant, ni un bandit, je suis un officier qui, avec deux camarades, ai pu m'échapper du désastre de Culloden. Nous sommes traqués, perdus, affamés. Je n'attends de vous que

deux renseignements : Où sommes-nous ? Où sont les soldats anglais ? Je vous fais entière confiance, bien que je ne sache pas qui vous êtes et à quel parti vous appartenez.

— Monsieur, répliqua la jeune fille, vous avez raison de vous adresser à moi ; ma famille est totalement dévouée aux Stuarts. J'ai perdu un frère et plusieurs parents à Culloden, et je ferai l'impossible pour vous sauver.

Sans entendre les paroles échangées, mais voyant que la conversation paraissait être amicale, le prince et Sullivan se montrèrent à leur tour.

La vue de Charles-Édouard surprit la jeune fille. Cette physionomie ne lui semblait pas inconnue... Elle poussa une légère exclamation, sauta à bas de son cheval et se jeta aux pieds du prince.

— Je suis Flora Macdonald, dit-elle, j'ai eu l'honneur d'être présentée à Votre Altesse, à un bal, à Édimbourg.

Lointains souvenirs, et pourtant si proches ! Celui qu'alors on acclamait comme le régent du royaume était, aujourd'hui, un misérable sans pain et sans toit.

— Ce lac, expliqua miss Macdonald, est le loch Long, vous êtes à proximité des domaines de mon père. Vous pensez avec quelle joie il vous donnerait asile, mais son château est le dernier endroit où vous seriez en sécurité. Nous sommes naturellement suspects aux officiers du roi George. Constamment nous recevons la visite de détachements anglais qui fouillent tout. Les troupes ennemies sont tout près d'ici. Néanmoins fiez-vous à moi ; je connais admirablement le pays et je sais tel endroit où vous n'aurez rien à redouter.

Miss Macdonald conduisit le Prétendant dans une chaumière où il put se restaurer.

— Dès que la route sera libre, je viendrai vous chercher, dit-elle en s'en allant.

Elle tint parole. Trois jours plus tard, elle reparut. Cette fois, elle était vêtue en homme ; le kilt, le plaid et la toque, le fusil en bandoulière lui donnaient l'allure d'un crâne et juvénile chasseur.

— Je vous apporte de mauvaises nouvelles, déclara Flora. Les Anglais ont reçu des renforts. Ils savent probablement que vous êtes cachés dans ces parages, car ils organisent des battues. Il n'est pas un seul de ces Jaquettes rouges qui ne rêve de gagner les trente mille livres que vaut votre tête.

Le Prétendant articula fermement :

— Ils ne me prendront pas vivant.

— Ni vivant, ni autrement, riposta la jeune fille. Il y a non loin d'ici un marais, redouté même des gens du pays. Personne n'oserait s'y aventurer, car on ne le traverse que par un seul sentier qu'il faut connaître. Au surplus, une terreur superstitieuse en écarte les curieux. Le marais passe pour être hanté par des génies. J'en ai parlé à mon père ; il approuve mon plan.

L'endroit où miss Macdonald mena le prince était vraiment admirablement choisi ; une île au milieu d'un vaste marécage couvert de roseaux. Dans cette île une mesure abandonnée à demi écroulée ; mieux que rien cependant.

Dans cette retraite, les fugitifs étaient très à l'étroit. Ils ne devaient y demeurer qu'un ou deux jours. Une semaine passa. Les provisions que leur avait procurées miss Macdonald étaient épuisées. La famine les menaçait. Leur imagination se peuplait de fantômes, ils croyaient voir de toutes parts apparaître des êtres fantastiques, des gnomes, des génies, ceux dont la légende populaire peuplait le marais. Flora, leur bonne fée, les avait-elle abandonnés ? Avait-elle été arrêtée ? Chaque jour qui s'écoulait était un supplice. Pour comble de malheur, l'eau putride qui était leur seule boisson les avait rendus malades. Ils étaient sur le point de braver le danger de l'enlèvement, le risque de

tomber aux mains des Anglais. Tout leur paraissait préférable à cette mort lente au milieu de la solitude pestilentielle.

Un matin, enfin, surgit miss Macdonald. Elle avait repris les habits de son sexe et était chargée d'un ballot. Elle commença par en tirer quelques vivres, puis, quand les proscrits furent rassasiés, elle ouvrit à nouveau son paquet. Cette fois, elle exhiba une robe, un bonnet, un manteau.

— Que vient faire ici cet accoutrement féminin ? demanda en riant Charles-Édouard. Nous n'allons pas jouer la comédie.

— Il ne s'agit pas de comédie, répondit sérieusement miss Macdonald. Le district est entièrement cerné. Sans que vous le sachiez, vingt patrouilles sont passées à proximité de votre refuge, ces jours derniers. En venant ici plus tôt, je vous aurais trahis. Il est absolument impossible que le prince traverse les lignes sans être arrêté.

— Que faire ? demanda Sullivan.

— Il ne les traversera pas. J'ai bien le droit, je pense, de me faire accompagner par Betty, ma femme de chambre, ainsi qu'il convient à la fille de lord Macdonald.

— Et mes compagnons ? interrogea Charles-Édouard.

— Mon stratagème ne me permet malheureusement d'emmener que l'un d'entre vous.

— En ce cas, je refuse de partir, riposta le Prétendant. Ils ont risqué leur vie pour moi, je ne me sauverai pas en mettant la leur en péril.

— Altesse ! vous ne devez pas parler ainsi, s'écria la jeune fille. Vous ne vous appartenez pas à vous seul. L'Écosse aura encore besoin de vous. D'ailleurs leur cas n'est pas le même que le vôtre. J'ai apporté une petite somme d'argent que j'ai partagée en deux bourses. Cet argent, c'est mon père qui me l'a donné. Avec ce viatique, ces messieurs se tireront

d'affaire. Leur tête n'est pas mise à prix, et les soldats, contre une récompense, leur permettront de s'échapper.

— Non, miss Flora, je ne puis consentir à cela. Au moins tirons au sort. Celui que le hasard désignera profitera de la robe de Betty.

O'Neill et Sullivan saisirent leurs pistolets.

— Altesse, proféra O'Neill, nous ne vous avons jamais désobéi, mais, si vous ne consentez pas à ce que propose miss Macdonald, nous vous jurons que nous nous tuerons ici, sous vos yeux.

Devant cette menace, le Prétendant céda. Il endossa la toilette de la femme de chambre. Flora le coiffa de manière que l'on vît ses boucles sortir du bonnet. Il fut décidé que les deux compagnons de Charles-Édouard ne partiraient que le lendemain et que, en s'en allant, miss Macdonald ferait des marques de manière qu'ils ne puissent pas manquer le sentier.

La séparation fut déchirante entre ces trois hommes qui avaient si longtemps souffert ensemble. Miss Flora y coupa court :

— Allons, Betty, pas d'attendrissement !

Précédant le prince, elle quitta l'île.

À la limite du marécage, la jeune fille trouva son cheval qu'elle avait attaché dans un ravin.

— Altesse, vous monterez en croupe derrière moi et vous vous retiendrez à ma taille. Si nous croisons des soldats, affectez autant que possible d'avoir peur.

Miss Macdonald et le Prétendant s'en furent dans cet équipage. Ils devaient contourner le lac Long. Ils ne furent aucunement surpris, à la première cabane qu'ils rencontrèrent, d'être interpellés par des Anglais.

— Halte-là ! cria une sentinelle.

La cavalière obtempéra. Le commandant du poste, un tout jeune officier, vint à sa rencontre. Il se troubla à la vue

de cette jolie personne, mais demanda aussi sévèrement qu'il le put :

— Qui êtes-vous et que faites-vous toutes les deux à cheval dans cet endroit ?

— C'est plutôt à vous qu'il faudrait poser cette question, répliqua miss Flora avec hauteur ; je suis chez moi, tandis que vous devriez être de l'autre côté de la frontière.

— Nous n'avons pas le temps de discuter ces choses. Mon devoir est d'interroger tous ceux et toutes celles qui passent. Serait-ce un effet de votre bonté de me dire qui vous êtes ?

— Je me nomme miss Macdonald. Je suis la fille de lord Macdonald de Milton.

— Je connais lord Macdonald. J'ai... été reçu chez lui.

— Dites plutôt que vous êtes entré de force dans sa demeure pour la saccager. C'est ce que les Anglais appellent nous rendre visite.

— Ne vous fâchez pas, noble dame, répliqua l'officier, littéralement subjugué par le charme de Flora. Tout ceci est fort regrettable, et croyez bien que je préférerais boire tranquillement ma bière à Liverpool, où mon régiment tient garnison, plutôt que de traîner dans ce pays sauvage et peu engageant... du moins quand vous n'embellissez pas le paysage, conclut-il galamment.

— Je vous remercie de votre compliment, monsieur, rétorqua Miss Macdonald, un peu radoucie. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

— Non. Il me faut encore vous importuner d'une question.

— Laquelle ?

— N'auriez-vous pas rencontré Charles-Édouard Stuart, celui que l'on appelle le Prétendant ?

— Je n'ai pas rencontré Son Altesse Royale, riposta la jeune fille sèchement.

— Et vous ? demanda l'officier à la femme de chambre qui, agrippée à sa maîtresse, se tenait la tête basse.

Flora s'empressa de prendre la parole.

— C'est Betty, ma femme de chambre. Vous ne supposez pas qu'elle soit de l'intimité du prince ? Elle aurait pu le croiser vingt fois sans être plus avancée.

— Pourquoi ne répond-elle pas elle-même ?

— Je crois savoir qu'elle n'aime pas vos compatriotes.

— Bon, bon, grommela l'officier. Je devrais exiger d'elle une déclaration, mais, par égard pour vous, miss Macdonald, je n'insisterai pas.

— Alors, je suis libre ?

— Certainement, permettez seulement que, mon devoir accompli, je me présente à vous : enseigne Forster.

— Très bien, monsieur Forster. Heureuse de vous connaître, et je vous promets que, lorsque le Prétendant aura reconquis son trône, je vous recommanderai à lui.

Le cheval de Flora, vigoureusement éperonné, partit au galop si vivement que Betty, ou plutôt le prince Charles-Édouard, faillit être jeté par terre.

Le Prétendant n'en avait pas fini avec les contretemps. Il lui fallut encore se cacher durant plus d'une semaine, changeant presque chaque nuit de gîte, toujours conduit et ravitaillé par Miss Macdonald. Enfin elle parvint, le 10 septembre, à le faire embarquer au petit port d'Arisaig sur un bateau de Saint-Malo.

Lorsqu'elle avait négocié avec le capitaine breton, elle avait spécifié qu'il s'agissait de ramener en France sa femme de chambre française, dont le frère avait eu des démêlés avec les Anglais. Le Malouin, largement payé, n'en avait pas demandé davantage. Il fut néanmoins interloqué lorsque, au moment de la séparation, la jeune lady s'inclina profondément et baisa la main de sa camériste.

— Ces Écossais, dit-il à son timonier, ont de bien drôles de façons !



## XIII

### Un monstre du loch Ness



N a beaucoup parlé ces dernières années d'un monstre qui aurait hanté les parages du loch Ness, ce lac de vingt-quatre milles de long, qui, par un jeu de canaux, permet de traverser toute la largeur de l'Écosse presque en ligne droite.

Cet animal fantastique que l'on a abondamment décrit, et que d'ailleurs personne n'a vu, n'est pas sorti tout armé de ses dents et de ses griffes de l'imagination de quelques reporters. Il a eu des ancêtres, les uns légendaires, les autres...

Vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle, vivaient, non loin du Fort Augustus, un charmant petit village à l'extrémité du loch Ness, deux pêcheurs : Bob Kellog et Fred Bonnyrigg. Ils avaient un défaut dont ils n'étaient pas les seuls à être atteints. Ils étaient ivrognes. Leur penchant pour la bière et pour le gin les avait amenés à pratiquer la plus nonchalante paresse, de sorte que, petit à petit, ils abandonnaient leurs filets et leurs lignes, et que la disette s'installait à leur foyer.

Bob et Fred, amis d'enfance, associés de pêche - ils possédaient une barque en commun -, camarades de beuverie, logeaient dans deux chaumières contiguës.

Kellog avait une épouse qui se nommait Barbara, Bonnyrigg était l'heureux mari de Jane. Ces deux femmes

n'étaient pas de celles qui souffrent en silence l'inconduite de leur mari. Elles avaient longtemps toléré les stations à l'auberge, mais, quand elles virent que les libations compromettaient le bien-être des ménages, elles décidèrent d'y mettre fin par tous les moyens connus.

Elles allaient attendre Bob et Fred, à la porte de leur *public-house*(9) accoutumé et, lorsqu'ils en sortaient, elles les reconduisaient chez eux à grands coups de savate. Ils avaient beau changer leurs habitudes, adopter d'autres auberges, elles avaient vite fait de les retrouver.

Quelquefois, lasses d'attendre, Barbara et Jane n'hésitaient pas à faire irruption dans l'établissement, et cela pour le plus grand dommage de l'amour-propre de leurs époux.

En un mot comme en cent, Bob et Fred avaient épousé deux maîtresses femmes.

— Hélas ! gémissait Bob, nous étions bien plus heureux quand nous étions célibataires.

— Nous avons des femmes parfaites... laborieuses... attachées à leur maison...

— Soignant bien nos habits et notre linge, sachant accommoder la soupe au poisson...

— D'excellentes femmes, mais qui n'ont vraiment pas conscience qu'il faut à un homme, de temps en temps, un peu de distraction.

— Des femmes sans défaut, ce n'est pas toujours drôle.

— On aimerait avoir quelque chose à leur reprocher.

— Je n'ai d'autre grief contre Barbara que sa tendance peut-être excessive à ajouter foi à de vieux contes.

— Ah ! s'écria Fred, Barbara croit aux légendes du lac ?

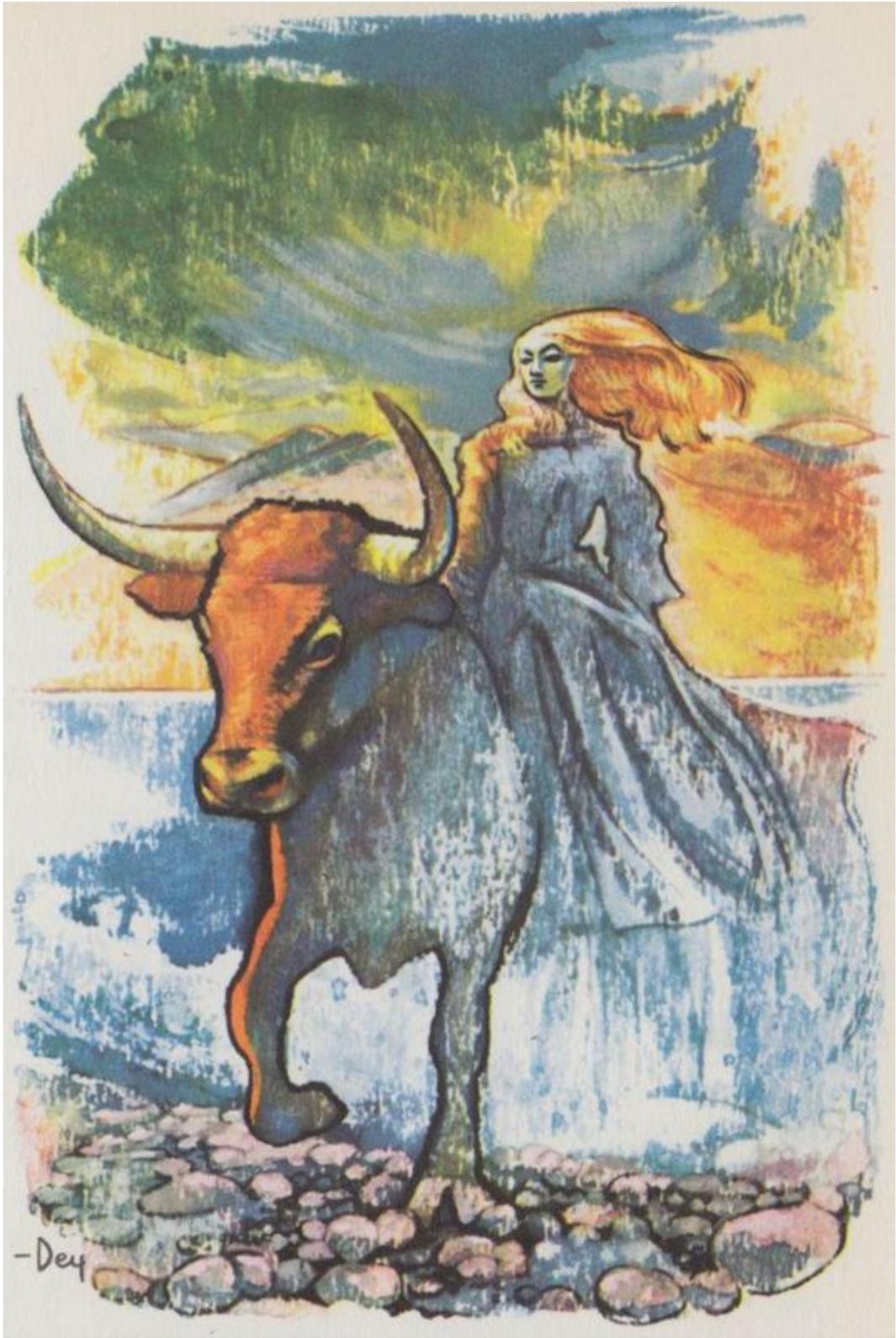
— Si elle y croit ! rétorqua Bob. Ce sont pour elle vérités d'Évangile.

— Jane est pareille. Vous la hacheriez en morceaux plutôt que de la faire douter de cette histoire de la sorcière Addiba

qui se rendrait certaines nuits au Sabbat, montée sur un animal fantastique, le taureau à queue de poisson.

— Barbara également. Il lui arrive, les soirs de grand vent, de me réveiller pour me dire qu'elle est certaine d'entendre mugir le monstre.

— Jane m'a affirmé, une nuit, que la sorcière, sur sa monture infernale, s'était arrêtée devant notre maison, et elle exigea que je récitasse avec elle la conjuration gaélique.



— Hum ! hum ! grogna Bob.

— Je pense comme vous, appuya Fred.

Pourquoi fallut-il qu'en cette soirée d'automne Mary, la femme du forgeron, vînt, tout essoufflée, annoncer à Jane Bonnyrigg que la sorcière et son taureau aquatique étaient dans les parages. Elle ne les avait pas vus, mais Tess lui avait affirmé que Peg avait entendu des mugissements furieux, qui ne ressemblaient aux cris d'aucun animal vivant.

Jane frappa à la porte de Barbara afin de lui faire part de la terrifiante nouvelle, et, lorsque Bob et Fred rentrèrent, ils trouvèrent des épouses beaucoup moins arrogantes que d'ordinaire et qui leur exposèrent leurs craintes en termes timides.

Ni Fred, ni Bob ne rirent, ce soir-là, des terreurs de leurs épouses. Tout au contraire, ils parurent soucieux.

— J'ai bien noté, déclara Fred, que le lac, aujourd'hui, n'avait pas son aspect quotidien.

— J'ai fait la même réflexion, approuva Bob.

— Il faudrait savoir si les autres pêcheurs ont remarqué la chose.

— En tout cas, il est indispensable de s'entendre avec eux sur les mesures à prendre. Nous ne pouvons laisser nos chères femmes exposées à être dévorées par le monstre.

Ni Jane, ni Barbara ne soulevèrent d'objection lorsque leurs maris partirent pour l'auberge. Tard dans la nuit ils rentrèrent. Ils ne furent traités ni d'ivrognes, ni de paresseux, ni de propres à rien, mais au contraire interrogés avidement.

— Nos amis, déclara Bob avec importance, sont plus ou moins au courant de l'apparition de la sorcière et du taureau à queue de poisson.

— Que comptent-ils faire ?

— On avait tout d’abord songé à organiser une vaste expédition, mais on y a renoncé. Le monstre est certainement malin, et il s’apercevrait que quelque chose se trame contre lui. Il ne se montrerait pas.

— Alors, on ne fera rien, gémit Barbara. Les hommes sont tous pareils, il n’y a pas plus poltron. Ah ! si les femmes avaient la force...

— Ne vous emportez pas, ma chérie. On a abandonné l’idée d’une offensive générale, mais en revanche on a chargé les deux habitants les plus courageux du village, et les plus habiles, de la mission d’exterminer l’animal fantastique. Sa capture n’est qu’une affaire de jours.

— Et qui sont ces valeureux individus ?

— Fred et moi, énonça Bob modestement.

Le même dialogue fut tenu dans la chaumière voisine entre Jane et Bonnyrigg.

À compter de cet instant, les nuits des deux amis furent bien remplies. Aussitôt le crépuscule, ils partaient pour la chasse et ils rentraient fort tard. En général, leur fatigue et les émotions ressenties au cours de l’affût étaient telles qu’ils flageolaient sur leurs jambes et qu’ils devaient faire la grasse matinée pour récupérer leurs forces.

Il était rare que la veillée se passât sans qu’ils eussent aperçu le taureau à queue de poisson. Jamais cependant ils n’avaient pu approcher suffisamment de lui pour lui porter un coup mortel.

Le cœur humain a tendance à se familiariser avec le danger. Le village commençait à s’assoupir dans une trompeuse sécurité, d’autant plus que, en dehors des deux héros, personne n’avait été témoin d’une quelconque manifestation de l’animal fantastique. Les premières nuits, il avait mugé ; cela, tout le monde l’avait entendu. Depuis, sa voix s’était tue.

Jane avait conseillé à Fred de renoncer à son expédition nocturne. Barbara avait suggéré la même chose à son époux. Les deux braves s'étaient naturellement récriés. Ils avaient une mission, ils la rempliraient jusqu'au bout. On commençait pourtant à les plaisanter dans le village, et ces plaisanteries étaient venues aux oreilles de Barbara et de Jane.

Tout allait finir par un retour à la normale, quand, un soir qu'il y avait clair de lune, Patrick, le fils du sacristain, vit distinctement, au bout d'un promontoire, le taureau à queue de poisson qui prenait ses ébats.

L'enfant appela. On accourut sur la berge. Il n'y avait pas d'erreur possible. C'était bien l'animal tel que le décrivait la légende. Il était bas sur l'eau, de forme oblongue ; si on ne voyait pas sa queue de poisson, on constatait l'existence de cet appendice par le bouillonnement de l'onde. Deux énormes cornes ornaient son front et se détachaient admirablement sur la surface du lac. On crut même distinguer ses dents redoutables et les écailles de fer dont son corps devait être protégé.

Après s'être agité un moment, le monstre disparut derrière les rochers.

Lorsque Fred et Bob rentrèrent au matin, fort las, ils furent l'objet des attentions les plus délicates de leurs épouses.

On ne se moquait plus, dans le village, des courageux pêcheurs. Les femmes leur vouaient une reconnaissance admirative, et, si parfois les hommes souriaient, ce ne pouvait être que par jalousie.

À se sacrifier ainsi pour la chose publique - on ne peut pas chasser le monstre la nuit et pêcher le jour - les affaires périclitaient. Il fallait bien permettre à Bob et à Fred de dormir le matin et encore de se reposer un peu durant l'après-midi. Sans hésiter, Barbara et Jane, en épouses dévouées, prirent la barque commune, les avirons et les

engins de pêche, et s'en allèrent sur le lac faire la besogne de leurs maris. Elles pouvaient ainsi subvenir aux besoins des ménages et même donner à Kellog et à Bonnyrigg un peu d'argent de poche, car on ne saurait, par les nuits humides, rester indéfiniment à l'affût, derrière des rochers, au bord de l'eau, sans se réchauffer avec un doigt d'alcool.

Chacun vantait ces femmes, et Bob et Fred n'étaient pas les derniers à leur accorder leur tribut de louanges.

— Croyez-en ma parole, nous avons là, Bob, de bonnes ménagères.

— Fred, je pense exactement comme vous.

Les deux compagnons disaient cela en quittant leurs chaumières, la nuit venue, et en se rendant là où ils avaient affaire.

Il est rare qu'en hiver, même à la pleine lune, les nuits sur le loch Ness soient claires. Lorsqu'il ne pleut pas, une brume enveloppe les objets et leur donne un aspect fantastique et irréel. C'est par un de ces soirs de brouillard que le village fut alarmé par une rumeur terrifiante. Les chiens s'étaient mis à aboyer, puis à hurler à la mort. Un ou deux villageois risquèrent la tête dehors. Ils ne remarquèrent rien d'anormal. Ils firent taire les gardiens à quatre pattes. Ceux-ci ne se tinrent pas pour battus et reprirent leur vacarme. Décidément il se passait quelque chose.

Nick, le charpentier, dont la vue était perçante, découvrit le premier la cause de cette alerte : sur le lac, à peine à cent yards de la berge, c'est-à-dire à la limite à laquelle l'œil pouvait percevoir les objets, la bête redoutable, le monstre effrayant, le taureau à la queue de poisson, en un mot, dressait sa silhouette aux cornes démesurées.

Afin de se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un mirage, Nick rentra chez lui et avala un grand verre de gin. Il ressortit, cette fois flanqué de son épouse. Le monstre s'était rapproché.

En un clin d'œil la localité entière fut sur pied. Barbara et Jane, averties par Peg, coururent à la berge. Lorsqu'elles virent le monstre, elles chancelèrent.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Jane, mon pauvre Fred !

— Infortuné Bob ! sanglota Barbara.

— Le taureau à la queue de poisson les aura dévorés, et maintenant il vient nous exterminer tous.

Les gens du village s'étaient armés, les uns portaient des épieux, d'autres des harpons, d'autres encore des fusils. L'animal fantastique s'avavançait toujours.

Nick, qui avait une vieille carabine à pierre, mit le monstre en joue. Il épaula, visant entre les deux cornes. Le coup partit. La bête maléfique avait-elle été touchée ? On ne pouvait pas le savoir ; elle n'eut pas un soubresaut, ne poussa pas un mugissement de douleur. Elle était plus effrayante encore dans son indifférence.

À son tour, le forgeron tira un coup de fusil sans plus de résultat.

Le monstre était tout près. Un jet de harpon aurait pu l'atteindre. Personne n'osa le geste. Avec un cri d'horreur, toute la population avait fui. Chacun était allé chercher un refuge dans sa maison, s'était solidement barricadé.

Une heure s'écoula dans le plus profond silence. Les chiens n'aboyaient plus. Chaque habitant se demandait si son voisin était encore en vie.

Doucement les volets s'écartèrent, des yeux avides explorèrent la nuit. Le taureau à queue de poisson était peut-être tapi derrière une hutte, une palissade, guettant sa proie. Nick, sa vieille carabine rechargée en bandoulière, une hache d'une main, un couteau de l'autre, se hasarda hors de sa demeure. Cet acte courageux eut des imitateurs. Un petit groupe d'hommes se forma.

Ce noyau de héros, s'épaulant les uns les autres, descendit sur la rive.

Sur un lit de cailloux et de sable, le taureau aquatique reposait. Il n'avait plus son aspect terrible, il était étalé de tout son long. On ne voyait ni ses pattes aux griffes d'acier, ni son armure d'écailles de fer. Il gisait débonnaire et piteux. Sa queue de poisson était agitée faiblement par le remous du lac.

Par prudence et parce que rien n'est plus terrible que le réveil d'un monstre, Nick et deux de ses amis déchargèrent leurs armes sur l'animal fantastique, en pleine tête. Une des cornes tomba. Le taureau à queue de poisson ne bougea pas.

Alors, en une ruée sauvage, les hommes se précipitèrent en avant ; ils lardèrent le monstre de leurs harpons, le frappèrent de leurs haches, le fêrèrent de coups de couteau. Le sang ne jaillit pas. L'animal ne fit pas un mouvement de défense, et pour cause...

À la lueur des falots qui avaient été apportés, on s'aperçut que le taureau à queue de poisson n'était qu'un tronc d'arbre, que sa peau était faite d'une sorte de bâche et que des cornes de bœuf avaient été plantées sur une tête grossièrement peinte et bourrée d'étoupe.

Tandis que tout le village faisait cette extraordinaire découverte, Bob et Fred étaient paisiblement attablés chez Ben, un cabaretier, dont la hutte misérable se trouvait à un demi-mille de la localité, où il s'était établi pour être à la portée des carriers qui extrayaient de la pierre à cet endroit. C'est là que toutes les nuits, les deux braves, sous prétexte de chasser le monstre, se délectaient de bière, de whisky et de gin ; ils n'avaient jamais pensé que leur tarasque pût rompre ses amarres.

Leur retour, au matin, fut tout autre chose qu'un triomphe, et, depuis ce temps, quand un homme s'attarde trop longtemps à l'auberge, sa femme ne manque pas de dire : « Il est allé tuer le taureau à la queue de poisson. »



## XIV Le poignard de jade



DEPUIS plusieurs jours, la pluie tombait sans discontinuer sur la petite ville de Kirkwall, l'ancienne capitale de l'archipel des Orcades, cette poussière d'îles qui se trouve à la pointe septentrionale de l'Écosse.

Mainland, l'île où est situé Kirkwall, est ce que vous pouvez imaginer de plus désolé lorsque vient l'automne. Point de colline, presque pas de végétation ; des rochers, des petits murs de pierre

sèche séparant les minuscules lopins de terre arable, et puis la pluie, toujours la pluie qui tombe, tenace, infatigable. De temps en temps une rafale fait tourbillonner les gouttes d'eau. Cette diversion momentanée prend les allures d'un petit événement.

Il pleuvait donc à Kirkwall, et nous étions entrés chez Tom Higgins, dans l'épicerie qui était également débit de boissons. Un verre d'alcool est nécessaire parfois pour combattre l'humidité ; sinon elle vous atteindrait le cœur.

On ne buvait pas dans la boutique. C'eût été contraire aux lois, d'autant plus que les boissons qu'offrait l'épicier-cabaretier étaient de celles dont on a négligé de payer ces droits auxquels les gouvernements de tous les pays du monde attachent une grande importance ; il fallait, pour être servi, pénétrer dans une arrière-salle, sur la porte de

laquelle était inscrit le mot *Private*. Ce mot était la formule tutélaire. Les gens qui franchissaient cette porte étaient considérés non plus comme des clients, mais comme des amis.

La salle privée de Tom Higgins n'avait rien de somptueux. Elle était minuscule, occupée en son centre par une table entourée de quelques chaises. Sur les murs au papier fatigué, on voyait quelques vieilles photographies effacées et un grand dessin en couleurs, représentant, de façon assez grossière, un voilier. Sous le dessin, on lisait le nom du bateau ; *Dancing-Mary*.

Point d'autres ornements. Si, pourtant, dans un coin, nous avions aperçu, pendu au mur, un couteau, un poignard de forme assez curieuse avec un manche de jade.

Tom Higgins, qui était un très vieil homme, grognon et maussade, nous vit en contemplation devant cette arme, et cela ne parut pas lui faire plaisir.

- Votre whisky est versé, dit-il en bougonnant.
- Vous en prendrez bien un verre avec nous ?
- Pour ne pas vous désobliger.

Ce ne fut qu'au troisième whisky que nous pûmes obtenir l'histoire du poignard de jade.

— C'était au temps de notre bien-aimée reine Victoria. J'étais tout jeune, je venais de perdre mon père et j'avais pris le commandement de la *Dancing-Mary* que vous voyez là. Vous pouvez juger que c'était un joli brin de *schooner*. Quatre-vingts tonneaux, un moteur auxiliaire, huit hommes d'équipage, des gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux : quatre Écossais, trois Danois, un Norvégien.

« Ce dernier, Karl Ström, était un véritable homme de mer. Il avait été le bras droit de mon père. Il me servait de second et aussi un peu de mentor, car il n'est pas toujours facile, quand on a vingt-cinq ans, de commander à des gars qui ont le double de votre âge et qui ne redoutent pas plus

l'Éternel que l'Autre. Des gens qui avaient bourlingué sur tous les océans et connu tout ce qu'un marin peut connaître.

« Vous voulez savoir ce que nous faisons et à quel genre de trafic se livrait la *Dancing-Mary*. Si on vous le demande, vous direz que vous l'ignorez. Cela ne regarde personne, et, s'il plaît à un capitaine de *schooner* d'emporter certaines marchandises que les acheteurs étrangers apprécient, surtout lorsqu'elles sont exemptes de droits d'entrée, c'est affaire entre lui et la douane.

« Un soir, il faisait un temps épouvantable – vous savez ce que cela signifie dans nos parages –, nous rentrions à Stromness, le petit port à quatorze milles d'ici, dont la rade est bien abritée. Comme le jour tombait, nous aperçûmes devant nous un *sloop* qui paraissait être en mauvaise posture. Il donnait terriblement de la bande à tribord. Son bordage était presque au ras du flot, et si le vent était venu de ce côté il eût été englouti.

« Je lui fis les signaux réglementaires pour lui offrir du secours. Je ne reçus pas de réponse. J'étais intrigué. L'endroit était particulièrement dangereux. La houle cependant s'était un peu calmée et je résolus de m'approcher pour voir ce qu'il en était. Karl n'était pas de cet avis.

« — Nous risquons gros. J'ai l'impression que le *sloop* a donné sur un récif. Ce coin est semé de brisants. Mieux vaut ne pas sortir du chenal.

« J'étais trop curieux pour me rendre à ces conseils de prudence. Je fis avancer la *Dancing-Mary* avec les plus grandes précautions.

« À la longue-vue, je crus reconnaître que le bateau était désert. En ce cas, il constituait une épave appartenant en partie à qui s'en emparerait. La cupidité s'ajouta à ma curiosité et donna de la hardiesse à mon équipage. Seul Karl continuait à désapprouver la tentative d'abordage.

« À l'allure la plus réduite que pouvait donner notre moteur auxiliaire, nous passâmes derrière le voilier et nous vîmes son nom peint sur le tableau de poupe : *The Red Devil*(**10**). L'indication du port d'attache était effacée.

« Je ne remarquai pas alors, et j'en fis depuis la réflexion, que l'attitude de Karl se modifia. Il ne parlait plus d'abandonner le *sloop* à son sort. Plus âprement que nous tous, il en scrutait le moindre détail.

« — Écoutez, capitaine, me dit-il enfin, il est impossible d'aborder cette carcasse. Le mieux serait de mettre une chaloupe à l'eau. Vous, moi et deux hommes, nous la monterions. C'est bien assez pour reconnaître l'épave et assurer en tant que de besoin notre droit de prise.

« Je me rangeai à cet avis, la mer était forte, sans excès. Nous n'étions pas de ceux que quelques vagues effraient. Nous mîmes plus longtemps que nous ne l'avions supposé pour rallier le *sloop*, et il faisait assez obscur quand nous parvînmes à nous hisser sur son pont.

« Nos prévisions étaient justes : pas une âme à bord ; les portemanteaux se balançaient vides de leurs chaloupes de sauvetage ; le silence.

« Le plancher, fortement incliné, était constamment balayé par des embruns ou des paquets de mer. On avait beaucoup de peine à s'y tenir debout. Pourtant la carcasse ne répondait aux vagues que par des frémissements et des soubresauts, ce qui nous fit conclure qu'elle était échouée et clouée sur un récif.

« Notre premier soin fut d'explorer la chambre du capitaine où devaient se trouver les documents du bord et où nous serions renseignés sur l'état civil du voilier. Il est naturel que la cabine d'un capitaine qui a dû abandonner son navire désarmé soit en désordre, surtout quand elle penche à près de 45°, mais celle-ci défiait l'imagination. Des cartes, des instruments de navigation, des armes traînaient partout, ainsi que des vêtements de marin, un vieux surôit,

un costume civil. Il y avait également, chose plus singulière, des robes de femme. Un tiroir entr'ouvert en laissait échapper. Elles appartenaient vraisemblablement à une femme jeune, car c'étaient des toilettes claires. Quelques-unes étaient en soie. Je ne suis pas connaisseur en modes, tout de même assez pour juger que ces chiffons-là n'étaient pas destinés à être admirés à Kirkwall ou à Stromness.

« Karl, que je ne savais pas si entiché de frivolités, fouillait parmi les jupes, les corsages, examinait le linge. J'allais lui demander s'il trouvait un indice quelconque, une adresse de couturière, un chiffre, quand mon attention fut attirée par deux objets qui se trouvaient sur la couchette et qui avaient glissé le long de la paroi. Un de ces objets était une Bible, l'autre ce poignard au manche de jade que vous venez de considérer. Je pris l'arme dans la main et je m'aperçus qu'elle était maculée de sang. Non pas de sang frais... Le meurtre - j'eus tout de suite l'idée d'un meurtre - pouvait remonter à deux ou trois jours. Je passai le couteau à Karl et je m'emparai de la Bible.

« C'était un livre très simple, de ceux que distribuaient les sociétés évangéliques, par conséquent on n'en pouvait pas inférer grand-chose. J'ouvris le volume et je lus, griffonnés d'une main tremblante, ces mots :

« Qui a frappé par le fer périra par le fer. »

« Il y avait là des faits véritablement troublants. Ce navire déserté, la preuve qu'une femme élégante, et probablement jeune, avait été embarquée sur le *sloop*, ce couteau taché de sang, cette Bible à l'inscription menaçante, tout cela créait une atmosphère d'angoisse à laquelle je n'étais pas insensible.

« Je continuai l'exploration du bateau. Le poste d'équipage n'était pas particulièrement en désordre. Les hommes, une dizaine à en juger par les cadres, avaient emporté leur sac. Je passai ensuite à la cargaison.

« La lueur du falot, que nous avions allumé pour descendre dans l'entrepont, me permit de constater que celle-ci était composée de ballots de drap et de tonneaux de salaison ; je m'aperçus, en les examinant de près, que les étiquettes étaient falsifiées. Le capitaine du *sloop* faisait le même métier que moi.

« Je me retournai pour en faire la remarque à Karl, mais Karl n'était pas là.

« Impossible de pousser plus avant, les cales étaient noyées. Je songeai que la prise était belle, quoique bien difficile à ramener.

« En montant sur le pont, je trouvai mon second qui s'apprêtait à me rejoindre. Il me dit négligemment :

« — Je viens de la cambuse. Ils étaient approvisionnés pour un long voyage.

« — Avant de partir, lui dis-je, il faut que nous regardions encore dans la chambre du capitaine et que nous emportions les pièces à conviction. Il y a eu crime à bord, c'est évident. Si aucune plainte n'est portée, nous n'avons pas à nous en mêler, mais, s'il y a une enquête, il est toujours plus sain de pouvoir répondre.

« Nous rentrâmes dans la cabine. Je voulus prendre la Bible et le couteau. Ils avaient disparu.

« — Voilà qui est étrange, dis-je à Karl qui m'avait suivi.

« — Très étrange, répliqua-t-il.

« Nous fouillâmes consciencieusement la chambre du capitaine sans retrouver l'arme ni le livre, et d'ailleurs sans pouvoir mettre la main sur aucun des papiers de navigabilité du navire.

« Je commençai à m'énerver et je m'écriai :

« — Quelqu'un se cache à bord !

« — C'est peu probable, émit Karl de sa voix la plus calme. Vous avez visité le poste et l'entrepont, et moi la cambuse, et nous n'avons trouvé personne.

« — La Bible et le poignard ne se sont pas envolés, maugréai-je.

« J'ordonnai une nouvelle inspection du bâtiment.

« Les hommes n'y apportaient aucune ardeur ; on eût dit qu'ils redoutaient de découvrir ce qu'ils cherchaient.

« Nous nous trouvâmes tous les quatre sur le pont, qui me parut plus incliné que lors de notre arrivée. Le *sloop* avait accentué sa gîte. L'obscurité était à peu près complète. Une courte houle se souleva, secouant l'épave qui grinçait sur le récif qui la soutenait.

« — Nous ferions bien de ne pas nous attarder, conseilla Karl. La carcasse pourrait bien couler.

« Nous eûmes quelque peine à rentrer à bord de la *Dancing-Mary*.

« Tandis que nous prenions nos dispositions pour rallier le chenal qui, au milieu des récifs, nous ramenait à Stromness, un des matelots cria :

« — Capitaine, regardez votre prise.

« Dans le crépuscule, je vis le *Red Devil* qui lentement tournait sur lui-même et qui, tête la première, s'abîmait dans les flots.

« Longtemps, malgré l'existence dangereuse et absorbante que je menais, je fus hanté par le souvenir du navire abandonné, emportant dans ses flancs le secret d'un crime.

« Vers cette époque, les différentes nations d'Europe avaient eu la bonne idée, pour nous donner du travail, d'augmenter leurs droits de douane. Elles n'y avaient peut-être pas procédé uniquement dans ce but, mais nous y trouvions un large profit. Aussi ne nous attardions-nous pas dans les ports. Dès que nous rentrions d'une expédition, nos fournisseurs refaisaient le chargement, et en route.

« Près de deux ans avaient passé depuis ma rencontre avec le *Red Devil*. Il avait fallu donner quelques soins à la

*Dancing-Mary*, c'est pourquoi nous avons fait une plus longue escale *at home*. En ce temps-là, je ne pouvais pas rester en place ; n'étant pas marié, je n'avais pas de maison où passer mes soirées et, lorsque j'avais assez visité les auberges, je me promenais dans la campagne. Vous me direz, messieurs, que la campagne de Mainland n'est pas propre à encourager les flâneries nocturnes. Je suis de votre avis. Et maintenant je leur préfère un tête-à-tête avec une bouteille de whisky.

« Je me dirigeais presque toujours du côté des pierres levées de Stennes. Vous les connaissez naturellement. Non ? Eh bien ! il faudra les voir. Ce sont deux groupes de grandes dalles dressées tout droit, des blocs plus hauts que moi. Un des groupes est en forme de cercle, l'autre de demi-cercle. On dit que, dans les temps anciens, quand les îles appartenaient aux Scandinaves, le premier était une sorte de temple consacré au soleil, tandis que le second était le sanctuaire de la déesse de la nuit. Je vous raconte cela parce qu'on me l'a raconté à moi-même, mais naturellement je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que ces pierres de granit rouge vous ont sous la lune un curieux aspect. Je vous confierai également que ce n'est pas le pittoresque qui me faisait choisir ce but de promenade.

« Une de ces grandes pierres est percée en son milieu d'une sorte de trou rond, et une vieille coutume du pays veut que les jeunes gens viennent se fiancer en se donnant la main à travers cet orifice. Le manège des amoureux est amusant. Au moment de prendre l'engagement solennel, il y en a généralement un des deux qui hésite, et c'est, le plus souvent, le garçon.

« Un soir de mai, j'allai visiter les pierres levées pour la dernière fois. La *Dancing-Mary* était en état et on allait procéder au chargement. J'espérais appareiller à la fin de la semaine. Il y avait un beau clair de lune, et je pensais qu'il y

aurait bien un couple qui profiterait de la circonstance pour s'y donner rendez-vous.

« Je m'approchai des pierres, sans faire de bruit, afin de ne pas effaroucher les pèlerins possibles. L'endroit était désert. J'étais peut-être en avance. J'allai donc me tapir derrière un des blocs tout près de la pierre percée. En passant derrière celle-ci, je trébuchai. Mon pied venait de heurter un obstacle. Je regardai à terre et je vis un homme étendu. Je me penchai : l'homme était mort.

« Son trépas ne devait pas remonter à longtemps, car le corps n'était pas encore rigide.

« Autant que j'en pouvais juger, à la clarté indécise de la lune, je me trouvais en présence d'un marin, vraisemblablement un officier de marine marchande. Il portait une grosse veste de laine avec un bout de galon sur ses manches, un pantalon de serge et était chaussé de solides brodequins. Je notai qu'il avait un col propre et une cravate neuve. Sa casquette, une casquette marine à torsade dorée, gisait à côté de lui. Ses cheveux très blonds, presque blancs sous la lumière froide, ses favoris clairs pouvaient le faire prendre pour un Suédois ou un Norvégien. Une mort accidentelle ou un crime ? Je retournai le cadavre. Dans son dos, entre les deux épaules, était planté un couteau, et, ce couteau, je le connaissais ! Il ne devait pas y en avoir plusieurs pareils, c'était le poignard au manche de jade que j'avais vu sur le *Red Devil*.

« Je ne conseillerai jamais à un honnête homme de demeurer trop longtemps la nuit auprès d'un individu assassiné. Il risque de s'attirer les pires ennuis. Je replaçai donc le corps sur le dos comme je l'avais trouvé et je partis à grandes enjambées avertir la police locale. Mais auparavant je passai à la maison qu'habitait Karl pour lui raconter la chose et le prier de m'accompagner.

« Karl n'était pas chez lui. J'eus beau frapper longuement à sa porte, on ne répondit pas ; il avait le sommeil léger,

mon insistance l'aurait éveillé. Je me privai donc de sa compagnie et j'allai en grommelant au poste.

« Quand le policeman de garde entendit qu'il s'agissait d'un meurtre, il éveilla l'inspecteur. Devant lui, je fis ma déposition complète. On attela une carriole, car les gens de la police n'aiment pas se fatiguer, et la voiture devait servir à ramener le mort.

« — Tenez, le voilà, dis-je en arrivant près de la pierre percée.

« — Bien, prononça l'inspecteur ; vous ne l'avez pas déplacé ?

« — Non, monsieur. C'est-à-dire que je l'ai retourné pour voir ce qu'il avait. C'est ainsi que j'ai découvert le couteau, mais je l'ai remis exactement comme je l'avais aperçu.

« — Vous affirmez qu'il était bien dans cette position ?

« — Absolument.

« L'inspecteur et le policeman se livrèrent à quelques constatations, puis, comme je l'avais fait moi-même, ils retournèrent le cadavre.

« Le couteau n'était plus dans la plaie !

« Cette histoire me valut des ennuis sans nombre. Je dus retarder de quinze jours mon départ. On mena sur moi enquête sur enquête. On se préoccupa de la nature de mon commerce, ce qui ne m'était pas agréable. Il me fallut subir plusieurs interrogatoires jusqu'à ce que la police comprît enfin la raison pour laquelle je me promenais la nuit du côté des pierres levées.

« Le *coroner* ne parvenait pas à se convaincre qu'un homme peut flâner pour le plaisir de flâner.

« J'en voulais à Karl de ne pas m'avoir assisté au milieu de mes désagréments. C'était pourtant son droit de ne pas être chez lui. Enfin un verdict fut rendu de meurtre par inconnu et je pus reprendre la mer.

« À cinquante ans, j'avais réalisé une petite fortune suffisante pour me permettre de m'établir à terre. C'est ce que je fis, et j'achetai cette épicerie.

« J'étais ici depuis quelques mois quand je reçus un message de Karl me suppliant de me rendre en hâte à Stromness, où il s'était retiré. Il avait vingt ans de plus que moi et pouvait bien prétendre au repos. Le message me disait qu'il allait mourir.

« Tout le long de la route, entre Kirkwall et Stromness, dans une mauvaise patache, je me remémorais mes souvenirs communs avec Karl. Il m'avait fidèlement secondé jusqu'au jour où j'avais vendu la *Dancing-Mary*.

« Ce guide de ma jeunesse avait été un lieutenant discipliné lorsque j'eus acquis l'expérience du commandement. Un ami ? Oui, si l'on entend par le mot « ami » quelqu'un sur lequel on peut entièrement compter. Non, si l'on considère que l'amitié entraîne la compréhension mutuelle. Si je n'avais pas de secret pour Karl, de son côté il ne m'avait jamais révélé quoi que ce fut le concernant en dehors du service. Je connaissais sa nationalité et son âge par le rôle de l'équipage. J'ignorais s'il avait des parents, des affections, un *home* en dehors de la chambre qu'il louait à Stromness. Il avait demandé à ce que je fusse présent à son heure dernière, c'est donc qu'il avait gardé un sentiment d'attachement à son capitaine.

« Je trouvai Karl très affaibli, mais conservant encore sa parfaite lucidité. Il y avait auprès de lui pour le soigner sa logeuse, une vieille femme remuante et bourdonnante. Ma vue parut faire plaisir au mourant. Il me sourit. J'avais bien rarement vu Karl sourire.

« Il dit à la logeuse :

« — Mistress Bell, je voudrais que vous me laissiez un instant seul avec le capitaine.

« La femme partit en grognant.

« — Tom, me dit-il, lorsque je fus assis à son chevet - c'était la première fois depuis que j'avais pris le commandement de la *Dancing-Mary* qu'il m'appelait par mon prénom -, Tom, je dois, avant de partir pour la navigation dont on ne revient pas, vous faire une confession.

« — Je vous écoute, Karl, si cela peut soulager votre conscience.

« — Oh ! ma conscience ne me reproche rien, mais il y a un secret que je ne voudrais pas tout de même être seul à porter devant Old Nick(11). Tom, j'ai perdu mes parents lorsque j'avais dix-huit ans. Ils ne me laissent aucun héritage, qu'une petite sœur, Marfa, de seize ans plus jeune que moi. Je l'aimais tendrement. Je fis mon possible pour l'élever. Quand elle fut en âge de recevoir de l'instruction, je la plaçai dans un pensionnat à Bergen, notre ville natale. C'était un bon pensionnat, fréquenté par les enfants des meilleures familles.

« L'éducation dans ces maisons coûte cher. Pour subvenir à ces frais je m'embarquai, c'était le seul métier que j'étais apte à faire - je suis d'une famille de marins. Je naviguai sous le commandement de plusieurs patrons ; enfin je trouvai un bon engagement chez votre père. Je crois l'avoir bien servi, comme je vous ai bien servi vous-même.

« — Je l'affirme, Karl.

« — Je pouvais régulièrement payer la pension de Marfa. Je recevais d'elle des nouvelles. J'étais heureux de constater ses progrès par ses lettres. J'en étais fier. Je n'en parlais à personne, mais je les enfermais précieusement dans un coffret au fond de mon sac.

« — Je vous écoute, Karl.

« — Marfa devint une jeune fille. Je songeai qu'il me faudrait m'occuper de la marier. Je pensai même quitter pour cela la *Dancing-Mary*. J'en ai parlé à votre père.

« — Je lui ai entendu dire en effet que vous aviez l'intention de vous en aller, et il en était chagrin.

« — Je n'eus pas à le faire. Les jeunes filles n'ont besoin de personne pour donner leur cœur. Le sien, elle le donna à un de nos compatriotes, un capitaine marchand qui se nommait Érick Jansen.

« Autant que je pouvais le savoir d'après ses lettres et d'après celles de ses éducatrices, ma sœur était une enfant très douce et en même temps très gaie, très enjouée et fort jolie. Tous les ans elle m'envoyait sa photographie. Par contre, je n'eus que de mauvais renseignements sur Jansen. Il paraît qu'il buvait, qu'il était batailleur et brutal. Je l'écrivis à Marfa. Bien entendu, elle ne tint aucun compte de mes conseils et elle épousa Érick. »

« Fatigué, le mourant s'arrêta quelques instants et il reprit plus vite, comme s'il craignait de n'avoir pas le temps d'achever ses confidences.

« — Les premières nouvelles que je reçus de ma sœur après son mariage laissaient supposer que mon beau-frère avait changé de conduite. Marfa me disait qu'elle était très heureuse, que son mari la gâtait. Elle m'énumérait les cadeaux qu'il lui faisait, les toilettes qu'il lui offrait. Bientôt, les lettres plus espacées et datées de différents pays m'apprirent que ma sœur s'était embarquée à bord du bateau de son époux. Elle en était ravie. Elle faisait de beaux voyages. Aux escales, dans des grands ports du continent, elle montrait ses toilettes. Elle était partout choyée, fêtée.

« Ce bonheur ne dura pas longtemps. Des plaintes discrètes se glissaient dans ses récits. Ensuite, elle m'écrivit plus rarement. Érick – elle ne le mentionna pas, mais je le compris – s'était remis à boire. Il la bousculait, l'injuriait ; puis il la battit. Ce jour-là, je lui envoyai une longue missive où je lui conseillai de retourner à Bergen. J'avais peur de ce qui la menaçait, livrée sans défense à la merci d'une brute.

Le seul résultat que j'obtins fut de ne plus avoir de ses nouvelles pendant six mois.

« Quand j'en reçus enfin, ce n'était plus qu'une longue lamentation. Marfa était très malheureuse. Mes pires prévisions étaient dépassées. Sa vie à bord était un enfer. Les scènes succédaient aux scènes. « Je crains qu'il ne me tue », disait-elle.

« Que pouvais-je faire ? Poursuivre Érick Jansen ? Lui arracher ma sœur... Impossible. Si son port d'attache officiel était Bergen, ses voyages l'amenaient dans tous les coins des mers du Nord. Ils étaient toujours clandestins. Je comptais sur l'occasion de tomber sur lui. Alors j'agirais.

« Cette occasion, je l'ai rencontrée. Le sloop *The Red Devil* était son navire. Quand nous sommes montés à bord, il n'y était plus. Nous étions arrivés trop tard. Les robes trouvées dans la chambre du capitaine étaient les robes de Marfa, ses toilettes qu'elle m'avait décrites avec tant de plaisir. Aurais-je conservé un doute qu'il se serait dissipé : les mots que vous avez lus sur la Bible étaient tracés de sa main. Le poignard avait été trempé dans le sang de ma sœur. C'est moi qui ai fait disparaître la Bible et le couteau pendant que vous visitiez le bateau. J'avais besoin de cette arme ; j'ai également subtilisé les papiers du bord. »

« Le second drame s'imposa aussitôt à mon esprit. Je balbutiai :

« — Ainsi l'homme des pierres levées...

« — C'était Érick. Il se trouvait à Stromness sous un faux nom. Ses allures étranges, des propos prononcés dans l'ivresse m'inspirèrent des soupçons. Un soir, sur la table d'une auberge, je laissai comme par inadvertance traîner la Bible trouvée sur le *Red Devil*. Il l'ouvrit, reconnut l'écriture de sa femme. Le forban, tout endurci qu'il était, changea de couleur. J'avais la certitude de tenir devant moi l'assassin de Marfa.

« Justement il était en train de courtiser une jeune fille qui habitait Stromness, Anna Perkins, une Anglaise. Je m'arrangeai pour faire la connaissance de cette Anna, je lui persuadai que les seules fiançailles solides, selon les superstitions locales, étaient celles qui se scellaient à travers la pierre percée. Elle importuna tellement Érick qu'il consentit à satisfaire son caprice. Je l'attendis aux pierres levées avec le poignard au manche de jade, après avoir eu soin de prévenir secrètement l'Anglaise que le rendez-vous était contremandé...

« Vous savez le reste. J'étais caché derrière un bloc, je vous ai vu retourner le cadavre. Pendant que vous alliez chercher la police, j'ai repris le couteau... à titre de souvenir. Le voici.

« De sous ses draps, Karl sortit le poignard et il murmura faiblement :

« Gardez-le en mémoire de moi. C'est le bien le plus précieux que je possède.

« Voilà, messieurs, l'histoire de ce couteau. Vous voyez qu'il n'est pas bon que je la raconte à tout le monde. »

## XV

### Un air de cornemuse



Le club où le major Duncan R.K. Gordon nous recevait était situé dans la High-Street d'Édimbourg, cette très belle rue dont les Écossais sont justement fiers, et qui leur fait dire que si Paris possédait une artère équivalente à celle-ci, ce serait une admirable cité.

Des fenêtres du club on voyait le château, imposante citadelle construite sur un rocher dominant la ville et qui est comme l'Acropole guerrière de la rude Athènes du Nord. Le château où se déroulèrent tant d'épisodes tragiques de l'histoire d'Écosse, qui fut pris et repris, autour duquel coula tant de sang, est maintenant converti en caserne. Sur son esplanade les régiments font l'exercice. C'est là que l'on passe les revues de ces belles unités écossaises qui ont conservé les mâles traditions de leurs ancêtres.

Le major Duncan R.K. Gordon nous confiait, après avoir en quelques mots résumé les fastes du château :

— Un détachement des Royal Scotch Fusiliers, où j'avais l'honneur de commander avant la guerre en qualité de capitaine, était caserné là-haut. Ah ! le beau régiment ! Il n'y en avait pas un autre parmi les troupes d'Écosse qui possédât d'aussi bons bag-pipers.

Les bag-pipers sont les joueurs de cornemuse(12), l'instrument national des Écossais, que les régiments de montagnards ont conservé.

— Mes bag-pipers ! Trois d'entre eux surtout...

Nous n'eûmes pas de peine à obtenir du major qu'il voulût bien nous raconter l'histoire de ces trois hommes.

— Ils s'appelaient Dick Lauder, Patrick Abercomby et Morgan Philipps. Ils étaient tous trois natifs du Sutherland, le comté le plus septentrional de l'Écosse, une région aride, montagneuse, pauvre. Ils appartenaient à deux villages voisins. Dick et Patrick étaient de Lairg ; Morgan, de Crow. Ces deux hameaux, car il est plus juste de les qualifier de hameaux que de villages, ne sont pas éloignés de plus d'un mille l'un de l'autre, et pourtant un abîme séparait Dick et Patrick de Morgan. Haine de clocher, question d'héritage, rivalité personnelle ? Impossible de le savoir.

« C'était surtout Dick que Morgan détestait. Et, s'il englobait Patrick dans son ressentiment, c'est que Patrick aimait Dick comme un frère.

« Ces trois hommes étaient casernés au château avec le détachement que je commandais. Constamment Morgan et Dick en venaient aux mains, surtout le dimanche soir quand l'*ale* ou le *brandy* avaient surexcité les esprits. Il était rare que le lundi matin, dans son rapport, le sous-officier de service n'eût pas à me rendre compte de quelque épisode d'une querelle devenue légendaire. Vingt fois j'avais fait comparaître devant moi les coupables, je les avais sermonnés, menacés, punis, je leur avais demandé la cause de leur inimitié. Dick, qui était un garçon jovial, ouvert, communicatif, volontiers bavard, changeait subitement dès que j'abordais cette question. Sa physionomie devenait farouche et son mutisme absolu. Lorsque je lui intimais l'ordre formel de m'expliquer ce qu'il y avait entre lui et Morgan, il parvenait péniblement à émettre entre ses mâchoires serrées :

« — Des choses, monsieur.

« Quant à Morgan, on n'arrachait même pas de lui tant de syllabes. Les yeux fixés droit devant lui, la tête haute, dans l'attitude correcte du garde-à-vous, il ne proférait qu'un vague grognement.

« J'aurais dû expédier l'un ou l'autre de ces irréconciliables ennemis dans un autre corps. Je ne le fis pas, car ils étaient tous les trois de bons soldats en dehors de ce point particulier. Je me contentai de prescrire qu'on les tînt éloignés les uns des autres et qu'on les envoyât séparément aux exercices et aux corvées. Ils ne se réunissaient que lorsque les bag-pipers tous ensemble devaient prendre part à une parade.

« Alors, ce n'était plus la même chose. La cornemuse au bras, ces hommes oubliaient tout. Il n'y avait plus Morgan, Dick ou Patrick. Il y avait des bag-pipers qui jouaient les airs qui scandèrent les marches de leurs ancêtres à Stirling, à Langside ou à Culloden.

« Un jour mon détachement alla rejoindre à Glasgow le reste du régiment. Nous étions en 1914, la guerre avait éclaté. Les *highlanders*, délaissant les plaids bariolés et les kilts de leur tenue de temps de paix, arborèrent le kaki des troupes britanniques en campagne. Ils quittèrent le sol natal et débarquèrent bien loin dans les Flandres. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que nos montagnards firent galamment leur devoir. Le jour, les cornemuses les entraînaient vaillamment au combat, et le soir, dans les tranchées et dans les cantonnements, elles les berçaient des airs nostalgiques qui évoquaient les *moors* et les *lochs* du pays natal.

« Presque tout le régiment était recruté dans le Sutherland, aussi le même répertoire plaisait-il au plus grand nombre d'entre eux. Leur morceau préféré était celui qui, dans ce comté nordique, préside aux fiançailles et aux mariages : « Vivez joyeux, vivez heureux ! » Ah ! l'aurai-je

entendu, cet air ! Même s'il ne me rappelait pas une heure particulièrement poignante, je crois qu'il ne quitterait jamais ma mémoire.

« Près de Furnes, mon corps participa à une grande attaque. Nos intrépides *highlanders* s'élançèrent, cornemuses en tête, sous les rafales de shrapnels et de balles de mitrailleuses, à l'assaut des positions ennemies. Ils y prirent pied. Le but poursuivi par le commandement était atteint, mais les neuf dixièmes de l'effectif étaient par terre, tués ou blessés. Moi-même, avec une balle dans le bras droit et un éclat d'obus à la tête, j'avais été évacué à l'hôpital de campagne le plus proche de nos lignes. J'y reçus la visite de Mahon, un de mes sergents. Je lui demandai naturellement des nouvelles de ma compagnie et du bataillon.

« — Pas fameuses, monsieur, pas fameuses, me répétait le brave Mahon, et je voyais sa canne qu'il tenait à la position réglementaire trembler d'émotion. Les meilleurs sont partis, monsieur, et je m'étonne d'être encore là.

« Je ne souris pas de cette expression du sous-officier. Elle était bien dans sa mentalité et dans celle de ses camarades qui s'estiment à leur juste valeur et qui expriment naïvement leur pensée. Je l'interrogeai sur nos hommes. La plupart des noms étaient lugubrement accompagnés des mots : « mort », ou, quelquefois : « blessé ».

« — Et nos bag-pipers ? Patrick Abercomby ?

« — Mort.

« — Et Dick Lauder ?

« — Il n'en vaut guère mieux.

« — Et Morgan Philipps ?

« — Celui-là, c'est un miracle ! Il n'a pas une égratignure, et pourtant ce n'est pas faute d'avoir pris sa part dans la danse. Probable, monsieur, que la mort n'a pas voulu de lui. C'est une si mauvaise tête.

« À peine le sergent était-il parti qu'une infirmière entra dans ma chambre.

« — Vous êtes bien le capitaine Duncan Gordon ?

« — Oui, répondis-je.

« — En ce cas, si vous pouvez vous déplacer, venez au pavillon C. Il y a là un homme qui demande instamment à vous voir.

« — Qui est-ce ?

« — Il se nomme Dick Lauder. Il était des bag-pipers du régiment des Royal Scotch Fusiliers. Il n'y a pas de temps à perdre.

« — Une balle ?

« — Des shrapnels. Il s'est trouvé sous l'éclatement d'un obus. Son corps est déchiqueté et il est aveugle.

« — Oh ! mon pauvre Dick, m'écriai-je.

« Je me mis en mouvement avec quelque peine. Mon bras était très lourd et ma tête me faisait diablement souffrir.

« Guidé par l'infirmière, je me rendis au pavillon C. La jeune fille me mena au lit de Dick. Sa figure n'était qu'un pansement. C'est à peine si sa bouche et son nez étaient libres.

« — Dick, dis-je, mon bon Dick. C'est moi, votre capitaine, j'ai su que vous étiez blessé et je viens vous voir.

« — Merci, monsieur... je vais mourir... je le sais... et puis c'est mieux... parce que, n'est-ce pas, un homme aveugle... Seulement, je ne voudrais pas m'en aller sans entendre une fois encore un air de cornemuse. Vous savez bien, cet air du Sutherland : « Vivez joyeux, vivez heureux... » J'ai fait mon devoir, monsieur, et ce sera ma dernière joie... Si c'est possible que ce soit Patrick qui joue pour moi. Personne ne sait cet air comme lui... Il le jouait déjà à Lairg quand nous étions enfants. Patrick !

« En entendant cette voix implorante qui réclamait son ami, j'éprouvai un sentiment de profonde angoisse.

Comment lui dire que son compagnon était mort ? Comment le priver de sa dernière joie sur terre ? J'eus une inspiration. Je n'ai pas souvent des inspirations, car je suis un esprit positif. Je prononçai aussi calmement que je pus :

« — Je vais chercher Patrick et, dès que je le trouverai, je vous le ramènerai. Promettez-moi d'ici là de vous laisser bien soigner et de faire tout ce que vous diront les infirmières.

« Je sortis. Devant la porte du pavillon, je rencontrai Mahon qui, lui aussi, venait rendre visite à Dick.

« — Vous m'avez dit, Mahon, que Morgan était resté au corps ? Est-il loin d'ici ?

« — Oh ! non, monsieur. Nous avons été relevés après l'affaire, et les débris du bataillon sont cantonnés à cinq cents yards.

« — Eh bien ! Mahon, allez le chercher et ramenez-le-moi tout de suite... et qu'il apporte son bag-pipe.

« — Un quart d'heure plus tard, Morgan était là, sa cornemuse sous le bras. Il se tenait au garde-à-vous. Je considérai son front têtue, ses traits fermés, mais aussi sa belle attitude militaire. Peut-être l'obéissance lui ferait-elle faire ce que son cœur ne lui dicterait pas.

« — Morgan, je sais que vous vous êtes galamment conduit. Vous êtes proposé pour une récompense, je vous félicite.

« — Merci, monsieur.

« — Mon garçon, il s'agit d'accomplir une action plus difficile que celle de courir au-devant des balles.

« — À vos ordres, monsieur.

« — Écoutez-moi. Patrick est mort. Dick va mourir. Voulez-vous lui procurer une dernière joie ?

« Les traits du soldat n'avaient pas tressailli. Rien n'avait varié dans son attitude. De cette même voix impersonnelle

que l'on enseigne à nos recrues pour parler à leurs supérieurs, il répliqua :

« — À vos ordres, monsieur.

« Suivi de Morgan, apparemment impassible, je rentrai dans le pavillon où Dick agonisait.

« L'infirmière me fit signe que c'était la fin.

« Je me penchai sur cette pauvre chose qu'était la tête enveloppée de pansements du bag-piper et je proférai :

« — Dick, j'amène votre ami Patrick.

« Aussi étrange que cela puisse paraître, le peu que l'on apercevait du visage du montagnard exprima un bonheur profond. Le mourant sembla ressusciter. Il se souleva - oh ! légèrement - sur son lit et d'une voix presque normale s'écria :

« — Patrick, mon bon Patrick, mon ami, tu es venu. Joue-moi vite : « Vivez heureux, vivez joyeux », comme tu le jouais tous les soirs au cantonnement et là-bas, autrefois, chez nous.

« Sans un mot, Morgan souffla dans sa cornemuse. On eût dit que les sons qu'il en tirait étaient plus mélodieux que d'ordinaire, qu'il y mettait plus de flamme. Dick avait sorti, de sous les couvertures, son bras droit emmailloté de bandages, et, comme Morgan cessait de jouer, le blessé caressa des trois doigts qui lui restaient la main du joueur de cornemuse.

« — Parle-moi, Patrick, dis-moi adieu, murmura le mourant.

« L'infirmière, qui était au courant, intervint heureusement.

« — Votre ami ne peut pas vous parler, il a eu une commotion. Il est pour l'instant muet.

« Dick soupira :

— Ainsi, toi aussi, mon pauvre Patrick, tu es blessé et tu es venu quand même. Je... je... voudrais t'embrasser.

« Morgan se pencha et doucement, tendrement, fraternellement, maîtrisant ses gestes rudes, il embrassa celui qu'il avait toujours haï.

« La fièvre avait repris le pauvre Dick, mais c'était une fièvre heureuse.

« — Oh ! Patrick, disait-il dans son délire, je vais aller mieux, je vais guérir... Oui, Patrick, je guérirai si tu joues encore...

« Et Morgan joua. Il joua sans se lasser : « Vivons joyeux, vivons heureux », jusqu'au moment où l'infirmière tira le drap sur ce qui restait du visage de Dick.

« Le bag-piper se tut. Je le pris par l'épaule et je sortis avec lui. Devant la porte du pavillon, je lui tendis ma main valide : « - Morgan, vous avez agi en homme de cœur.

« — À vos ordres, monsieur, répliqua le montagnard.

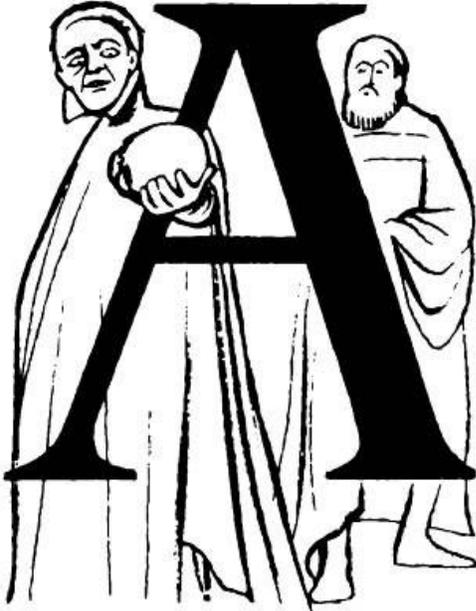
« Pivotant sur ses talons, après avoir salué, il regagna son cantonnement.

« Je n'ai jamais su pourquoi Morgan détestait Dick ; j'ai toujours ignoré si, à l'heure suprême, il s'était réconcilié avec lui dans son cœur.

« Tels sont, messieurs, les hommes de nos montagnes. »



## XVI Le château de Macbeth



GLASGOW, nous avons rencontré un vieux camarade français, Jean Fleuriau ; nous avons dîné ensemble à l'hôtel et, après dîner, nous conversions dans le hall. Fleuriau est un peintre qui séjourne presque tous les ans en Écosse, dont il aime les *moors* et les *glens*, les *lochs* et les bruyères. Il aime aussi chasser la grouse à l'automne et jouer au golf toute l'année. Nous avons amené la conversation sur un sujet fort agréable à traiter à la suite d'un

bon repas dans la fumée des cigares et sous la lumière des ampoules électriques : les châteaux hantés.

— Ne plaisantez pas, nous dit notre ami, il existe en Écosse des châteaux hantés, j'en ai visité un, et j'ai même rencontré le spectre.

« Cela se passait dans les premiers temps où je fréquentais l'Écosse. Je n'étais pas encore l'hivernant ou l'estivant, mais le touriste. Passionné des choses de ce pays à l'histoire si touffue, si ardente, parfois si sauvage, je voulais connaître tous les coins où s'accrochent les souvenirs.

« Je m'étais longtemps attardé à Perth.

« Perth est connue, vous le savez, sous le nom de la « jolie ville ». La cité mérite ce qualificatif, ne serait-ce que par la vue incomparable dont on jouit du haut de son pont sur une vaste étendue de campagne, limitée, comme toile de fond, par les monts Grampians. Perth, qui occupe l'emplacement d'un camp romain, fut jadis la capitale de l'Écosse. Robert Bruce l'assiégea, Jacques I<sup>er</sup> y fut assassiné, le marquis de Montrose la prit d'assaut, Charles-Édouard, le dernier Stuart qui mit le pied sur le sol britannique, y fut proclamé Régent. Malheureusement, cette ville n'a presque rien gardé de ses anciennes splendeurs.

« J'ai visité l'église Saint-John et il m'a semblé entendre retentir sous ses voûtes la parole haineuse et enflammée du prêcheur John Knox, qui poussa à la destruction de tous les édifices du passé, qu'il dépeignait comme les vestiges de l'idolâtrie.

« Perth n'est pas seulement la « jolie ville », elle est encore la patrie de la « jolie fille » que chanta Walter Scott et dont on peut voir la maison natale dans le *Curfew Row*. Je vous demande pardon, vous attendez une histoire de château hanté et je fais un boniment de cicérone. Je viens au fait. J'avais décidé d'aller coucher à Aberdeen, qui est à quatre-vingt-dix kilomètres de Perth. Quatre-vingt-dix kilomètres de route étroite, sinueuse, où l'on ne peut rouler que lentement, surtout avec le « clou » de louage dont je disposais.

« On était au mois d'octobre, où les jours sont courts, et, lorsque je quittai Perth, il faisait nuit.

« Mon auto s'engageait dans la solitude du *moor*, la grande steppe isolée et couverte de bruyères, bordée à droite par la mer du Nord, quand la lune se leva. Ses rayons éclairaient faiblement la plaine, où l'on remarquait, de-ci de-là, des flocons de brouillard qui s'étiraient en formes bizarres, touffes blanchâtres et irréelles.

« Était-ce le froid qui me saisissait dans cette auto découverte, était-ce autre chose ? Je me sentais mal à l'aise et je serrais mon plaid contre moi. Je me surpris à murmurer à mi-voix : « La forêt qui marche ! » En y regardant mieux, ce n'était qu'un effet d'optique, et la forêt n'était pas autre chose qu'une ligne de maigres arbustes. Pourquoi cette illusion ? Je me mis à rire ; mon rire n'était pas franc, je n'étais pas sincère avec moi-même. Je savais que je passais sur le champ de bataille que Macbeth avait parcouru avec Banquo, après leur victoire sur les Danois. Et cette forêt que je me figurais voir marcher était, dans mon esprit, celle de Birnam.

« Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne joindre Dansinane. »

« Ma voiture, poussive et cahotante, traversa le petit bourg de Meigle. Je m'y sentis un peu réconforté. Puis la nuit me happa à nouveau. À mesure que la lune montait dans le ciel, les flocons de brouillard prenaient des attitudes plus étranges. Ils ressemblaient à s'y méprendre aux fameuses sorcières qui accueillirent Macbeth en ces mêmes lieux. Étaient-ce leurs voix nasillardes qui me murmuraient à l'oreille : « Tu seras thane de Glamis ! »

« Tu seras thane de Cawdor !! » « Tu seras roi d'Écosse ! » Étaient-ce leurs voix ou les toussotements du moteur ?

« Un autre village. De nouvelles lumières. Le chauffeur se retourna et me lança :

« — Glamis !

« Vraiment j'avais trop vécu avec Macbeth et trop partagé ses terreurs pour n'avoir pas envie de voir sa résidence ; d'ailleurs j'avais faim, et puis je ne tenais pas beaucoup à poursuivre mon chemin dans cette atmosphère de cauchemar.

« — Y a-t-il ici une bonne auberge ? demandai-je au conducteur.

« — Très bonne. On a organisé un golf non loin du village.

« C'était engageant. Les hôtels même modestes situés près de *links* sont d'ordinaire confortables.

« La *landlady* m'accueillit gracieusement.

« — Vous aurez une excellente chambre, me confia-t-elle. Nous n'avons plus grand monde ; seulement deux jeunes gens, leurs fiancées et leurs parents.

Elle minauda, comme pour s'excuser :

« — La saison est un peu avancée.

« Cela me suffisait amplement. L'heure du dîner était passée. On me servit un plat de viande froide et j'entrai dans le hall.

« La compagnie y était exactement telle que je me la représentais : deux solides gaillards au teint cuit par l'air, sportivement vêtus de costumes à carreaux, deux jeunes filles blondes et roses en robes de mousseline blanche avec des rubans bleus et plusieurs paires de parents. Les groupes s'étaient formés par rang d'âge, les ancêtres à droite de la cheminée, la jeunesse à gauche et une bonne flamme au centre. Je m'installai dans le *no man's land*, face au feu.

« Il n'y avait aucune incorrection à suivre les conversations. Dans une pension de famille anglaise, le mot famille a toute sa signification et les clients, dès leur arrivée, sont considérés comme de vieilles relations. Par exemple, moi qui espérais m'évader des histoires de revenants et de sorcières, j'étais mal tombé ! Une des deux jeunes filles déclarait justement sur un ton péremptoire :

« — Pour un million, vous ne me feriez pas aller, le soir, à Glamis Castel. Déjà, le jour, le château n'est pas joyeux avec ses gros murs tapissés de lierre, ses tours et son donjon. Surtout quand on sait ce qui s'y passe.

« — Oui, quand on sait ce qui s'y passe, répéta en écho la deuxième jeune fille.

« Dans le groupe des parents, il y eut des murmures.

« — Pour l'amour de Dieu, ne parlez pas de cela ! glapit une vieille dame.

« — Qui pourrait croire que, de nos jours, il y a encore des choses pareilles ! gémit une de ses contemporaines.

« — C'est évident ! ajouta un monsieur âgé qui pouvait être un colonel en retraite ou un pharmacien en vacances, sans que cette exclamation eût un rapport quelconque avec les propos tenus.

« C'en était trop, je voulais moi aussi savoir et je demandai :

« — Que se passe-t-il de nos jours à Glamis Castle ? Je n'ignore pas que l'on considère ce château comme étant celui où Macbeth assassina le roi Duncan, bien que Shakespeare place le drame à Cawdor Castle - qui du reste ne fut bâti qu'au xv<sup>e</sup> siècle - et que les historiens le situent au château d'Inverness. Ce qui est plus sûr, c'est que le grand-père du malheureux Duncan, Malcolm II, fut égorgé à Glamis sept ans avant son petit-fils.

« Cet étalage d'érudition ne paraissant produire aucun effet, je crus bon d'ajouter :

« — Tous ces événements se sont déroulés au xi<sup>e</sup> siècle ; nous sommes au xx<sup>e</sup> ; il n'y a donc plus lieu de s'en émouvoir.

« Le même silence continua à planer. Je voulus tâter de l'humour :

« — Depuis lors on a fait des travaux dans le château, dont, cependant, le donjon est contemporain de ces meurtres. Il est probable que l'on y a installé des cabinets de toilette, où lady Macbeth aura pu laver ses mains tachées de sang.

« Ces plaisanteries tombèrent à plat. La jeune fille, celle qui avait parlé en premier, prononça sérieusement, répondant enfin à ma question :

« — De nos jours, le château est hanté.

« Un jeune homme intervint peu galamment :

« — Sottises ! lança-t-il.

« — Oh ! Jim, rétorqua son interlocutrice, vous savez comme tout le monde qu'il y a un trésor dans la cave du donjon et que le géant à tête de grenouille pioche toutes les nuits pour le trouver. C'est parce qu'il ne peut pas l'atteindre qu'il pousse ces cris affreux.

« — Vous dites que « tout le monde sait », protesta le second jeune homme, mais justement tout le monde ne sait pas.

« — Humphry ! vous êtes de mauvaise foi, murmura l'autre jeune fille sur un ton de reproche. Vous-même avez reconnu que c'était possible.

« — Possible, grogna Humphry un peu ébranlé, mais pas certain.

« L'hôtesse entrait. Les fiancés l'appelèrent en témoignage.

« — Voici vingt ans, formula cette bonne personne, que j'habite Glamis. Durant ces vingt ans, j'ai entendu parler du trésor de ce château qui est inhabité depuis près d'un siècle. Quant au géant à tête de grenouille, ce n'est que plus récemment qu'il en a été question.

« — Depuis combien de temps ? demandai-je.

« — Une dizaine d'années, répliqua la *landlady*, peut-être moins.

« — Comment connaît-on son existence ?

« — Si vous passiez près du château la nuit, vous seriez fixé. On l'entend crier, frapper le sol à grands coups de pic ou de marteau.

« — Cependant ce n'est pas à ses cris que l'on a su que c'était un géant à tête de grenouille. Il faudrait l'avoir vu.

« L'hôtesse se recueillit. Toute l'assistance était suspendue à ses lèvres, les parents comme les enfants. Enfin, elle articula :

« — Monsieur, on l'a vu. Et ceux qui l'ont vu, je vous le jure, ne sont pas près de retourner là-bas.

« Cette déclaration était nette et précise. Il y avait des témoins oculaires. Je ne pouvais cependant pas me persuader qu'il existât, même dans le château de Macbeth, un géant à tête de grenouille venant toutes les nuits piocher et hurler. Les témoins oculaires étaient évidemment ou de mauvais plaisants ou des fumistes, qui avaient quelque intérêt à répandre cette légende. Je m'informai.

« — C'étaient des jeunes gens très bien, dit le propriétaire de la pension ; la première fois, des étudiants d'Oxford ; la deuxième, des sous-lieutenants.

« Ceci était renversant. Non seulement il ne s'agissait pas de mauvais plaisants, mais encore ces témoins possédaient une culture qui les mettait en garde contre de grossières illusions.

« Il y eut dans le petit cercle un mouvement d'émoi lorsque je me levai et que je dis :

« — Je vais aller voir. Y a-t-il un gardien ?

« — Non ! répliqua la *landlady*, les propriétaires ne veulent pas en faire les frais. C'est moi qui détiens la clé.

« — Vous voulez bien me la confier ?

« — Certainement, mais...

« — Je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à voler dans le château... en dehors du trésor.

« Cette boutade fut perdue dans le brouhaha qui la suivit. Les deux jeunes gens, avec ensemble, s'étaient écriés :

« — Nous vous accompagnons.

« Ce fut un concert de protestations. Les fiancées allaient pleurer, les parents grondèrent :

« — C'est stupide ! Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Laissez donc les spectres tranquilles.

« Le colonel en retraite qui était peut-être pharmacien eut même la gentillesse de s'intéresser à moi :

« — Il fait froid. Le pays est humide, vous allez vous enrhummer.

« Décidément il était plutôt pharmacien que colonel.

« Nous mîmes nos manteaux et, après avoir pris la clé, nous nous dirigeâmes vers Glamis Castle.

« Le vieil édifice est situé dans le *moor* à quelque distance - à peine un demi-mille - du village. On l'aperçoit dès que l'on a dépassé les maisons, et il faut reconnaître que, sous la lumière de la lune, maintenant très basse, cette masse noire, avec son gros donjon trapu, avait quelque chose d'impressionnant.

« Nous marchions d'un bon pas sans parler. Tout à coup Humphry me toucha l'épaule :

— Vous n'entendez pas ?

« Sa voix était étranglée, et je suis certain qu'il n'aurait pas été plus loin n'eût été la crainte de paraître moins brave qu'un Français. Question de prestige national.

« Je prêtais l'oreille. Indiscutablement, on percevait quelque chose comme des cris très étouffés, très lointains. J'avais déjà été le jouet d'une semblable illusion quelques heures plus tôt sur le *moor*. Je répliquai :

« — Continuons.

« Nous arrivions tout près du château. Ce n'était pas de l'autosuggestion : les cris étaient distincts, faibles cependant et vraisemblablement amortis par l'épaisseur des murs du donjon.

Il y avait aussi à intervalles réguliers des coups sourds, des coups de pic ou de marteau, ainsi que l'affirmait la *landlady*.

Nous étions devant la porte, une grosse porte à solides ferrures. Nous avons traversé une manière de cour remplie de débris. Les visiteurs devaient être rares, car il nous avait

fallu nous frayer un chemin à travers de hautes herbes humides.

« Mes deux compagnons étaient à quelques yards derrière moi. Je mis la clé dans la serrure. Elle offrit un peu de résistance, puis tourna en grinçant. Je poussai le battant.

« Une odeur de moisi me frappa au visage. Et, avec cette odeur, parvenaient maintenant nets les cris et le bruit des coups.

« — Oh ! oh ! oh ! hurlait une voix inhumaine. Et régulièrement tombait la pioche, frappant la pierre.

« Je franchis le seuil et pressai le bouton de ma lampe électrique.

« — Oh ! oh ! oh ! glapissait la voix.

« Je m'arrêtai. Une forme noire se dressait devant moi. Je vis, sous le rayon de ma lampe, que c'était une femme, une vieille femme, avec un bonnet dont des mèches blanches s'échappaient à droite et à gauche. Elle était très courbée et tenait en main un bâton. Ce bâton, elle le brandit tout en vociférant, moitié en anglais, moitié en gaélique :

« — Maudits ! maudits ! maudits soient ceux qui pénètrent dans le domaine du géant à tête de grenouille !

« Je regardai derrière moi. Mes deux compagnons écossais étaient invisibles, leur amour-propre avait été moins fort que leur peur du surnaturel.

« Bah ! me dis-je, cette vieille mégère n'est pas une adversaire bien redoutable. Je n'ai besoin de personne pour explorer le château. »

« Je repoussai avec fermeté, mais sans brutalité, la gardienne qui continuait à m'injurier, et j'avançai dans l'obscurité que trouait simplement le faisceau lumineux de ma lampe. Je traversai un hall qui devait être très spacieux et où mes pas éveillaient des échos. Je me laissai guider par le bruit, maintenant presque assourdissant à cause de la résonance. Des coups étaient frappés à intervalles réguliers,

scandés par des « ahan ! ahan ! » Puis les coups s'arrêtaient, et alors s'élevaient les cris qui se répercutaient à travers toute la bâtisse.

« Je suivis un couloir voûté, j'entrai dans une pièce. Je m'arrêtai saisi et ma lampe trembla dans ma main. Une femme était debout devant moi, une grande femme à la robe blanche. Un voile couvrait sa tête. Elle serrait ses mains l'une contre l'autre et sur ses doigts paraissaient des traces de sang. Les phrases de Shakespeare me revenaient à l'esprit : « Disparais donc, exécration... disparais, te dis-je... Qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans les veines ? »

« Comme moi, l'apparition était immobile. Allais-je me couvrir de ridicule et fuir ? Je me forçai à faire quelques pas en avant. Le rayon électrique frappa un cadre doré. Je me souvins alors de ce que j'avais lu dans un vieux guide : un tableau de lady Macbeth, par un peintre dont j'ai oublié le nom, ornait la chambre qui aurait été celle de cette personne sanguinaire.

« Les cris, qui, eux, n'étaient pas imaginaires, continuaient à exercer sur moi leur attraction. Je quittai la chambre de lady Macbeth ; j'en traversai plusieurs autres. Dans l'une d'elles, je vis une chaire de bois sculpté. N'était-ce pas celle où le roi Duncan avait été assassiné ? Et toujours ces cris, et toujours ces cris...

« Je parvins à un escalier en vis. J'étais ici dans le cœur du donjon, ce que je reconnus à l'épaisseur des murs. Du pied de l'escalier montait la clameur. Quelques degrés à descendre et je verrais.

« Je les descendis et je vis.

« Dans une salle ronde, à voûte surbaissée, éclairée par une lanterne pendue à un crochet, un homme, pic en main, travaillait. À grands coups il frappait le sol fait de larges dalles plates. Il s'acharnait toujours au même endroit, aussi avait-il fini par entamer profondément la pierre.

« L'homme n'était pas un géant à tête de grenouille, c'était un garçon entre deux âges, pauvrement vêtu d'un pantalon de velours et d'une chemise déchirée. Il mettait toute sa vigueur à attaquer le granit et, quand il avait constaté l'impuissance de son effort qui ne parvenait à détacher que quelques éclats, il poussait ces hurlements désespérés.

« Bien que je ne fisse aucun bruit et que j'eusse éteint ma lampe, l'homme s'aperçut de ma présence et tourna vers moi un visage tourmenté où les yeux brillaient d'un éclat étrange, en même temps désolé et farouche. J'étais en présence d'un fou.

« — Qui es-tu, glapit le malheureux, pour venir me déranger dans mon travail ? Depuis des années, je creuse la pierre sous laquelle se cache le trésor de Glamis Castle. Il est enterré ici, cet or de Malcolm, de Duncan, de Macbeth. Une de ces nuits je le mettrai au jour, et c'est moi qui serai le thane de Glamis, le thane de Cawdor, c'est moi qui serai le roi d'Écosse. Moi, moi, moi !...

« Ce discours incohérent se termina en un accès de larmes. Je savais ce que je voulais savoir. *J'avais vu le spectre de Glamis Castle.*

« Je remontai l'escalier en vis, tout de même ému de ma découverte. Petit à petit, en marchant, cette émotion faisait place à une satisfaction un peu enfantine, celle de mystifier les jeunes gens qui n'avaient pas osé m'accompagner dans mon expédition et ensuite d'exposer devant les hôtes de la pension de famille la vérité telle qu'elle était.

« Derrière moi, le bruit des coups et les cris, un instant suspendus, avaient repris. Je traversai le grand hall. À la porte, je me trouvai face à face avec l'étrange sorcière qui m'avait accueilli avec des malédictions.

« Elle ne maudissait plus. Elle ne brandissait plus son bâton. Elle me prit doucement par la manche. Je m'apprêtais

à lui glisser une aumône, mais je fus surpris de l'entendre parler d'une pauvre voix qu'entrecoupaient des sanglots :

« — Monsieur, vous avez vu ?

« — Oui.

« — C'est mon fils. Le malheureux garçon n'a jamais eu la tête bien solide. Il avait commencé ses études et j'ai dû les lui faire interrompre. Nous vivions aux environs de ce château et il avait lu les drames qui s'y étaient déroulés, avait entendu les légendes que l'on raconte à son propos. Une idée fixe l'a bientôt dominé : celle de découvrir le fameux trésor. Toutes les nuits, il vient ici et, comme il ne trouve rien, il se désole.

« — Et vous, que faites-vous ?

« — J'essaye de le protéger, d'empêcher que les curieux comme vous ne viennent le troubler. Je m'efforce de les effrayer. Vous avez passé outre. Oserais-je vous adresser une prière ?

« — Laquelle ?

« — De ne jamais répéter ce que vous avez découvert. D'affirmer que le géant à tête de grenouille existe, que c'est lui qui creuse et qui crie.

« — Et pourquoi cela ?

« — Parce que, si les gens n'étaient plus retenus par la peur, la curiosité les attirerait ici la nuit. Ils dénonceraient mon pauvre garçon. On l'arracherait à sa manie ; peut-être l'enfermerait-on dans un asile d'aliénés et il mourrait. Monsieur, il n'est pas méchant ; si vous saviez, au contraire, comme il est doux et prévenant pour moi. J'ai là un bien bon fils. Ce n'est pas de sa faute s'il est... fou, n'est-ce pas ?

« — D'autres pourtant sont venus avant moi ?

« — Oui. Des étudiants, des officiers, je leur ai adressé la même requête qu'à vous et ils ont eu pitié de moi.

« — Ma brave femme, dis-je, je ferai comme ils ont fait. Je ne trahirai pas votre triste secret.

« Je repris le chemin du village, un peu dépité d'être frustré de mon petit triomphe et pourtant décidé à tenir parole.

« À l'entrée de l'agglomération, je fus rejoint par les deux jeunes gens, qui ne paraissaient pas très farauds.

« — C'est Jim, me confia Humphry, qui n'a pas voulu entrer, et alors...

« — Oh ! Humphry, pouvez-vous prétendre cette chose ? C'est vous qui...

« — La question est sans importance, prononça rapidement le premier. Nous vous serions reconnaissants, en galant homme que vous êtes, de ne pas nous trahir auprès de nos fiancées et de dire... hum !... que nous étions avec vous.

« Décidément, ce soir-là, tout le monde me demandait de mentir.

« — Je vous le promets, messieurs.

« — Maintenant, articula Jim, plus rassuré, quelle est la vérité sur ce château ? Qu'est-ce donc qui frappe et qui crie ?

« Je pris un temps pour donner plus de force à la réponse :

« — Le géant à tête de grenouille qui cherche le trésor de Glamis Castle.

« — Oh ! monsieur ! protesta Humphry, ce n'est pas aimable à vous de profiter de ce que nous avons été un peu... comment dire ?...

« — Poltrons, précisa Jim. Puisque vous avez la courtoisie de ne pas raconter que nous ne vous avons pas suivi, il faut que nous puissions rapporter la même chose que vous.

« — En ce cas, répliquai-je nettement, vous attesterez avoir vu le géant à tête de grenouille, car c'est ce que j'affirmerai moi-même.

« Toute la compagnie nous attendait à l'hôtel, et l'heure du coucher avait été exceptionnellement retardée. Les jeunes filles se précipitèrent au-devant de nous en multipliant les questions. Les Écossais me laissèrent l'honneur de jouer le rôle du récitant sous prétexte que je marchais le premier et que je tenais la lumière.

« Je débitai congrument ma fable en évitant les détails, et je conclus :

« — Notre aimable hôtesse avait raison, et ceux de ses clients qui avaient exploré le château avant nous l'ont parfaitement renseignée : le géant à tête de grenouille existe, et nous l'avons vu.

« Ce furent, dans le clan des ancêtres, des exclamations sans fin où ne perçait presque pas d'incrédulité.

« Le pharmacien (ou le colonel en retraite) profita de la circonstance pour narrer quelques histoires de revenants qui prenaient ce soir toute leur valeur.

« Les jeunes filles revenaient au sujet, elles voulaient des détails, tous les détails. Leurs fiancés se défendaient d'en donner et aiguillaient sur moi leur indiscretion.

« — Enfin, insista la plus petite des deux, le géant vous a parlé ? Que vous a-t-il dit ?

« Je me tournai vers les jeunes gens comme pour les prendre à témoin et je déclarai avec le plus grand sérieux :

« — Il nous a affirmé que les fiancés qui se marieraient dans l'année seraient certainement heureux.



**FIN**

- 
- 1 Joueurs de cornemuse.
  - 2 Discorde invétérée.
  - 3 Lord prononcé à l'écossaise.
  - 4 Argent.
  - 5 Soldats anglais.
  - 6 Hors la loi, brigands.
  - 7 Sabre court et large, arme nationale des Écossais, dont la coquille était faite de manière à couvrir entièrement la main.
  - 8 By God : par Dieu ! le gentil prince Charles !
  - 9 Cabaret.
  - 10 Le Diable Rouge.
  - 11 Le vieux Nick. Nom sous lequel on désigne le Diable.
  - 12 Bag-pipe.